15 Août — 15 Septembre 1936 Tome CCLXX

MERCVRE

DE

FRANCE

(*Série Moderne*)

Paraît le 1er et le 15 du mois



PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMXXXVI

N° 916 47e Année T. CCLXX 15 Août 1936

MERCVRE

DE

FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

FONDATEUR ALFRED VALLETTE
DIRECTEUR GEORGES DUHAMEL



Georges Duhamel	*Esprit du Commerce et Commerce de l'Esprit*	5
Gaston Varenne	*Les Variations du Goût de Delacroix, d'après son Journal*	9
Robert Margerit	*Les Pistolets d'arçon, ou Le Visage du Destin,* nouvelle	24
Léo Ferrero	*Poème en prose*	49
Luc Durtain	*Deux Visages de l'Europe*	55
Geneviève Chazalviel	*Evasions*	67
Henri Deberly	*La Comtesse de Farbus,* roman (II)	79

REVUE DE LA QUINZAINE. — André Fontainas : **Les Poèmes**, 121 | John Charpentier : **Les Romans**, 126 | Pierre Lièvre : **Théâtre**, 130 | Emile Laloy : **Histoire**, 135 | Marcel Boll : **Le Mouvement scientifique**, 139 | Henri Mazel : **Science sociale**, 142 | A. van Gennep : **Ethnographie**, 147 | Robert Chauvelot : **Littérature exotique et Questions coloniales**, 151 | Henriette Charasson : **Questions religieuses**, 156 | Maurice Magre : **Sciences occultes et Théosophie**, 160 | Charles-Henry Hirsch : **Les Revues**, 163 | Gaston Picard : **Les Journaux**, 171 | René Dumesnil : **Musique**, 176 | Dr G. Contenau : **Archéologie**, 181 | R. A. Fleury : **Notes et Documents scientifiques**. *Véridique histoire de la T.S.F.*, 187 | Henri Hertz : **Notes et Documents politiques**. *La Palestine nouvelle et ses amis en France*, 190 | Nicolas Brian-Chaninov : **Lettres russes**, 198 | Enrique Mendez-Calzada : **Lettres hispano-américaines**, 204 | Kadmi-Cohen : **Bibliographie politique**, 210 | Mercvre : **Publications récentes**, 213 ; **Echos**, 215.

—

PRIX DU NUMÉRO

France*, 5 fr. — *Étranger: 1/2 tarif postal, ***5 fr. 75;*** plein tarif, ***6 fr. 50***

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

ŒUVRES DE GEORGES DUHAMEL

ROMAN

des Martyrs, 1914-1916. Vol. in-16	12	»
ilisation, 1914-1917. (Prix Goncourt, 1918.) Vol. in-16	15	»
nfession de Minuit. Vol. in-16	15	»
s Hommes abandonnés. Vol. in-16	15	»
ux Hommes. Vol. in-16	15	»
Prince Jaffar. Vol. in-16	15	»
Pierre d'Horeb. Vol. in-16	15	»
urnal de Salavin. Vol. in-16	15	»
Nuit d'Orage. Vol. in-16	15	»
s Sept dernières Plaies. Vol. in-16	15	»
Club des Lyonnais. Vol. in-16	12	»
Notaire du Havre. Vol. in-16	12	»
Jardin des Bêtes sauvages. Vol. in-16	15	»
e de la Terre promise. Vol. in-16	15	»
Nuit de la Saint-Jean. Vol. in-16	15	»

LITTÉRATURE

ul Claudel, suivi de Propos critiques. Vol. in-16	15	»
s Poètes et la Poésie. Vol. in-16	15	»
s Plaisirs et les Jeux, Mémoires du CUIP et du TIOUP. Vol. in-16	15	»
ttres au Patagon. Vol. in-16	12	»
Voyage de Moscou. Vol. in-16	15	»
ène de la Vie future. Vol. in-16	12	»
ographie cordiale de l'Europe. Vol. in-16	15	»
erelles de Famille. Vol. in-16	12	»
marques sur les Mémoires Imaginaires. Vol. in-16	5	»
bles de mon Jardin. Vol. in-16	12	»

PHILOSOPHIE

Possession du Monde. Vol. in-16	15	»
tretiens dans le tumulte, Chronique contemporaine, 1918-1919. Vol. in-16	15	»

POÉSIE

égies Vol. in-16	9	»

THÉATRE

Combat, Pièce en 5 actes. Vol. in-16	12	»
Journée des Aveux, Comédie en 3 actes. suivie de uand vous voudrez Comédie en un acte. Vol. in-16	12	»
Lumière, Pièce en 4 actes. Vol. in-18	7	50

COMITÉ NATIONAL

DU MONUMENT AU MARÉCHAL FO

PRÉSIDENT D'HONNEUR
M. LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE

6, Rue de Clignancourt, P
Montmartre : 01-04

COMITÉ DE PATRONAGE
PRÉSIDENT : M. LE MARÉCHAL PÉTAIN

COMMISSION EXÉCUTIVE
PRÉSIDENT : GÉNÉRAL WEYGAND

Plus de sept ans se sont écoulés depuis la mort Maréchal FOCH. Plusieurs villes de province et de l'étra ont déjà érigé une statue à sa mémoire.

Il importe que dans la Capitale s'élève un monun qui soit l'expression de la reconnaissance du pays tout en Cette statue se dressera sur la nouvelle terrasse du Trocad dominant les rives de la Seine et le Champs de Mars, fai face à l'École Militaire.

Un Comité s'est formé sous la présidence d'honneu Président de la République et des membres du Gouvernem le Maréchal Pétain est Président du Comité du Patron le Général Weygand préside la Commission exécutive.

Le Comité espère que tous les Français qui n'ont oublié tiendront à contribuer à cet hommage national envoyant leur souscription si minime soit-elle.

Ils pourront l'adresser soit à la *Banque de France*, co de dépôt de fonds N° 16112, soit à M. LAMOLLE, *tréso* 6, rue de Clignancourt, compte chèques postaux Paris 201

Le Président
de la Commission Exécutive :
GÉNÉRAL WEYGAND.

Le Président
du Comité de Patro
MARÉCHAL PÉT

F. A. CAZALS
ET GUSTAVE LE ROUGE

es derniers jours de Paul Verlaine. Nombreux documents et dessins. Préface e Maurice Barrès. Vol. in-18 écu. . . . **20** fr.

EDMOND LEPELLETIER

ul Verlaine, Sa Vie, Son Œuvre (La légende de Paul Verlaine. Enfance. laisirs rustiques. Verlaine employé. Débuts littéaires. Le Parnasse contemporain. La Bonne Chanson. rthur Rimbaud. Croquis londoniens. Voyages. rocès en Belgique. La prison de Mons. Professeur t cultivateur. Sagesse. Coulommes et Vouziers. lôpitaux et garnis. Dernières années). Avec un ortrait et un autographe. Vol. in-8°. . . . **20** fr.

ERNEST RAYNAUD

marge de la Mêlée symboiste. Vol. in-16 . . . . **12** fr.

ESPRIT DU COMMERCE

ET

COMMERCE DE L'ESPRIT

—

Le livre apparaît, dans les conditions actuelles du monde, non certes comme le seul instrument, mais bien comme l'instrument essentiel d'une culture véritable. Or, le commerce du livre est le plus mal fait de tous. Il est, en France tout au moins, abandonné au hasard, à la fantaisie, à la routine, aux tentatives aventureuses, aux expériences inconsidérées.

Le métier d'éditeur est assurément difficile. Force nous est de reconnaître que les éditeurs ont fait très peu de chose pour envisager et résoudre les problèmes essentiels de leur profession. Aux yeux de beaucoup d'entre eux, le commerce du livre est un commerce comme tous les autres commerces et le livre est, simplement, une marchandise à vendre. Je veux bien reconnaître que le commerce du livre souffre cruellement, surtout dans l'époque actuelle, d'une concurrence redoutable. J'en ai parlé trop souvent pour y revenir aujourd'hui. Je veux bien admettre aussi que les troubles économiques ont compliqué la crise de la librairie. Le moment est mauvais pour proposer à l'édition un programme d'études et de réformes. La vie sociale du livre soulève nombre de problèmes dont certains demeurent purement psychologiques. Les éléments généraux et particuliers du succès et de l'échec, l'influence des phénomènes politiques, des variations saisonnières, des modes et des régimes, la vie du livre dans le temps et dans l'espace, je veux dire l'histoire et la géographie

de tel ouvrage ou de tel groupe d'ouvrages, autant d questions qui eussent, en des temps meilleurs, mérit des examens et des expérimentations qui peut-être au raient livré les éléments d'une méthode. Le livre est un chose vivante. La biologie du livre est tout entière à crée

N'y pensons pas pour l'instant. La conjoncture est tro grave. Songeons plutôt à certaines réformes immédiate et proposons-les toujours, sans oublier néanmoins qu' n'existe jusqu'ici, dans le monde de l'édition, aucune di cipline professionnelle.

Entre l'éditeur et le public se place un intermédiair indispensable : celui qui tient boutique ouverte, le l braire.

Le commerce de la librairie n'est pas de ceux auxque on peut s'essayer sans une préparation spéciale. Il com porte une profession, c'est-à-dire des connaissances tech niques, une expérience, des méthodes, le goût de l'obser vation, le sens de la psychologie. Un bon libraire, un vr libraire, si chargé qu'il soit de besogne matérielle, ne res jamais sans clartés sur les auteurs et sur les ouvrage Il trouve le temps de lire et de se renseigner. Il doi comme un médecin ou comme un avocat, connaître s clientèle, s'instruire adroitement des plaisirs d'Onésim des passions de Théodule, des malheurs de Brigitte, d opinions d'Eusèbe. Un libraire digne de cette belle pr fession ne se contente pas d'observer les hommes pou leur vendre beaucoup de livres et pour en tirer bén fice. Il intervient dans les faits, s'efforce d'imposer Claud aux uns, d'acclimater Giraudoux chez les autres, ici semer Gide et là de greffer Mauriac. Un libraire qui ain son métier se complaît à des réactions délicates. Il song tel ouvrage en main: « Je vais essayer de le faire goût par Mathias. J'y aurai peut-être du mal, mais enfin c'e à tenter. » Il peut jouer de toutes les cordes, et mên des plus subtiles. J'entendais un jour un libraire di en ma présence, à l'un de ses chalands: « Comment, vo n'aimez pas ce livre! C'est surprenant. M. Barnabille l'aime pas non plus. J'étais donc presque certain que livre allait vous enchanter... »

Je connais des libraires tels. Ils peuvent, s'ils en ont le goût, façonner l'âme d'une ville, la remuer, la guider parfois.

L'établissement d'une librairie exige une mise de fonds qui n'est jamais médiocre. Les frais généraux sont considérables. Un bon libraire doit avoir, aujourd'hui, le téléphone. Il doit posséder un matériel complet de bibliographie et de documentation. Il doit enfin disposer d'un personnel instruit ou, comme l'on dit, qualifié.

Il existe des librairies véritables dans toutes nos villes de province, quand elles sont de quelque importance. Il en existe un grand nombre à Paris. La vie de ces librairies est une condition essentielle dans le problème du livre, c'est-à-dire et j'y reviens, dans le problème de la culture.

Or, l'existence de ces librairies se trouve aujourd'hui menacée pour une raison presque paradoxale, mais qu'il faut avoir le courage d'examiner froidement.

Les éditeurs, pensant servir la cause du livre et donc leurs intérêts commerciaux, ont fait, surtout ces quinze dernières années, un effort notable pour multiplier le nombre des dépositaires. Le raisonnement semblait simple et il est tout au moins simpliste : « L'homme de la rue n'achète pas de livres parce qu'il n'est pas tenté, parce qu'il faut aller chercher le livre au diable. Mettons-lui le livre sous les yeux, sous la main. Entreposons des livres partout où l'on voudra les prendre. Et le public y viendra. »

Le commerce de la librairie est devenu complémentaire d'une foule d'autres commerces. Il arrivait parfois que le vrai libraire, pour s'aider dans son difficile métier, dût vendre de la maroquinerie ou des articles de bureau. La situation s'est trouvée retournée. Le livre est venu s'ajouter à toutes sortes d'autres négoces. On a placé des livres dans les bureaux de tabac, chez les coiffeurs et jusque dans les estaminets.

Est-ce une victoire? Non du tout. Il est tout à fait possible que cette méthode imprudente ait fait vendre quelques bouquins. Mais elle comporte un grand péril, puis-

qu'elle met en danger la vie des libraires professionnel

Je ne critique pas ici les petits dépositaires : on leu
promet une grosse remise, on fait luire à leurs yeux le
avantages d'un trafic avantageux, sans risque et qu'o
leur dit n'exiger aucune compétence particulière. Je n
suis pas sûr que ce supplément de négoce soit pour eu
de grand profit; mais j'ai tout lieu de croire que les l
braires professionnels souffrent de cet état de choses
qu'il y a donc un danger.

L'homme qui veut acheter un livre, le lecteur résolu, n
craint pas de se déranger pour aller voir son libraire. L
lecteur que l'on raccroche au moyen de ces dépôts innom
brables est un lecteur de hasard. Il ne fait pas la fortun
du petit dépositaire, mais il diminue le juste profit d
libraire professionnel. Celui-ci, qui ne peut restreind
ni ses frais généraux ni souvent son personnel, jou
bientôt auprès du public le rôle d'un bibliothécaire no
rémunéré. On vient le consulter quand on veut un ren
seignement.

Faut-il ajouter que, loin de servir la cause du livre,
système des dépôts innombrables tend à la déconsidérer
Le public indolent s'habitue à trouver le livre mêlé, tan
tôt aux pipes et tantôt à la mercerie. Le livre, véhicule d
tout savoir, ne gagne rien à ces voisinages. L'esprit d
confusion s'épanouit et triomphe.

On a calculé que, dans le sixième arrondissement,
existait un dépositaire de livres pour 240 habitants, pr
portion qui laisse en arrière tous les autres métiers
négoces, même celui du marchand de vin.

Trouvera-t-on paradoxal que je crie à l'incohérence?

GEORGES DUHAMEL.

LES VARIATIONS DU GOUT DE DELACROIX D'APRÈS SON JOURNAL

—

Rien de plus attachant que le journal tenu par Delacroix de 1822 à 1863. En 1822, Delacroix venait d'exposer au Salon son *Dante et Virgile conduits aux Enfers,* tableau qualifié par la critique de « tartouillade ». 1824, c'est la date de l'achèvement des *Massacres de Scio,* où ses détracteurs avaient dénoncé « le massacre de la peinture »; c'est aussi l'époque où le romantisme de Delacroix se manifeste le plus intensément, autant par la facture que par le choix des sujets : *Le Tasse à la maison de fous, La pénitence de Jane Shore,* d'après le drame de Népomucène Lemercier, que Delacroix trouvait du reste « ridicule ». Il est alors plein d'enthousiasme pour Gœthe et Shakespeare; il met très haut dans son estime le *Radeau de la Méduse* de Géricault dont la mort, en 1824, lui « perce le cœur ». Il avoue, à ce moment, ne pas aimer « la peinture raisonnable ». Il faut, nous dit-il, que « son esprit brouillon s'agite, défasse, essaie de cent manières avant d'arriver au but ». Il s'agite, dit-il encore, « comme un serpent dans la main d'une pythonisse ». Il est obligé de reconnaître que tout ce qu'il a fait de bon a été fait ainsi.

Le jeune artiste nous laisse de lui, par les pages de son journal écrites du 3 septembre 1822 au 5 octobre 1824, une image très vive et qui paraît exacte.

Le malheur veut qu'entre 1824 et 1847, pendant 23 ans,

à l'époque de sa production la plus intense, la tenue du journal ait été interrompue. Nous ne possédons, correspondant à ces années, que le carnet de route écrit pendant le voyage au Maroc, bien plus intéressant, comme on l'a justement remarqué, par les croquis qu'il contient que par les notes qui s'y ajoutent.

Quand Delacroix reprend régulièrement son journal en 1847, un grand changement s'est fait en lui déjà, et continue à se faire, dans son attitude à l'égard des œuvres d'art de son temps et de celles du passé. Il a alors 48 ans. Ses enthousiasmes de jeunesse sont calmés. Il a beaucoup vu, beaucoup lu et beaucoup réfléchi. Il modifie entièrement sur certains points sa position vis-à-vis de la vie; ses jugements sur les plus grands artistes sont révisés les uns après les autres. Dans toute sa pensée se poursuit un travail intense, souvent déconcertant, aboutissant aux jugements les plus contradictoires. Rien de plus inattendu que ce reniement de sa foi première et la crise que traverse Delacroix va se prolonger jusqu'au seuil de la vieillesse. Il faut attendre les années 1858 ou 1860 environ, pour que l'artiste se retrouve lui-même débarrassé de tout parti-pris, pour qu'il atteigne à une sérénité où il ne parviendra qu'après bien des hésitations et des heurts. C'est tout un drame intime dont nous sommes les témoins, drame passionnant pour qui cherche à comprendre sa sensibilité et dont nous voudrions retenir ici les aspects les plus saisissants.

Le détachement de ses premières amours est incontestable, vers 1850.

> Je commence, écrit Delacroix le 14 février, à prendre furieusement en grippe les rêveurs, les Chateaubriand (il y a longtemps que j'avais commencé), les Lamartine, etc. Pourquoi tout cela passera-t-il? parce que ce n'est point vrai. Est-ce que les amants regardent la lune quand ils tiennent près d'eux leur maîtresse?

Ce culte du vrai est encore en lutte dans sa pensée avec une hostilité non moins vive contre « la froide exactitude qui n'est pas l'art ».

L'*ingénieux artifice*, ajoute-t-il, quand il plaît ou qu'il exprime, est l'art tout entier. La prétendue conscience de la plupart des peintres n'est que la perfection apportée à l'art d'ennuyer. Il serait curieux de faire un traité de toutes les faussetés qui peuvent composer le vrai (18 juillet 1850).

Où donc Delacroix va-t-il chercher le vrai? Comment le comprend-il? En 1854, il vient de lire la « triste » *Eugénie Grandet* de Balzac, qu'il critique vertement pour n'avoir point de mesure d'ensemble, point de proportion. Il met alors La Fontaine, Molière, Racine au-dessus des Corneille, Shakespeare et Michel-Ange. Quant à Racine, il estime pourtant que son défaut était sa perfection même.

Un objet parfaitement beau, écrit-il alors, comporte une parfaite simplicité qui, au premier moment, ne cause pas l'émotion que l'on ressent en présence de choses gigantesques dans lesquelles la disproportion est un élément de beauté.

Delacroix est-il pour la proportion ou la disproportion? Il l'ignore lui-même. Cinq ans plus tard seulement, il reconnaît que Boileau « est un homme qu'il faut toujours avoir à son chevet, qu'il délecte et purifie, qu'il fait aimer le beau et l'honnête, tandis que nos modernes n'exhalent que d'âcres parfums, mortels parfois pour l'âme et faussant l'imagination par des spectacles de fantaisie ».

De plus en plus, Delacroix va se détacher de son époque.

Je n'ai nulle sympathie pour le temps présent, écrivait-il le 28 mars 1853 à son amie d'enfance Irène Cervoni; les idées qui passionnent mes contemporains me laissent absolument froid; mes souvenirs et toutes prédilections sont pour le passé et toutes mes études se tournent vers les chefs-d'œuvre des siècles écoulés.

Même dégoût pour son temps en 1855.

La finesse chez nous est ce qu'il y a de plus rare : tout a l'air fait de gros outils et qui pis est, par des esprits vulgaires.

Et conclusion qui étonne :

Otez, dit-il, Meissonier, — l'indulgence de Delacroix pour Meissonier fut constante et demeure inexplicable, — Decamps (que Delacroix n'a pas toujours jugé très favorablement), un ou deux autres encore, quelques tableaux de jeunesse d'Ingres (conversion plus surprenante encore), tout est banal, émoussé, sans intention, sans chaleur.

« Exécrable peinture », disait-il en 1824 de Decamps. Mais à la vente faite par Decamps d'une trentaine de tableaux, en avril 1853, il éprouve « une profonde impression », et il modifie sur lui son opinion première. Devant le *Josué* où il distingue de prime abord « une mêlée confuse et des indications de formes lâches et tortillées », il n'en comprend pas moins, *à distance*, « la beauté de ce tableau ». « La distribution des groupes et de la lumière touche au sublime ! », conclut-il.

C'est à la même époque de sagesse un peu excessive et qui domine son raisonnement plus que son tempérament, que Delacroix porte sur Berlioz, dont nous voyons cependant le génie si proche du sien, la plus terrible condamnation. Après avoir entendu chez Mme Viardot, le 17 janvier 1856, l'air d'Armide : *Sauvez-moi de l'amour!* il fulmine contre Berlioz « insupportable, se récriant sans cesse sur ce qui lui semble la barbarie et le goût le plus détestable, les trilles et autres ornements particuliers dans la musique italienne ». Berlioz ne fait même pas grâce à ces ornements lorsqu'il les trouve « dans les anciens auteurs comme Haendel; il se déchaîne contre les fioritures du grand air de donna Anna ».

Dès 1849, unissant les noms de Berlioz et de Hugo, « tous ces réformateurs prétendus », Delacroix les accusait de nous avoir fait croire « à la possibilité de faire autre chose que vrai et raisonnable ». C'est contre Berlioz que sa haine est la plus tenace. Il fréquente chez lui, mais dissimule avec peine l'impression que lui fait sa musique d'être « un héroïque gâchis ».

Une verve quelquefois déréglée, écrit-il en 1852, soutenue

par des réminiscences habilement plaquées et d'un certain brio dans les instruments, peut faire l'illusion d'un génie fougueux, emporté par ses idées et capable de plus encore. C'est l'histoire de Berlioz.

Ce qui console d'une telle sévérité, c'est que Beethoven n'était pas alors mieux compris par Delacroix. « Tout son génie, pensait-il, ne peut le sauver de la manière. » (19 février 1850.)

Delacroix est allé plus loin encore. Il osa mettre un jour avant Mozart, pour lequel il a tant de fois exprimé cependant sa profonde admiration, l'auteur aimable de ce qu'il appelle le « divin » *Mariage secret*, l'italien Cimarosa.

J'ai successivement préféré, écrivait-il en 1850, Mozart à Rossini, à Weber, à Beethoven, toujours au point de vue de la perfection. Quand je suis arrivé au *Mariage secret*, j'ai trouvé non pas plus de perfection, mais la perfection même. Personne n'a cette proportion, cette convenance, cette expression, cette gaîté, cette tendresse et, par-dessus tout cela et ce qui est l'élément général qui relève toutes ces qualités, cette élégance incomparable, élégance dans l'expression des sentiments tendres, élégance dans le bouffon, élégance dans le pathétique modéré qui convient à la pièce.

Vers la même époque, Poussin se voit éclipsé par Lesueur. L'œuvre décorative de ce dernier et son sens de la couleur l'avaient conquis.

Poussin perd beaucoup, avoue-t-il, au voisinage de Lesueur. La grâce est une Muse qu'il n'a jamais entrevue. L'harmonie des lignes, de l'effet, de la couleur, est également une qualité ou une réunion de qualités les plus précieuses, qui lui a été complètement refusée. Il est tendu dans ses sujets romains, dans ses sujets religieux; il l'est dans ses bacchanales; ses faunes et ses satyres sont un peu trop retenus et sérieux; ses nymphes sont bien chastes pour des être mythologiques.

Comment accorder un tel jugement avec le suivant (1853) :

L'indépendance de toute convention se retrouve fortement chez Poussin dans ses paysages. Comme observateur scrupuleux et poétique en même temps de l'histoire et des mouvements du cœur humain, le Poussin est un peintre unique.

Tantôt, écrit-il encore le 29 mai 1853, marquant par là son trouble, je veux jeter Poussin par les fenêtres, tantôt je le reprends avec fureur ou par raison.

Ne soyons pas surpris de pareilles variations du goût chez Delacroix. Elles sont de règle chez lui. Lors de sa première rencontre avec Courbet, en 1853, il est étonné « de la vigueur et de la saillie de son principal tableau (les *Baigneuses*). Mais, poursuit-il, quel tableau! Quel sujet! Les vulgarités de formes ne feraient rien; c'est la vulgarité et l'inutilité de la pensée qui sont abominables... etc. ». Puis, après avoir encore parlé de la *Fileuse* et des deux *Lutteurs :* « O Rossini! O Mozart! s'écrie-t-il, que diriez-vous devant ces tableaux? » Deux ans plus tard, à l'exposition de Courbet, 7, avenue Montaigne et devant l'*Atelier*, Delacroix fait cet aveu :

Je reste seul près d'une heure et je découvre un chef-d'œuvre dans ce tableau refusé; je ne pouvais m'arracher à cette vue. Il y a des progrès énormes et cependant cela me fait admirer son *Enterrement*. Dans *l'Atelier* les plans sont bien entendus; il y a de l'air et des parties d'une exécution considérable... On a refusé là un des ouvrages les plus singuliers de ce temps.

Millet est, en 1853, assez malmené avec « la tournure un peu ambitieuse (?) de ses paysages ».

Il est bien de la pléiade ou de l'escouade des artistes à barbe qui ont fait la révolution de 1848 ou qui y ont applaudi, croyant apparemment qu'il y aurait l'égalité des talents, comme celle des fortunes... Dans le petit nombre de ses ouvrages, peu variés entre eux, que j'ai pu voir, on trouve un sentiment profond, mais prétentieux, qui se débat dans une exécution sèche ou confuse.

Dupré est une fois associé à Decamps, pour avoir

employé comme lui « les moyens outrés ». Puis, en 1860, les Dupré et les Rousseau le ravissent. Mais il continue à ne trouver aucun plaisir aux Decamps :

C'est vieilli, c'est dur et mou, filandreux; de l'imagination toujours, mais nul dessin.

Etranges jugements que ceux que prononce parfois Delacroix !

C'est à propos de quelques grands peintres du passé qu'il est surtout intéressant d'étudier ses variations. Sur Michel-Ange, Raphaël, Titien, Rembrandt et Rubens, que de sentiments, que d'opinions contradictoires, que de peine prise par Delacroix pour se faire une idée juste de leurs qualités et de leurs défauts !

Michel-Ange, sur le tard, embarrasse fort Delacroix. Jeune, il l'avait aimé. En 1854, il prononce contre lui un terrible réquisitoire.

Je dis qu'il n'a peint que des muscles, des poses dans lesquelles même la science, contre l'opinion commune, ne domine nullement. Le dernier des antiques est infiniment plus savant que toute l'œuvre de Michel-Ange. Il n'a connu aucun des sentiments, aucune des passions de l'homme (!). Il semble qu'en faisant un bras ou une jambe, il ne pense qu'à ce bras et à cette jambe, pas le moins du monde à son rapport, je ne dirai pas seulement avec l'action du tableau, mais avec celle du personnage auquel il fait le membre.

Deux ans plus tard, la sévérité de Delacroix commence à s'atténuer.

Michel-Ange, Shakespeare, Puget, dit-il, voilà des gens qui ne conduisent pas leur génie, mais qui en sont conduits. Mais ces hommes-là, en revanche, sont les initiateurs et les pasteurs du troupeau, ce sont les monuments, souvent informés, mais qui sont éternels et qui dominent dans les déserts, comme au milieu des civilisations les plus raffinées, dont ils demeurent le point de départ et en même temps la critique, par les caractères éternels de leurs belles parties.

Même idée en 1857.

On peut dire que si le style de Michel-Ange a contribué à corrompre le goût, la fréquentation de Michel-Ange a exalté et élevé successivement au-dessus d'elles-mêmes toutes les générations de peintres qui sont venues après lui. Rubens l'a imité, comme il pouvait imiter.

En vieillissant, Delacroix ne parvient pas à juger Michel-Ange avec une pleine justice. S'il avoue une fois que ses incorrections ne lui nuisent en rien, en quoi il le compare à Géricault, on préfère à ces éloges, mêlés de tant de réserves, la franche impression traduite par lui, beaucoup plus tôt, en 1844, devant *le Jugement dernier.*

Je regarde Michel-Ange comme le plus grand peintre, sans en excepter Raphaël. Le Jugement dernier est le seul tableau qui m'ait donné des frissons.

La dernière appréciation, assez embarrassée, que nous trouvons dans le journal sur Michel-Ange, date de février 1860. Elle nous fait connaître le point de vue où finit par se placer Delacroix, à force de réflexions sur l'art antique et sur l'art moderne :

En les comparant entre eux, notamment dans les médailles de la Renaissance, dans les ouvrages de Michel-Ange, du Corrège, etc, je trouve dans ces derniers un charme particulier que je n'ose dire qui soit dû à leurs incorrections, mais à une sorte de piquant indéfinissable qu'on ne trouve pas dans l'antique, lequel nous donne une admiration plus tranquille.

L'art de Raphaël est commenté par Delacroix à plusieurs reprises et de façon fort différente. En 1823, au Louvre, *la Charité* d'André del Sarto le « touche plus que *la Sainte Famille* de Raphaël ». Puis, à mesure qu'il attribue au dessin une importance plus grande, Raphaël le retient davantage. Il en admire le fini au point de déclarer que « la première et la plus importante chose en peinture, ce sont *les contours*. Le reste serait extrêmement négligé que, s'ils y sont, la peinture est ferme et terminée. » — « J'ai plus besoin qu'un autre, ajoutait

Delacroix, de m'observer à ce sujet. » Commencerait-il alors à mieux juger les qualités d'Ingres? C'est certain et nous avons noté déjà l'indulgence à laquelle il aboutit à son égard, vers 1855. Quoi qu'il en soit, il écrit le 26 février 1847 :

Admirable balancement des lignes de Raphaël! Je me suis aperçu tout à fait, de ce jour, que sans doute c'est à cela qu'il doit ses plus grandes beautés.

C'est le moment où Delacroix ne comprend pas encore Titien.

Est-ce que l'espèce de froideur que j'ai toujours sentie pour le Titien ne viendrait pas de l'ignorance presque constante où il est relativement au charme des lignes?

Cet état d'esprit, heureusement, dure peu. En 1852, si le retournement en faveur de Titien ne s'est pas fait, il est près de se faire.

L'*invention* chez Raphaël, et j'entends par là le dessin et la couleur, est *ce qu'elle peut;* non pas que j'entende dire par là qu'elle est mauvaise, mais telle qu'elle est, si on la compare aux merveilles en ce genre du Titien, du Corrège et des Flamands, elle devient secondaire et elle devait l'être.

Il ajoute il est vrai :

Elle l'eût pu être encore beaucoup davantage sans distraire notablement des mérites qui mettent Raphaël non seulement au premier rang, mais au-dessus de tous les artistes anciens et modernes, dans les parties où il excelle.

Dans la suite le talent de Raphaël marquera dans l'estime de Delacroix une baisse sensible et il ne voit plus en lui, en 1858, « qu'un art qui se débat dans les langes ».

Les parties sublimes font passer sur les parties ignorantes, sur les naïvetés enfantines qui ne sont que des promesses d'un art plus complet.

Il est juste de dire que ce jugement sévère est porté

à propos d'*Apollon et Marsyas,* aujourd'hui au Louvre et qui n'est vraisemblablement pas de Raphaël.

A cette même époque, Ingres « qui singe certains gestes de Raphaël, certaines tournures qui lui sont habituelles », est de nouveau fortement malmené. Et c'est justice.

Mais, en ce qui concerne Raphaël, la sévérité de Delacroix devait aller plus loin encore. Il estime que dans sa production la décadence commença vite.

Ce fut, écrit-il, comme un instant rapide de fraîcheur et d'éclat dans une jeune et belle femme. Cette union de la force et de la grâce naïve ne fut qu'un éclair; la force seule demeura, mais le charme tiré de la simplicité disparut; l'enflure prit la place de la vraie grandeur. Les ornements furent ceux d'une coquette.

De plus en plus, c'est Titien et, avec lui, l'école vénitienne, qui apparaissent grandis aux yeux de Delacroix.

Si l'on vivait cent-vingt ans, avoue-t-il en 1857, on préférerait Titien à tout. Ce n'est pas l'homme des jeunes gens. Il est le moins maniéré et, par conséquent, le plus varié des peintres. Chez Titien commence cette largeur de faire qui tranche avec la sécheresse de ses devanciers et qui est la perfection de la peinture (15 janvier 1857).

La vraie compréhension de Titien a commencé en 1854.

Titien, pensait alors Delacroix, voilà un homme qui est fait pour être goûté par les gens qui vieillissent; j'avoue que je ne l'appréciais nullement dans le temps où j'admirais beaucoup Michel-Ange et lord Byron.

Le grand Vénitien va désormais révéler toujours mieux à Delacroix les mérites de son exécution, unis, selon lui, à une certaine pauvreté d'invention, ce qui demeure contestable.

Si vous ôtez à un Titien, à un Murillo, à un van Dyck la perfection étonnante de cette imitation de la nature vivante, cette exécution qui fait oublier l'art et l'artiste, vous ne

trouvez dans l'invention du sujet ou dans sa disposition qu'un motif souvent dénué d'intérêt pour l'esprit, mais que le magicien saura bien relever par la poésie de son coloris et les prodiges de son pinceau.

Est-ce qu'un tableau du Titien ou de Rubens, ou de tout autre grand maître, se demande encore Delacroix, n'offre pas aux amateurs de peinture un plaisir tout à fait indépendant du sujet qui s'y trouve représenté?

Et voici enfin l'apothéose :

Titien est un de ceux qui se rapprochent le plus de l'esprit antique (goût, mesure). Il est de la famille des Hollandais et *par conséquent* [?] de celle de l'antique. Il sait faire d'après nature. On dirait qu'il y a un grain de folie chez tous les autres; lui seul est de bon sens, maître de lui, de son exécution, de sa facilité qui ne le domine jamais et dont il ne fait point parade. Nous croyons imiter l'antique en le prenant pour ainsi dire à la lettre, en faisant le contraire de ses draperies.

Delacroix en arrive à voir en Titien « le contraste parfait de Michel-Ange », ce qui est pour le moins hasardé.

De Rubens, Delacroix aimera d'abord, vers 1847, « l'emphase, les formes outrées et lâchées ». Il les aimera de tout son mépris « pour les sucrées et les poupées qui se pâment aux peintures à la mode et aux sucreries de M. Verdi ». Il en apprécie « la force, la véhémence, l'éclat » qui le dispensent « de la grâce et du charme ». Il admire « l'apparente facilité » de Rubens et il le critique pour « l'abus des détails, des accessoires trop faits ». Cependant, de même que Titien, Rubens ne prendra qu'assez tard sa vraie valeur aux yeux de Delacroix. En 1860, il ne fait plus guère de réserves.

Rubens est admirable. Quel enchanteur! Je le boude quelquefois, je le querelle sur ses grosses formes, sur son défaut de recherche et d'élégance. Qu'il est supérieur à toutes ces qualités qui sont le bagage des autres! Il a du moins, lui, le courage d'être lui, il nous impose ses prétendus défauts qui

tiennent à cette force qui l'entraîne lui-même, et nous subjuguent, en dépit des préceptes qui sont bons pour tout le monde, excepté pour lui...

Delacroix comprend alors que « le beau n'est pas une chose qui se puisse peser dans les balances ». Oser être soi lui paraît pour un artiste la loi suprême et il écrit :

Il faut une grande hardiesse pour oser être soi, c'est surtout dans nos temps de décadence que cette qualité est rare. Les artistes primitifs ont été hardis avec naïveté et pour ainsi dire sans le savoir; en effet, la plus grande des hardiesses, c'est de sortir du convenu et des habitudes. Chez les modernes, au milieu de nos écoles corrompues et intimidées par des précédents bien faits pour enchaîner des élans présomptueux, rien de si rare que cette confiance qui seule fait produire les chefs-d'œuvre. (15 janvier 1860.)

Cette hardiesse à être soi, c'est chez Rubens que Delacroix a cru en trouver le meilleur exemple et il l'en loue entièrement.

Rubens ne se châtie pas et il fait bien. En se permettant tout, il vous porte au delà de la limite qu'atteignent à peine les plus grands peintres; il vous domine, il vous écrase sous tant de liberté et de hardiesse.

Delacroix ne commence à s'intéresser à Rembrandt que vers 1851. Il remarque alors en lui

une force de pantomime, une force dans l'effet qui rend ses scènes la véritable expression de la nature. Peut-être, même, [ajoute-t-il], découvrira-t-on que Rembrandt est un beaucoup plus grand peintre que Raphaël.

Une hésitation demeure cependant en lui.

J'écris ce blasphème propre à faire dresser les cheveux de tous les hommes d'école, sans prendre décidément parti. Seulement je trouve en moi, à mesure que j'avance dans la vie, que la vérité est ce qu'il y a de plus beau et de plus rare. Rembrandt n'a pas, si vous le voulez, absolument l'élévation de Raphaël. Peut-être cette élévation que Raphaël a

dans les lignes, dans la majesté de chacune de ses figures, Rembrandt l'a-t-il dans la mystérieuse conception du sujet, dans la profonde naïveté des expressions et des gestes.

Tout ceci pour aboutir à cette conclusion :

On pourrait affirmer, sans se faire lapider par les hommes de goût, mais j'entends d'un goût véritable et sincère, que le grand Hollandais était plus naïvement peintre que le studieux élève de Pérugin.

Nous ne comprenons plus aujourd'hui l'étrange besoin que pouvait éprouver Delacroix, d'établir un parallèle de cette sorte entre deux génies si dissemblables, son désir de les classer, au lieu de donner à l'un et à l'autre, et pour des raisons différentes, sa pleine admiration. De tels parallèles rappellent un peu ceux auxquels l'ancienne rhétorique conviait les jeunes gens, en les invitant à comparer Corneille et Racine. Ayons le cœur et l'esprit plus hospitaliers, comme l'eût dit Joubert.

Que conclure de ces hésitations perpétuelles de Delacroix, de ces revirements de son goût, de ses enthousiasmes et de ses reniements, sinon ce que nous savions déjà de lui, qu'il était, comme l'a noté un de ses biographes, Maurice Tourneux, « prompt à s'enflammer et prompt à se déprendre aussi ». Une certaine courbe se dessine pourtant au travers de ses jugements si divers et souvent contradictoires. Elle marque la grande ligne d'évolution de sa pensée et de son style.

A ses débuts la musique est pour lui « la volupté suprême de l'imagination » et il aime en peinture la recherche des hardiesses. Il veut sortir des chemins tracés. La vérité n'est pas tant pour lui dans la vie que dans le rêve créateur de l'artiste qui dépasse, transforme et déforme cette vérité.

Plus tard, il est hanté quelque temps par une union inattendue et impossible entre le style de Michel-Ange et de Velasquez, c'est-à-dire entre le style du plus imaginatif des peintres, de celui qui a mis le plus de passion et d'invention dans son œuvre, et le style du plus péné-

trant observateur de la réalité, du peintre de la vérité nue qu'était Velasquez. Dosage difficile, en un seul artiste, de qualités aussi divergentes, idéal vers lequel Delacroix essaya de tendre son effort, dont il ne put qu'entrevoir la beauté.

Delacroix n'arrive à la suprême sagesse que lorsqu'il fait l'aveu que le beau n'est pas une chose qui se puisse peser (1860). Le plus grand génie n'est donc pas plus un être supérieurement raisonnable qu'il n'est le fait d'un tempérament vigoureux et débordant, dispensant de toute imitation exacte et du respect de la vérité.

Ce que Delacroix comprend enfin, ce qu'il a dit de plus juste sur l'art et les artistes, après avoir aimé et dénigré tour à tour les plus grands d'entre eux, c'est que le premier devoir d'un artiste est de se chercher lui-même et d'oser être soi. Il faut, sans doute, observait-il avec raison, une grande hardiesse pour cela et cette qualité est rare. Delacroix a peut-être hésité trop longtemps à s'affirmer lui-même, sans se préoccuper du jugement de ses contemporains. A analyser constamment les autres, il a laissé se perdre, dans certaines de ses compositions, cette confiance en lui qu'il estimait pourtant être seule capable de mener aux chefs-d'œuvre.

Sa grande culture, sa curiosité de tout, ont accru en lui la nervosité toujours inquiète dont témoigne son journal. Delacroix n'a jamais appris pour son compte ce qu'il recommandait aux autres, « à se savoir gré de ce qu'il avait pu trouver ». L'inspiration naïve qu'il jugeait préférable à tout, en 1855, est peut-être ce qui lui a le plus manqué. Qu'il ait connu trop souvent un état d'inquiétude et de souffrance en cherchant à exprimer le bouillonnement intérieur qu'il sentait en lui, rien de plus certain. Mais comment oserions-nous déplorer, devant la richesse de son apport à l'art français, que son génie n'ait pas connu plus de sérénité, plus de naïve certitude? Il se peut qu'à moins douter de lui, il eût eu une vie plus heureuse. Nous y eussions certainement perdu. Car l'un des attraits de son art n'est-il pas de nous laisser découvrir les multiples traces de ses combats intérieurs,

d'être le témoignage des luttes impatiemment poursuivies avec lui-même et contre son temps, afin d'atteindre, dans la mesure du possible, à une expression de la beauté où rien ne soit « banal, émoussé, sans intentions et sans chaleur » ?

La force et l'originalité de Delacroix, au degré où elles sont poussées, « emportent l'admiration », comme il l'a dit un jour à Chenavard en opposant à la perfection de La Fontaine, de Molière ou de Racine, le génie tumultueux des Shakespeare et des Michel-Ange. C'est à cette dernière lignée des grands créateurs « tumultueux », que Delacroix appartient sans conteste.

GASTON VARENNE.

LES PISTOLETS D'ARÇON

OU

LE VISAGE DU DESTIN

—

Déjà six mois! Seulement six mois!...

Il me paraît qu'il y a six jours et à la fois six lustres, pensait Cadet, fourbissant à force de poignet la crosse d'un mousquet garnie de nacre. Et tout en frottant, il chantonnait sur l'air d'*Un joli chose :* Six mois!... Six mois!...

Il y avait six mois en effet que Cadet Grégoire, monté sur l'âne de sa bonne tante Piquet, était parti de la ferme familiale pour s'en aller à Auxerre prendre le coche d'eau qui descendait vers Paris.

Quel matin! Une aube rose glacée d'argent, froide, humide, veloutée comme ces champignons d'octobre qu'on allait chercher sous la mousse en compagnie d'Antoine et de la petite Fanchette. Mais les enfants ne s'arrêtent pas longtemps pour regretter ce qu'ils perdent à chaque tournant du chemin. La beauté de cette aurore, tendant toutes ses coquetteries vers celui qui l'abandonne, ne prêtait qu'un charme plus vif au départ de Cadet.

Pour suivre commodément ce souvenir encore vivace, l'apprenti lâcha son chiffon.

A quatre heures du matin, Maître Grégoire l'appelait:

— Cadet, oh! Cadet! Je vois la fine pointe du jour.

— Je me lève, mon père.

La bonne mère avait préparé deux œufs frais et, tandis que le voyageur arrosait ce viatique d'un gobelet de

vin, la pauvre femme, bien triste, essayait de cacher sa peine en pressant son garçon :

— Il faut partir matin, mon garçon, à cette fin que tu arrives de bonne heure; il y a trois bonnes lieues, d'ici à la ville.

Pauvres recommandations bien superflues, qui masquaient mal son chagrin. Cadet était le dernier né, et naturellement le plus cher de ses enfants.

Aussi ému, mais plus maître de lui, le père sellait le grison, attachait aux sangles le petit paquet de hardes, et Cadet, trempé des larmes de sa mère, franchissait le portail de la ferme. Longtemps il s'était retourné pour prendre une dernière vision du pigeonnier noir sur le ciel pâle lançant au-dessus des arbres sa flèche encore silencieuse. Les dernières recommandations du père lui revenaient par bribes :

— En allant à la grand'ville, rappelle-toi, Cadet, que tu y portes un nom honoré. Sois digne de nos ancêtres qui ont laissé ici un bon souvenir... Tu n'es pas mauvais sujet, mais tu es frivole et la grand'ville corrompt facilement le cœur...

Puis, peu à peu, le jour se levait, sa lumière riante, tournant l'esprit de Cadet vers des pensers moins sombres, animait en lui l'allégresse de se sentir libre. Enfin, en arrivant à Auxerre, tous ces mouvements contradictoires de son âme cédaient à un sentiment unique d'admiration pour un spectacle aussi magnifique.

D'abord il y avait beaucoup et beaucoup de grandes maisons, qui se touchaient toutes au lieu d'être séparées à la manière des fermes de la campagne. Oui, elles se touchaient toutes, comme si la ville entière n'eût été qu'un grand château de dames fées, avec des rues et des places en guise de cours. Et cet immense château était plein de jolies filles à la peau blanche, arrangées telles des princesses.

N'osant demander son chemin par crainte d'être trouvé nigaud, Cadet faisait tous ses efforts pour rappeler dans sa cervelle chavirée les indications du père. Arrivé enfin au port, plus par bonne fortune que grâce aux soins

de sa mémoire, laissant l'âne à l'auberge où la tante Piquet viendrait le reprendre, il s'embarquait bravement sur le coche d'eau, ce lourd mais sûr bateau plat qu'on avait baptisé à Paris le « coche des nourrices ».

Une cloche tintait. On enlevait la planche, aussitôt commençait l'enchantement du trajet entre les berges fleuries ou ombreuses ou nues, dans la vaste plaine à peine ondulée au lointain, où parfois des villes aux noms clair sonnants, — Joigny, Melun, Corbeil, — se couchant au pied de leur clocher, étalaient jusqu'au fleuve, pour les mirer dans ses eaux, des grappes de maisons blanches.

Et Paris!... Cette arrivée au port Saint-Paul, encombré de batellerie, avec l'île Saint-Louis en face, qui s'estompait dans une brume violette; le dos noir du Pont-Marie, arqué sous une hottée de maisons où quelques lumières commençaient de s'allumer, telles des astres; la façade majestueuse de l'hôtel Lambert, prise dans un bataillon d'échoppes au faîte triangulaire, plates et criblées de fenêtres à croisillons, rangées là pour accueillir les arrivants dans ce séjour enchanté, comme des bons magiciens à bonnets pointus, aux robes semées d'étoiles...

Soudain, Cadet rattrapa son chiffon. Laissant ses souvenirs, il se mit à frotter de plus belle. Assis sur les marches à l'entrée de la boutique, juste sous le faisceau d'armes peintes qui servait d'enseigne, il venait d'entendre s'ouvrir la porte du fond.

« Voilà le bourgeois, se dit-il, gare à mes oreilles si la nacre ne brille pas! »

Bientôt, en effet, apparut sur le seuil l'énorme silhouette de maître Blanchard, lequel portait dans ses mains le destin de Cadet Grégoire. Si Cadet n'en manifesta nulle surprise, c'est d'abord que son destin se présentait sous la forme de vulgaires pistolets d'arçon, et qu'ensuite l'innocence du jeune Grégoire ignorait combien les voies de la Providence affectent parfois d'étranges détours. Il sursauta néanmoins lorsque l'armurier par manière de fine plaisanterie, lui poussa les pistolets sous le nez.

— Tu vois ça, galopin!

— Par ma foi, Monsieur, le contraire serait difficile.

— Bon, hé bien tu vas prendre tes jambes à ton cou pour me porter ces joujoux au colonel de Dauphin-Dragons qui loge place Royale. Tu entends, place Royale! File en toute diligence, c'est pressé, et rapporte-moi bien l'argent, surtout!

Cadet ne se fit pas répéter l'invite; aussi bien une course est-elle toujours une bonne occasion de divertissement. Enlevant son tablier de serge, renouant son tour de col, il sauta sur le pavé, se faufila entre les carrosses et les chaises, enjamba les ruisseaux : fut d'une haleine chez la pratique. A la porte, il se heurta aux factionnaires, rogues dans leur bel uniforme. La stature de ces cerbères l'intimidait non moins que l'habit vert à parements, la veste chamois, la culotte blanche et surtout l'impressionnant casque de cuivre garni du turban en peau de phoque d'où pendait la longue crinière. Il osa cependant montrer les armes, dire qu'il était envoyé par maître Blanchard.

Quelques instants après il repassait devant les dragons, mais nanti de six écus pour le compte de la boutique et d'une pièce pour lui. Il se sentait quelque assurance.

Rien ne le pressait plus maintenant. Il pouvait suivre le mouvement des voitures, badauder à l'aise, admirer les soldats qui déambulent en pétunant, les belles dames entrevues par les glaces de leur chaise, surprendre dans un retroussis le petit pied d'une ouvrière passant le ruisseau sur la planche de l'Auvergnat, s'ébaudir aux cris des marchandes de quatre saisons, enfin s'oflrir le perpétuel spectacle que la rue parisienne donne gratuitement aux flâneurs.

Justement, un embarras attirait les curieux à l'entrée de la rue du Pélican. Il s'élevait de cet endroit un fort vacarme, des bonnets de servantes paraissaient aux fenêtres; Cadet se faufila.

Deux équipages s'affrontaient dans l'étroite voie, l'un prétendant avancer, l'autre s'y opposant.

L'apprenti parvint au premier rang comme un jeune

seigneur criait à son cocher : « Passe-leur sur le corps s'il le faut, mais passe, maraud! » L'automédon s'apprêtait fort bien, ma foi, à exécuter cet ordre, lorsque la portière de l'autre voiture s'ouvrit, laissant paraître une dame parfaitement laide qui, le visage bouleversé sous sa bagnolette en désordre, glapit : « Quelle impudence, faquins! Ne céderez-vous point le pas à une personne de qualité!... »

— Hou! la vieille sorcière! cria-t-on dans la foule.

Le fait est que la belle eût mis en fuite un régiment de soudards. Mais déjà le marquis sautant sur le pavé, saluant jusqu'à terre, s'écriait : « Ah! madame, que n'avez-vous paru plus tôt! A votre seule vue, mes chevaux, mon cocher, mon carrosse eussent reculé aussitôt.»

Le bon peuple s'esclaffa, autant pour la mine de la duègne que pour la bonne insolence. Reprenant sa flânerie, Cadet en riait encore.

Puisque le hasard l'avait conduit par là, il descendit la rue du Pélican dans toute sa longueur. Il allait tourner au coin lorsqu'il entendit toquer à un carreau. Tiens! quelqu'un de connaissance l'appellerait-il? Mais quelle surprise lorsqu'il aperçut, derrière une fenêtre bien nettoyée, une aimable personne qui montrait ses appas dans l'entre-bâillement d'une robe à plis Watteau. Un engageant sourire aux lèvres, cette belle impudique faisait signe au jeune apprenti de monter la rejoindre. Les croisillons de la fenêtre, encadrant un à un ses charmes, en soulignaient chaque perfection. Son teint de lys, ses yeux veloutés et aussi, faut-il le dire, certaines rondeurs blanches et magnifiques que ses mains offraient, allumèrent dans le cœur de Cadet un subit incendie.

Il enfile l'allée, escalade quatre à quatre l'escalier en haut duquel on l'attend, le voilà aux pieds de sa princesse. Princesse! c'était une divinité!... mais une divinité pratique.

— Viens vite, mon miston, dit-elle en caressant la joue encore duveteuse de Cadet rougissant, et n'oublie pas mon petit cadeau.

Aïe! voilà bien toute l'affaire. Mais comment repous-

ser une personne aussi séduisante. Sa gorge était si blanche, ses yeux si noirs! Cadet sortit la pièce donnée par l'officier. Ce geste fit tinter les écus dans sa poche.

— Mais ma foi, s'écria l'infante, tu dois être de par chez nous!

— Comment, Madame, vous seriez native d'Auxerre?

— C'est ça, d'Auxerre! Et toi?

— Moi je suis né à la ferme de Vèze-haut qui s'en trouve à trois lieues.

— Ah! je le savais bien! Entre pays on se reconnaît. Il faut arroser ça d'un verre de bonne amitié!

La pièce déjà disparue, il ne restait plus qu'à entamer les écus du colonel. Assise sur les genoux de Cadet, la belle le faisait boire dans son verre, il vidait gobelets sur gobelet; une gorge provocante, frôlant sa joue, lui masquait les bouteilles. Il arriva qu'un mouvement un peu brusque fit céder les agrafes de la robe Watteau. On la retint, bien sûr, mais si maladroitement!... et les voluptés les plus vives s'ajoutèrent au clairet pour enivrer le *pays*.

Il n'était plus question de pistolets, d'armurier, ni des conseils du père Grégoire, tout tournait, tout brûlait dans la tête de Cadet. Enfin, grisé de trop nombreux plaisirs, il perdit le sens, la bouche déclose sur un sein fleuri.



Cadet Grégoire s'éveilla à la pleine nuit sur un des bancs qui encadraient le portail de l'hôtel des Fermes.

Au-dessus de sa tête un marronnier touché par l'automne laissait choir des feuilles lentes, entre les branches scintillaient des petits points dorés qui ressemblaient fort à des étoiles.

Tout d'abord, le dormeur n'y comprit mie. Puis il se découvrit à la bouche une étrange sécheresse et il comprit un peu. Enfin, il porta la main à sa bourse et il comprit tout.

Se mettre sur pieds, aller se rafraîchir à une fontaine fut son premier mouvement; après quoi, la cervelle un

peu plus claire, tout en déambulant, il examina la situation : elle n'offrait rien de bien brillant. Plus d'argent! Comment oser se présenter devant le bourgeois? Evidemment, on pouvait inventer une fable, mais l'expédient n'était guère fameux. Hochant ironiquement la tête, il se rappela le manège de la rouée : « Heureusement qu'elle est ma *payse!* Elle m'a traité en ami... »

Quand sa promenade sans but l'eut amené jusqu'au marché des Innocents, il avait pu faire son mea-culpa, il ne se sentait point particulièrement fier. Là, il lui apparut clairement ce qu'il n'avait pas aperçu le matin même, c'est-à-dire que son destin s'était bel et bien présenté à ses yeux sous la forme de deux pistolets d'arçon entre les mains d'une Parque à visage d'armurier.

Seulement, étant peu familier avec la mythologie et le fatalisme des philosophes, il attribua cette malignité aux artifices d'un démiurge, à la vérité guère différent, mais plus à sa portée.

— Ah! s'écria-t-il, monsieur le Curé de Vèzehaut me l'avait bien dit, que le malin sait prendre les déguisements les plus inattendus. Pour me perdre, il s'est aujourd'hui métamorphosé en armurier, en colonel de Dauphin-Dragons et en princesse.

— Tant mieux, jeune homme, ce prodige trois fois répété démontre que vous n'êtes point une créature vulgaire; sans doute quelque mérite secret marque-t-il à votre existence un cours plus subtil, plus plein, que celui des mortels ordinaires...

Cadet sursauta. Absorbé dans ses tristes pensers, il avait parlé tout haut sans le savoir; une voix froide sans inflexions, inhumaine, répondait à sa préoccupation.

S'étant retourné brusquement, il se trouva au pied d'un gentilhomme de haute taille, noir jusqu'au visage, dressé dans la clarté lunaire et qui contemplait le ciel. Stupéfait, il voulut parler, demander,... mais un geste de l'inconnu levant sa main blanche dans le rayon argentin, lui ferma la bouche.

— Tais-toi, murmura-t-il, écoute : les étoiles prêtent des voix à la nuit. Ecoute ce chant sublime des mondes

qui se transmettent l'un à l'autre les mouvements de la vie! Jadis, en Judée, par une nuit semblable, j'ai essuyé les larmes d'un homme que le Très-Bas tentait comme toi. Sur la montagne des Oliviers, triste jusqu'à la mort, il pleurait de se sentir seul, car les apôtres dormaient et le ciel restait sourd à sa voix implorante. On l'appelait Jésus. Comme à toi, je lui ai donné la *parole* et, m'ayant écouté, il a su.

Foudroyé, éperdu, Cadet écoutait, près de s'enfuir, retenu cependant par la mystérieure autorité de cette voix incroyable, traversé par des mots infinis.

— ...Non, disait-on, il n'existe point séparément des êtres et des choses, une nature égoïste et des hommes tendus à y tracer un chemin, il n'y a point des globes séparés qui voguent dans un éther indifférent, il n'y a point des âges révolus qui se succèdent. Aujourd'hui, c'est hier et c'est aussi demain et c'est aussi toujours. L'espace! un mot... Le temps! un leurre... Non rien ne nous sépare; éternellement, universellement, la même matière, les mêmes humeurs composent tout ce qui palpite; si la condition des êtres, celle des choses, se métamorphose par le jeu du mouvement, rien cependant ne change, car le mouvement s'enclôt dans un cycle éternellement, universellement identique.

» Vaines créatures, vous vous croyez indépendantes parce que votre substance se transforme à partir d'une limite que vous appelez la forme de votre corps. Hé bien! vous êtes, sans vous en douter, bien plus grands que vous-mêmes. L'étendue de votre sensation vous sert de borne, mais votre substance compose au delà de vos nerfs cet air que vous respirez et qui est vous-même, cette onde, aussi bien que cette terre herbue où elle court, et aussi ces globes radieux qui nous apparaissent si inaccessibles, qui ne sont pourtant rien d'autre que nous, comme nous ne sommes rien d'autre qu'eux.

» L'éther, sang du monde, fleuve d'esprit vital, rejoint la plus mince veine du plus minime animal à la lumière des astres pour qui le temps n'existe pas, mais il échappe à votre sentiment grossier, car, quoique d'une essence

toute pareille à la vôtre, il est infiniment plus délié. Il forme un domaine que vous ne pouvez connaître, dont rien pourtant ne vous sépare puisque vous en êtes un état momentané, et où vous vous dissolvez. »

Pour la première fois, l'inconnu démesuré abaissa son regard sur Cadet; sa main effleura l'épaule du garçon. Il parut à celui-ci qu'il était envahi d'un froid éternel. Cependant la voix inhumaine sembla se colorer de quelque chaleur vivante :

— Enfant, je connais tous les secrets. D'où je les tiens, c'est ce qu'on ne saurait dire sans se perdre, mais j'ai percé les plus mystérieux arcanes. J'ai vécu dans tous les siècles, je règne dans tous les royaumes : celui des hommes, celui des elfes et des salamandres qu'on nomme incubes et succubes, celui de l'air et celui du feu; j'ai pour amantes les ardentes, les pures filles de la flamme qu'un parfum anime ou tue; je me nourris de la manne des Hébreux, cette émanation de la terre, du soleil et de l'eau, que David appelle le pain des Anges...

— Ah! pour le coup, vous êtes le diable! s'écria Cadet en s'arrachant à l'emprise sous l'impulsion de la terreur.

Un rire strident le poursuivit dans sa course, coupé par ces mots :

— Je suis peut-être le diable, maître Jean-Foutre, mais toi tu es assurément un sot!

Le pauvre Cadet Grégoire en était encore à épiloguer sur cette étrange rencontre, lorsqu'il alla donner de la tête dans un corps en mouvement. Il y eut deux cris et Cadet, bondissant en arrière, prêt à fuir, reconnut un ami.

— Comment, c'est toi, Fanfan!

— Tiens, Cadet! Veux-tu me dire ce que tu fais par là si matin, car ta promenade, je pense, a un autre but que de me défoncer l'estomac?

— Ah! Fanfan! Je suis bien heureux de te rencontrer. J'ai perdu ma place, mon argent, ma dignité et je ne sais que devenir.

— Holà! holà! mon camarade! c'est beaucoup de

choses à la fois, mais, entre nous, la perte n'a rien d'irréparable; pour en avoir subi tout autant, je ne me porte pas plus mal.

L'assurance du jeune Fanfan, sa mine dégourdie, son ton dégagé, impressionnaient toujours son plus jeune camarade, mais cette confiance, cette admiration n'eurent plus de bornes lorsque Cadet eut appris que, depuis six semaines, son ami avait abandonné l'humiliante condition d'apprenti, quitté le four, jeté tablier et bonnet blancs aux orties pour vivre une existence plus digne de son caractère.

— Tourner la broche comme un barbet, disait-il, surveiller les lèchefrites, la figure cuite par le feu, le derrière meurtri cent fois le jour par le pied du bourgeois ou des garçons, tout ça, tu le comprends, mon cher Cadet, n'était pas mon affaire.

Le milieu du *Grand Salon,* aux Porcherons, lui convenait beaucoup mieux. Là, c'était perpétuelle joie; on vivait dans un tourbillon de danses, un envol de jupes, de rubans, une charmante facilité.

— Ah mon ami ! que de tailles rondes j'ai pincées ! que de baisers pris à de frais minois !

Des jeunes gens, fort galamment équipés y surveillaient les ébats de leur « princesse » avec des seigneurs aventureux.

C'était au *Grand Salon* que des «farauds », s'étant pris pour lui d'amitié, « l'avaient mis avec une belle fille ». Elle l'aimait à la folie et lui faisait une existence dorée.

Malgré la pénombre, Cadet put en effet se convaincre de la métamorphose subie par son camarade. Un chapeau à cornes, crânement campé sur l'oreille, remplaçait la toque du mitron; un bel habit à la française en velours aubergine, peut-être un peu râpé aux manches, mais ouvert sur une superbe veste chamois, avait succédé au blanc devantal du gâte-sauce; un haut tour de col en mousseline, affinant son visage maigrichon, parfaisait cette élégance qui ne pouvait passer inaperçue.

Cadet admirait.

— Mais pourquoi, demanda-t-il, te promènes-tu dans les rues à cette heure?

Maître Fanfan parut embarrassé.

— Heu! je... c'est-à-dire... tu comprends...

Puis, prenant son parti :

— Après tout, je n'ai rien à te cacher. Pour le moment je suis dehors parce que la place est prise à côté de ma belle amie, Alors, j'attends le jour pour rentrer au gîte. Voilà le revers de la médaille, mais c'est peu de chose, sois sûr que je n'y perds rien.

» Allons, l'aube approche; je vais retourner chez Marion. Si tu veux te trouver à midi au cabaret de la Barrière des Sergents, nous déjeunerons ensemble et j'aurai trouvé un moyen de te sortir de peine. »



Cadet Grégoire, tout plein d'espérance, fut exact au rendez-vous. Des crampes d'estomac soutenaient son empressement.

Fanfan attendait son ami devant une cloyère d'huitres et entre deux jeunes femmes. A peine Cadet eut-il mis le pied dans le cabinet qu'un fort grand éclat de rire l'accueillit.

— Hé! Dieu me pardonne, c'est le pays!

A son tour Cadet s'exclama :

— Par ma foi, c'est la payse!

Dans la belle en robe couleur cuisse-de-nymphe, qui s'appuyait tendrement à l'épaule de son camarade, il venait de reconnaître la dame à la fenêtre.

— Ah! pauvre minet, si j'avais su que tu étais un ami de Fanfan je ne t'aurais pas joué ce tour-là.

Alors, elle se mit à raconter l'aventure de la veille.

— Le mieux, conclut-elle, c'est qu'il m'a bravement prise pour sa payse. Mais je suis de Pontoise, mon miston!...

Cadet bien marri d'être ainsi moqué devant son ami et l'autre belle, faisait la moue. Mais Fanfan, qui avait bien ri, arrangea les choses en passant à l'affamé une dou-

zaine d'huitres et un verre de chablis. L'estomac de l'apprenti ne pouvait résister à cette invite. En outre, le jeune amphitryon assaisonna ces mets de quelques paroles bien senties, lesquelles démontraient assez qu'il se peut rencontrer dans la plus humble condition toute la sagesse d'un véritable épicurien.

— Cadet, mon ami, disait-il, profite de ce déjeuner, le meilleur que tu aies jamais fait, et bannis de ta cervelle toute autre préoccupation, pour le quart d'heure fort peu importante. Ce chablis mérite d'être savouré en paix. D'ailleurs, quant à ce qui t'inquiète, je te dirai que tu prêtes trop d'attention à des choses parfaitement superflues.

» Dans tout ce qui t'est advenu depuis hier je ne vois que du bien. En te faisant perdre ta place, ton argent, et ta dignité, comme tu disais cette nuit, en t'amenant dans les rets de cette charmante enfant, le hasard t'a procuré l'occasion de mener une vie facile et heureuse comme la mienne, au lieu de gaspiller ta jeunesse à fourbir des armes dans la triste échoppe de ton maître Blanchard.

» Mon cher Cadet, c'est une bénédiction que tu aies dilapidé les six écus de M. le Colonel de Dauphin-Dragons à te réjouir avec Marion, ce qui t'a procuré le bonheur de croiser ma pérégrination nocturne. Je ne suis pas éloigné de croire qu'il s'exerce sur nos vies des influences occultes qui nous mènent, en dépit de nous, où nous devons aller. Les états en apparence les plus désespérés dissimulent parfois des retours imprévus. Aimes-tu les pieds de cochon?

Cadet fit signe qu'il ne détestait pas ce mets gélatineux appréciable lorsqu'il est convenablement saupoudré de chapelure et relevé de condiments adéquats.

— Parfait! reprit maître Fanfan, en voici qui sortent du gril. Et maintenant écoute : voilà à ta droite une charmante divinité qui ne demande pas mieux que de faire ton bonheur, n'est-ce pas, ma mignonne?

En guise de réponse, la voisine de Cadet lui glissa son bras blanc autour du col. Fanfan applaudit.

— Tu peux voir, dit-il, que son corsage, de ce taffetas

qu'on appelle amarante, est des mieux remplis. C'est une bonne fille, tu en auras honneur et plaisir.

Touché par tant de bontés, ragaillardi par le vin, Cadet remercia galamment.

— Je te plais donc déjà, mon minet? demanda l'aimable Cydalise.

— Oh! oui bien, vous me plaisez et, si tu veux, nous nous marierons ensemble.

— C'est ça! approuva Marion, célébrons la noce; à tes amours, Cydalise!

Fanfan debout versait des bénédictions sur les têtes des deux amoureux.

— Cydalise, je te marie; je te marie, Cadet, psalmodiait-il, allons, embrassez-vous!

En même temps, il les attrapait par le cou pour rapprocher leurs visages.

— Pauvre mion! s'écria Cydalise en donnant à son petit mari un second baiser, tu es bien trop joli, mais tu as l'air tout triste.

Malgré tant d'heureuses conjonctures, Cadet restait en effet soucieux. Le rire des bonnes filles ne parvenait pas à lui faire oublier celui de l'homme noir; ce grand spectre, jailli dans un rayon de lune, l'obsédait.

— C'est vrai ce que dit cette mignonne, observa Fanfan : tu as l'air triste, Cadet. Serais-tu assez badaud pour regretter encore maître Blanchard?

Cadet se résolut à conter son aventure; aussi bien, sa male humeur pourrait être prise en mauvaise part.

— Il y a quelque chose qui me tracasse, mais à cela tu ne peux rien, mon bon Fanfan. Cette nuit, j'ai vu le diable sur le marché des Innocents.

A ces mots, Fanfan partit d'un franc éclat de rire, tandis que les deux belles poussaient des cris de terreur.

— Ah mon Dieu!...

— Le diable, quelle horreur!...

— Ha!... ha!... ha!... la bonne farce!... ha!... ha!... sacré Cadet!... le diable... au marché des Innocents... ha!... ha!... ha!!!

— Tu peux bien rire à ton aise, reprit Cadet vexé, mais

je le répète : cette nuit j'ai vu le diable, il m'a même parlé de démons, de bêtes qu'il appelait des salamandres, il m'a dit qu'il mangeait de la manne des Hébreux... et... il m'a traité de Jean-Foutre.

— Ah bah! Et comment était-il, ton diable?

— Comment il était? Heu!... grand, tout noir... tiens, même il m'a dit qu'il avait connu Jésus-Christ...

A nouveau, Fanfan s'esclaffa.

— Ah! ah! tu nous la bailles belle. Le diable, ah! ah! ah!... c'est M. de Saint-Germain. Tu es bien novice, mon pauvre Cadet, tout le monde à Paris sait qu'il n'y a qu'un seul homme pour avoir connu Jésus-Christ : c'est M. de Saint-Germain.

Ce nom avait rassuré les deux poulettes. Cydalise s'écria :

— Mais je le connais, le comte de Saint-Germain, je l'ai vu un jour au Palais-Royal; un grand homme maigre, il était en compagnie du maréchal de Belle-Isle. C'est Manon Fessart qui me l'a montré, il lui a donné un diamant de mille écus; elle m'a dit qu'il est bâtard d'un roi de Portugal et quelque peu sorcier.

— Moi, dit Fanfan, j'ai entendu raconter qu'il n'est pas plus comte que n'importe qui. On prétend même que c'est un ancien condamné à mort gracié et envoyé chez nous comme espion.

» Il court sur lui des histoires étranges. En tout cas, c'est le favori du Roi et de la Pompadour. Il se dit vieux de trois mille ans et affirme à qui veut l'entendre qu'il était assis à la droite de Jésus-Christ aux noces de Cana.

» Voilà ton diable, ami Cadet. Il a dû se divertir à essayer sur toi les fariboles qu'il débitera ce soir aux badauds de la Cour. »

Encore qu'assez confus, Cadet se rassurait. Le mauvais présage n'était qu'une plaisanterie; en le traitant de Jean-Foutre, un gentilhomme comme M. de Saint-Germain n'avait pas songé à lui jeter un sort. On pouvait profiter en toute quiétude des plaisirs du présent et d'un avenir qui s'annonçait tout brillant de grâces. Il trouva meilleur goût au vin et plus de saveur aux lèvres de Cydalise.

Il fut charmant d'innocence naïve; le soir, la jeune rouée était folle de son petit homme. Lorsqu'il s'éveilla le lendemain dans les bras de cette belle amie qui lui avait fait éprouver toutes les douceurs de l'amour, Cadet bénit les pistolets d'arçon qui lui valaient tant de bonheur.

Comme Fanfan, il porta, lui aussi, galante vêture : chapeau à gance et habit de velours, achetés de seconde main sans doute, mais bien beaux pour un ex-apprenti armurier. Il faisait tourner des têtes, Cydalise était fière de lui. Les écus des fermiers généraux — gros gibier — ou de plus modestes gens de finance, passaient dans son gousset par le canal, si j'ose dire, de sa maîtresse. Enfin ce fut une époque toute dorée, une époque de bombances, de plaisirs et de baisers...

Et puis les temps furent révolus.



Un beau soir, en allant chercher leurs princesses au *Grand Salon*, Cadet et Fanfan connurent que si, selon le mot de Fanfan, les états les plus désespérés dissimulent parfois des retours imprévus, les bonheurs les mieux établis peuvent aussi se résoudre soudain en fâcheuses conjonctures.

Des bourgeois ayant traité Marion et Cydalise, avaient eu le mauvais goût de faire tapage à propos de la disparition d'une montre à répétition ornée de diamants. Que les deux amies ne fussent coupables, rien de moins facile à établir. En tout cas, le guet était intervenu et, à l'heure actuelle, les deux princesses devaient troquer leurs atours de soie contre la rude camisole des prisonnières de l'Hôpital-Général.

Il se trouva même des personnes expertes et bien intentionnées pour conseiller aux jeunes gens de quitter ces bords peu sûrs, s'ils ne se sentaient particulièrement disposés à faire connaissance avec les archers de M. le lieutenant de police.

Bien marris, l'oreille basse, les garçons s'en furent, pleurant la déplorable fin de la poule aux œufs d'or; l'un

regrettait son tablier de serge, l'autre sa lardoire. Qu'allaient-ils devenir maintenant?

. . . .

Ils traînaient ainsi tristement leurs chausses au long du quai de la Ferraille; plein de repentir, Cadet en était à se remémorer les bons avis de M. le Curé de Vèzehaut et les conseils de son père, lorsqu'un soudain tintamarre tira les deux infortunés de leur torpeur. Une musique militaire jouait à grand renfort de cymbales et de grosse caisse l'air : « Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille? » Cadet jugea que c'était beaucoup d'ironie.

Malgré la triste extrémité où ils se trouvaient réduits, trouvant dans ce spectacle inattendu quelque divertissement à leur chagrin, Fanfan et Cadet suivirent les badauds qui s'attroupaient autour de la charrette portant l'orchestre. Ce vulgaire véhicule était profusément décoré de panaches, de plumets, de guirlandes, d'oriflammes multicolores. A l'avant, un beau monsieur en habit écarlate, décoré, galonné sur toutes les coutures, faisait signe aux curieux d'approcher.

Les musiciens terminèrent leur morceau sur un long roulement de tambour et le monsieur aux galons se leva. Il mesurait au moins six pieds, sans compter son chapeau à plumes qui le grandissait encore. Au bout d'une perche, il brandit une pancarte sur laquelle se voyait, finement peint, un militaire des Gardes-Françaises en grand uniforme : habit bleu à parements rouges, tricorne bordé d'argent, guêtres jambières immaculées.

— Par autorisation subséquente et invitation expresse de Sa Majesté, hurla le colosse vermeil d'une voix où les *r* roulaient comme des trains d'artillerie, je viens parmi vous à seule fin de porter à votre connaissance des merveilles que vous ignorez et que le Roi, dans sa bonté, veut vous faire savoir. Approchez, approchez, jeunes gens, c'est pour votre profit! Et vous belles dames, écoutez bien pour pouvoir rapporter à vos connaissances ce que je vais dire :

» Par des guerres, par des batailles, le Roi a conquis pour ses sujets ces contrées merveilleuses qu'on appelle

colonies. Qu'est-ce que c'est que les colonies? dites-vous. Hé bien, c'est le lieu fortuné qui se nomme le pays de Cocagne dont vous avez tous entendu parler. Oui, le pays de Cocagne est à vous!

» Là, vous trouverez à gogo tout ce que vous pouvez souhaiter. Les cailloux des chemins, c'est des diamants, des perles, des pépites d'or; en voulez-vous? Il n'y a qu'à se baisser pour en prendre; que dis-je? se baisser, pas même, les esclaves indiens sont là pour vous épargner cette peine. Ils se baisseront pour vous.

» Je vois là-bas un beau muguet qui doit être porté sur l'article des femmes. Hé! bien, jeune homme, que trouvez-vous ici? — soit dit sans offenser le beau sexe, — des poulettes qui vous plument, des épouses surveillées par leur mari, des tendrons sans dot! Aux îles, les belles créoles se disputeront votre cœur, car elles raffolent des blancs,vu que dans ce pays tous les hommes sont nègres; et j'ajoute que la plus pauvre d'entre elles est aussi riche que le nommé Crésus, ce qui — soit dit en passant — ne laisse pas d'être à considérer pour le mariage. Je ne parle pas des négresses, dont vous pourrez faire ce que vous voudrez, c'est le bien de tout le monde.

» Et le vin! Ah! messieurs, le jus de la treille dans ce pays fortuné, quel nectar! On l'apporte jusqu'ici à grands frais sur des navires, mais là-bas, vous l'aurez dans son état naturel, et vous y trouverez aussi tous les crus de chez nous, du Bordeaux, du Bourgogne, du Chablis et tous les clairets de la terre, et à combien, messieurs? à combien? Je vous le donne en mille : à six blancs la bouteille, oui, je dis bien six blancs, parce qu'il y en a plus qu'on ne peut en boire...

» Voilà ce qui attend aux Colonies les heureux sujets de Sa Majesté... Sans parler du sucre, du café, des limons, des grenades, des oranges, des bananes, des ananas et mille autres fruits délicieux qui sont friandises de femmes; une vie heureuse sans efforts dans un climat un peu chaud, mais rafraîchi par la mer et par des arbres magnifiques, dont un seul est une véritable forêt.

» Des envieux, retenus ici par leur établissement et

jaloux de ceux qui vont partir, se plairont peut-être à vous faire peur des Indiens, de la pîqûre des maringouins, de la morsure des serpents à sonnettes. Fariboles que tout cela, messieurs, inventions d'ignorants et d'envieux. Les sauvages indiens, il n'y en a plus, ce sont maintenant des esclaves enchantés de vous servir, trop heureux si vous voulez bien les traiter un peu doucement. Ils chasseront les moustiques maringouins. Les serpents!... faut-il être balourds pour s'en effrayer, ils ne sont pas à craindre puisque leur sonnette est faite tout exprès pour vous mettre sur vos gardes.

» Ne dites point que j'invente ou que je mens : tout ce que je dis est excessivement vrai puisque c'est le roi de France qui vous l'affirme par la bouche de son serviteur La Tulipe, c'est Sa Majesté qui m'envoie vous offrir tant de bonheur. Un pays sans pareil, un bel uniforme qui fait tourner les têtes, bonne paye, presque rien à faire si ce n'est la parade à la Saint-Louis : voilà, jeunes gens, ce que vous trouverez aux armées du Roi, dans les colonies.

» Et, me direz-vous, que faut-il faire, pour profiter de tout cela? Donner de l'argent? Acheter une charge? Etre recommandé? Point du tout, messieurs, un trait de plume sur un papier et c'est chose faite. Cela n'est-il pas merveilleux?... »

Fanfan et Cadet rêvaient. Les paroles de M. La Tulipe faisaient surgir dans la brume, au delà de ce triste quai de la Ferraille déserté de l'espoir, une vision enchanteresse : une île heureuse aux sables éblouissants, alanguie de lente nonchalance dans un éclat de soleil... Bercés sur les plus vertes eaux du monde, cent navires aux blanches ailes, retentissant du chant des matelots dans la gabie, viennent verser aux fortunés insulaires les vins les plus précieux. Au long de fraîches allées où des fruits inconnus brillent parmi les palmes, des esclaves dorées, parées de mille attraits, roulent indolemment sur leurs hanches lascives ceintes de cotonnades multicolores.

Naïve Cocagne de paravent, issue de la lourde faconde

du sergent recruteur, cette image ouvrait aux deux garçons une perspective bien faite pour les séduire.

M. la Tulipe en arrivait à la conclusion de son mirobolant discours :

— Aux îles tout le monde est officier, point de vexations ni de corvées. Cependant, pour vous dire toute la vérité, avant de porter le hausse-col, il convient que les recrues fassent un temps comme simples militaires, à seule fin d'apprendre les belles manières.

» Voilà ce que vous offre la sollicitude du Roi. Une simple signature à donner et vous participerez au Pactole. Mais hâtez-vous; bientôt, il n'y aura plus de place sur les vaisseaux frétés pour vous conduire dans ces heureux pays; hâtez-vous, hâtez-vous de venir me trouver au café du Griffon, à quatre pas d'ici; demandez M. La Tulipe, je vous arrangerai votre affaire. »

Un roulement de tambour souligna cette offre généreuse.

Cadet et son compagnon restaient là, plantés sur leurs jambes comme deux bons benêts, ruminant leur rêve prestigieux, à la fois conquis et timides, émerveillés et retenus par je ne sais quel fol espoir de retrouver Cydalise et Marion, d'être à nouveau ensemble. Ce sentiment commençait d'être le plus fort, et sans doute aurait-il pris définitivement le pas sur leur vision chimérique, si un individu de méchante mine qui circulait de-ci de-là, observant la foule, ne les avait aperçus. Il les examina un instant, puis se dirigeant sur eux, les bouscula grossièrement. Dans cette action, il laissa tomber son chapeau. Aussitôt, appliquant à Cadet une maîtresse bourrade :

— Comment, butor, hurla-t-il, vous osez me bousculer, renverser dans la poussière un chapeau de cinq louis...

Dans sa voix rocaillaient des rogommes, il mentait impudemment, car la loque de feutre gras que Fanfan ramassait en ce moment même, un fripier n'en eût pas voulu pour un denier.

Brutalement ravi à son île enchantée, Cadet demeurait

pantois, le souffle coupé. Mais fendant la foule déjà attroupée autour des antagonistes, M. La Tulipe qui surveillait l'incident du haut de son char, fonçait sur le goujat.

— Holà! monsieur l'insolent, cria-t-il, ça ne saurait se passer ainsi, mais j'y mettrai bon ordre...

Et à Cadet :

— Non, non, mon ami, ne vous inquiétez pas, j'ai tout vu, c'est monsieur qui vous a bousculé, vous n'y êtes pour rien.

L'escogriffe vociféra :

— Ce blanc-bec m'a insulté, je vous dis, et il m'en rendra raison.

— Nous ne demandons pas mieux, monsieur, acquiesça galamment La Tulipe, avec cette différence que c'est vous qui rendrez raison. Monsieur est un brave; si je n'étais intervenu pour régler l'affaire, il vous aurait déjà passé son épée au travers du corps.

D'épée, Cadet n'en portait point, ayant toujours eu soin de tenir à distance ces instruments qui deviennent si aisément dangereux; il ne se souciait guère de larder l'insulteur, lui qui se suspendait au bras de La Tulipe en suppliant à voix basse :

— Monsieur!... Monsieur!...

— Laissez, laissez, brave jeune homme, il faut que tout se passe dans les règles, votre sang bouillant ne peut supporter d'attendre pour laver l'injure. Il le faut cependant.

» Monsieur (il se tournait vers l'adversaire de Cadet), éloignez-vous, je vous prie, pour laisser s'apaiser la colère de ce gentilhomme; nous nous retrouverons.

Avec des grâces de soudard, l'autre acquiesça :

— Vous m'en trouverez charmé! L'endroit?

— Derrière l'archevêché.

— Votre heure?

— Hé bien, demain matin six heures; j'apporterai les fleurets.

— C'est pour le mieux! Messieurs, votre serviteur!

Le poing sur la hanche, deux doigts à la moustache,

le bretteur se perdit dans la foule, qui voyait s'éloigner avec lui tout espoir de bagarre.

Pendant ce temps, La Tulipe clamait les louanges de Cadet, en lui soufflant à la figure des bouffées d'une haleine vineuse :

— Ah monsieur! quel courage! quel cœur! Permettez à un homme qui s'y connaît en braves de vous presser dans ses bras. S'attaquer ainsi au célèbre La Pointe, et avec quelle ardeur! Si je n'étais intervenu vous lui faisiez son affaire sur le pavé du Roi sans plus attendre. Ah! je vous ai bien vu, vous lui cherchiez querelle et vous avez trouvé le bon moyen. La réputation qu'il s'est acquise dans tant de duels victorieux et la morgue qu'il en a prise vous offusquent et vous avez résolu de donner une leçon à ce ferrailleur... Mais non, ne vous excusez pas, vous êtes trop modeste. Ah! je vous comprends, mais non, mais non, ne dites rien! A votre âge j'en aurais fait autant...

Et il allait, et il allait dévidant un écheveau de paroles qui ne permettaient pas à Cadet de placer le moindre mot.

Fanfan voulut essayer de remettre les choses au point: un paquet d'hyperboles lui coupa le fil des idées.

— Et vous aussi, Monsieur, laissez-moi vous embrasser, vous êtes un lapin... Si, si, un lapin... Non, pas de modestie.

— Mais Monsieur...

— Point d'affaire! Un vrai lapin, vous dis-je, je l'ai bien vu lorsque vous avez ramassé le chapeau de cet insolent bretteur, prêt à le lui jeter à la figure si je n'étais arrivé à temps.

» Allons ça! Messieurs! entrons ici prendre un verre pour sceller notre union; je suis votre second, je ne vous lâche plus. »

Il ne les lâchait plus en effet, tenant les deux amis chacun par un bras, et, sous couleur de manifester sa joie, il serrait bel et bien.

A la porte du cabaret, Cadet et Fanfan tentèrent un dernier effort pour mettre un peu de jour dans cet em-

brouillamini, expliquer qu'ils n'avaient pas d'argent...

— Comment, Messieurs, refuseriez-vous de boire un verre avec moi? Ma compagnie vous offusquerait-elle?

Pas moyen de s'entendre, Cadet, sans force et sans voix, touchait le fond du désespoir. Par lassitude, écrasé d'une si perverse infortune, il se laissa conduire et tomba sur une chaise.



Tout en pérorant, M. La Tulipe, terrible parleur, troquait son bel habit contre un justaucorps décoloré et un chapeau, piqué en guise d'aigrette, d'une pipe à pétun fort culottée. Jurant, déblatérant, congratulant, s'esclaffant, il faisait à lui seul plus de bruit qu'un régiment de Gardes-Suisses. Il vidait son verre, hochait sa trogne, toquait contre la table pour avoir du vin, houspillait la fille de service qui n'en pouvait mais, menait un vacarme à faire détaler cent mille diables malins.

Il tint sur place jusqu'au souper les deux amis effondrés, parvint à faire de maître. La Pointe, pourfendeur sans merci qui n'avait jamais lâché son adversaire avant de l'avoir réduit à l'état d'écumoire, un épouvantail qui eût fait éprouver la chair de poule à feu M. de Lagardère, et profita de l'effondrement où se trouvaient les malheureux béjaunes, pour commander un souper plantureux.

Le premier service apporté, La Tulipe changea ses batteries, se remit à jouer du Paradis Terrestre, jeta à pleine bouche des noms qui chantaient comme des poèmes : Chandernagor, Pondichéry, la Guyanne, et ces Antilles dont les syllabes crépitent comme une petite grêle de diamants. Le Pactole coulait sur la nappe dans un rutilement fascinant. Les poissons qu'on servait ne valaient pas les hôtes diaprés des mers tropicales qui volent comme des oiseaux; les fruits! quelle dérision que ces maigres pommes ou ces poires ridicules auprès des oranges dorées, des ananas, des énormes régimes de ces dattes qui sont du sucre sur du miel. Les liqueurs! Le cognac! pâle limonade à côté du Tafia de Sainte-

Lucie; le Parfait-Amour! anisette édulcorée en comparaison des liqueurs de Madame Anfoux, « exclusivement faites, mes amis, du jus des fruits écrasés entre les belles mains de créoles vierges ».

— Et les femmes! Ah mes enfants, quelles créatures!... Toujours à demi nues, parées d'étoffes comme on n'en a pas idée chez nous, de colliers de corail qui font ressortir la blancheur de leur peau, et des appas!... ah des appas!... et des yeux!... ah des yeux!...

Mme de Pompadour, à en croire La Tulipe, n'était que fille des rues à côté de ces beautés langoureuses, ivres d'amour, macérées dans des parfums.

A voir se ranimer, se préciser leur rêve, Cadet et Fanfan reprenaient goût à la vie; l'éloquence du recruteur, vulgaire, peu discrète, forçait les traits du mirage. Ils échappaient à la malencontre, se dépêtraient des rets embrouillés où leur mauvaise chance s'était plu à les ensevelir.

Fanfan posait des questions, enivré d'espoir plus que de vin; Cadet, les deux coudes sur la table, se gorgeait d'illusions enchanteresses.

La Tulipe les jugea au point. Il fit une pause, puis :

— Maintenant, mes pigeons, revenons à notre affaire. Quoique vous soyez bon tireur, jeune homme, méfiez-vous de La Pointe; il a une maîtresse botte de contre de sixte qui vous expédie un homme en moins que rien!

Et, sans désemparer, il appela la fille de service.

— Oh! ma belle, la carte pour ces messieurs!

Le traiteur l'apporta aussitôt lui-même.

— Voilà, messieurs; cinquante livres, dix sols, six deniers et comptés au plus juste, vous pouvez m'en croire.

Cadet, blême de sa peur revenue, blême de savoir qu'ils possédaient à eux deux pour tout potage une livre plus quelques menus deniers, regarda Fanfan, et Fanfan regarda Cadet.

— Mais monsieur, s'écrièrent-ils avec une touchante ingénuité, nous n'avons pas d'argent!...

— Comment, pas d'argent! et vous me commandez huit bouteilles, et vous me mangez pour cinquante livres

de marchandise! Ah! vous me la baillez belle!... Qu'on aille me quérir le guet!

— Un moment, je vous prie! intervint La Tulipe, souriant devant l'affaissement désespéré de ses pauvres dupes. Monsieur l'hôte, laissez-moi avec ces messieurs, je vais arranger ça. Vous serez payé, foi de La Tulipe.

Le bonhomme s'éloigna en grognant. La Tulipe n'avait plus qu'à ferrer sa proie.

— Or, çà, mes enfants, gémit-il, nous voilà dans de jolis draps. Sans reproche, avant de m'inviter, vous auriez bien dû me prévenir que votre gousset était vide.

— Mais, Monsieur...

— Oui, je sais, dans votre enthousiasme pour les belles choses que je vous racontais, vous avez oublié l'état de vos finances. Je suis un peu cause de cette aventure, aussi je voudrais faire quelque chose pour vous tirer de là. J'ai soixante livres sur moi. Si vous pouvez me les rembourser par la suite, je vous les avance et tout est dit; on ne parle plus du guet, chacun s'en va satisfait. Ah! je ne demanderais pas mieux que de vous les donner, ces soixante livres! mais je suis un pauvre homme moi, j'ai une femme à nourrir... Çà, pouvez-vous me les rembourser demain matin?

— Mais, monsieur...

— Non? Ah diable, le cas est mauvais!... Le cas est mauvais; pas d'argent c'est la prison tout droit. Si vous n'aviez pas une affaire d'honneur avec ce terrible La Pointe, il y aurait un moyen... Mais je sens bien que vous ne voudrez jamais quitter Paris avant d'avoir prouvé que ce hâbleur a trouvé plus habile que lui... C'est fâcheux!

— Mais, Monsieur...

— Hé parbleu! vous avez raison, je n'ai pas besoin d'en entendre davantage, j'ai compris : la liberté passe avant le point d'honneur; si l'on vous met en prison, vous serez encore bien plus déshonorés qu'en faisant défaut au rendez-vous de La Pointe. Alors ma foi, tout est arrangé. Voilà soixante livres, payez la carte; vous me les rembourserez sur les cent livres que vous recevrez

après avoir signé votre feuille de route pour les colonies, et vous partez demain à cinq heures pour Brest, où vous attend le bateau qui vous conduira à la belle île de Cayenne en Guyane.

» Ah! mes gaillards, remerciez le papa La Tulipe! Grâce à lui, vous voilà sortis d'embarras!

Cadet et Fanfan hésitaient, encore captifs de ces fils ténus dont sont tissées de douces habitudes. Quitter Paris, dire adieu à cette ville où ils avaient été si heureux, perdre sans retour Marion et Cydalise...

— C'est bien loin les colonies! dit Cadet.

— On a eu ici d'heureux jours, dit Fanfan.

— Hé que diable, mes agneaux! Vous reviendrez quand vous voudrez. D'ailleurs, si vous préférez tâter des prisons du Roi, ou si vous estimez que votre honneur vous ordonne de vous aligner avec La Pointe...

— J'aime mieux la Guyane, dit Cadet.

— J'ai toujours rêvé d'être officier, dit Fanfan.

Sur le coin de la table, la vaisselle repoussée, ils mirent chacun son nom au bas d'une feuille.

. . . .

La Fortune qui avait tant fait pour Cadet Grégoire en lui procurant une vie si riche d'aventures, eut pour son favori une dernière grâce, dont Fanfan profita. Elle permit que leur frégate — où ils avaient déjà subi de fâcheuses surprises — s'engloutît avant de toucher à ces rivages où ils eussent trouvé la plus affreuse désillusion; et c'est le rêve intact d'une miraculeuse Golconde que Cadet emporta dans ce monde incertain dont M. de Saint-Germain lui avait laissé entrevoir un aspect, par une belle nuit enchantée d'étoiles, sur le marché des Saints-Innocents.

ROBERT MARGERIT.

POÈME EN PROSE[1]

—

Diis aliter visum.
VIRGILE.

I

Mon cœur! Je dois être un de ces hommes
qu'on voit passer dans la rue, les après-midi de printemps,
égarés dans la profondeur un peu ridicule
de leurs monologues,
hochant la tête
et ne souriant qu'à eux-mêmes.
Il m'est très doux de m'entretenir avec toi,
et de te confier que ma vie me semble étrange,
mon destin lourd et singulier —
Mais ce n'est pas l'illusion
de tous ceux qui considèrent leur passé;
et toute conscience, à qui l'examine,
n'apparaît-elle pas
douloureusement hésitante?

II

Il faisait ce matin un temps merveilleusement
angoissé. Un souffle violet,
déjà riche de senteurs de pluie, semblait

(1) Ces pages ont été recueillies dans les papiers que Léo Ferrero portait avec lui dans le voyage qu'il avait entrepris autour du monde et au cours duquel il a trouvé la mort à Santa-Fé, dans le Nouveau-Mexique. Elles sont donc une des dernières productions de sa plume. Elles devaient former le commencement d'une œuvre, à la fois poétique et philosophique, d'auto-analyse. Avec d'autres proses poétiques, un choix de pensées tirées des carnets du jeune écrivain et la traduction d'un certain nombre de poésies italiennes, le *Poème en Prose* que nous donnons ici fera partie d'un volume qui est appelé à paraître ultérieurement.

descendre, dans un sec fracas
de portes fermées, de je ne sais quelle froide
gorge de montagne. Sous le ciel mauve,
les chevelures des arbres se courbaient
jusqu'à terre, et les oliviers devenaient
blancs, comme si on eût découvert la
nuque des collines.

Les visages des femmes étaient doux et tendres,
et on croyait voir pour la première
fois, tant ils étaient nets, les contours
et les véritables couleurs des choses. L'orage
n'éclata jamais; mais on entendait des cris
lointains de frayeur.

III

Je me suis promené tout seul au
milieu d'une rue étroite, ancienne et
blanche. Le vol alourdi des hirondelles,
le chant distrait des petites filles dansant
en rond dans une place déserte, le pas
des étudiants inquiets, le trot d'un cheval,
le son des cloches, l'odeur de vent, de fleurs,
de fumier et de poussière à peine mouillée,
me semblaient la révélation d'un monde
s'élevant autour de moi comme si, vaguement
fiévreux, j'en étais le pivot. Mais
cette fausse et présomptueuse idée de mes
relations avec l'Univers, m'a paru
moins enivrante que mélancolique.

IV

(Mon cœur), je me balance sans cesse
entre l'espérance et le désespoir, et
il n'est point de journée où je ne rêve
d'être différent de moi-même. C'est que
je me connais trop et trop peu

et je sais mon passé. Mais cette science n'est utile qu'à remplir ma vie du remords de changer : car le destin m'offre les plus bruyantes revanches au moment où je n'ai plus aucune envie de les prendre, et je ne suis en somme qu'un vainqueur profondément ennuyé...

V

Le silence est vaste sur sa maison et le ciel plein d'étoiles brille comme un immense arbre de Noël. Elle s'abandonne peut-être au sommeil, comme on se glisse dans une eau d'égale température; elle oublie que le temps passe, que les événements s'accomplissent et que toujours inquiets, toujours ailleurs, nous avons à peine le temps d'espérer, de regretter et de recommencer à attendre. Mon cœur, pourquoi ne suis-je pas à côté d'elle dans la lumière de la lampe; pourquoi ne puis-je goûter enfin la douceur de m'oublier moi-même en la regardant?

VI

Je songe à des troupeaux de moutons descendant vers les pâturages des vallées, riches de menthe et de camomille; à des forêts, à des mers, à de beaux pays, que nous ne verrons pas ensemble; aux arcs-boutants des cathédrales, qui offriront en vain, quand le sacristain tournera le dos, des niches, des ombres, des saillies, des modénatures complices de mille douceurs défendues; à tous les changements des saisons, aux fontaines, aux jardins, aux guinguettes, aux gares, aux

silences mûrs des moissons — à tout ce qui passera devant nos yeux sans jamais s'accrocher à un passé unique. Je la laisse s'éloigner vers un avenir que j'ignorerai toujours et mon cœur s'obscurcit comme la terre quand un nuage passe devant le soleil.

VII

Mon cœur! Je ne sais si je ressemble à un mendiant qui ferait l'aumône, ou à un roi qui la demanderait : tout m'a réussi trop tard ou trop tôt et mon appel s'est perdu dans le sein du destin, comme un chant sur la neige. Mon cœur! En cette nuit de printemps où la ville bruit et m'entoure comme un souvenir, je ne peux demander à Dieu que de me donner la force d'attendre encore l'amour que j'ai rêvé depuis le commencement de ma vie intérieure.

VIII

Je m'efforce de dessiner son visage sur cette feuille; je trace des arabesques, des palpes incertains, qui ont pour moi la douceur et la consistance des caresses. Mais tout est mort maintenant, et cette ardeur est aussi vaine et illusoire que ces pauses, ces silences d'amour dont tu t'étonnais, mon cœur, quand je l'aimais — changements aussi peu considérables que les bordées d'un voilier sur l'océan.

IX

Pourtant, amour — attente, impatience — tu m'as semblé aussi étincelant et

incroyable que la mer quand on la voit
pour la première fois. Et j'ai encore en moi-même
cent villes merveilleuses où tu as éclaté,
et des soleils, des orages, qui ont ajouté
au tumulte la douceur et l'épouvante
de la nature. Et je ne peux oublier
ni cette vaste amertume, ni cette allégresse,
ni cette attirante déception, en qui
renaissait perpétuellement l'espoir
d'une plus vague joie. Et le souvenir, et
le désir, et le remords traînent encore
dans mon cœur, comme le ciel se reflète
sur le sable humide quand la marée se
retire.

X

Mais le printemps est déjà l'été
et l'automne est déjà l'hiver.
Les semaines tombent les unes sur les autres
comme des cailles après une longue traversée;
les jours sont brefs comme des coups de fusil.
A peine réveillé je dois me rendormir,
à peine couché je me réveille.
La veille s'évanouit en faits et en pensées,
le sommeil en rêves;
tout est obscurément rapide.
Je me sens glisser vers l'avenir
et il me semble qu'il n'est pas d'écart
entre le commencement de la vie et la mort.

XI

Destin, Destin! Zèle immense et obscur,
toujours présent, toujours intact,
tu poses à chaque instant les prémisses de l'avenir,
mais aucun des hommes endormis dans les maisons de la terre
— ruches de lumières et de tragédies inconnues —
ne sait si le ciel est traversé
par une étoile filante ou par un nuage.

Tu illumines, tu éteins, tu joues, tu crées, tu détruis,
tu t'accomplis avec une lenteur
et une précision effroyables,
tu épouses les effets de toutes les causes,
tu enfermes, en tout être, en toute chose,
un morceau d'infini.
Suspendu entre le passé et l'avenir,
je songe ce soir que ma vie tout entière
se forme dans ton sein,
mais je ne suis devant toi qu'un batelier arrêté
par le grondement énorme d'une cascade.
que l'obscurité aurait rendue invisible.

XII

Le succès m'assombrit comme une
moquerie du Destin, tant je doute de moi-
même. Le bonheur ne me semble vrai que quand
le sort me l'enlève et je ne sais plus que pleurer
la perte d'un bien qui ne me donne aucune joie.
Telle est la peine des hommes sans sagesse!
Puisque mon cœur est assoiffé de tout ce qu'il ne
peut boire, et qu'il ne s'apaise ni dans la joie, ni
dans la douleur, ni dans le désir, ni dans l'assouvissement;
puisque je souffre également de mes
triomphes et de mes défaites; puisque l'amour
ne m'a offert que les mille teintes d'une douleur
brillante et changeante comme le cou
de la colombe, sommeil, il ne me reste à accepter,
au commencement de cette nuit, que ton invitation
à l'oubli. Tu enveloppes depuis des années
dans ton doux manteau de laine mon
corps fatigué; tu connais les dernières et les
premières lueurs de mon intelligence; fais-moi
donc grâce des rêves, aussi lourds que des souvenirs,
aussi vains que les plaisirs de la veille; je ne veux
que m'égarer en toi, comme sur un océan sans
phares — et mourir une nuit.

LÉO FERRERO.

DEUX VISAGES DE L'EUROPE

—

PAYS-BAS

VINGT IMAGES DE HOLLANDE. — L'AVION DE MALMO SUR LES PAYS-BAS. — LE MONDE EN COULEUR ET LE MONDE LISSE.

Une foule sérieuse, sans hâte ni flânerie, circule dans une rue étroite, entre deux rangs de magasins aux étalages compacts, épaissement nourris d'objets où pourtant çà et là une tache de couleur ou de forme (fleur ou vase) montre quelque fierté de rester inutile. Des villas, qui appellent le jour par de grands vitrages, préservent néanmoins des solitudes invisibles derrière des rideaux multiples, légers, enfouissants, et des hérissements de plantes grasses. Un œuf de vanneau, cuit mollet, se propose sur la nappe à dentelles du matin, auprès d'un plateau qui offre quatre ou cinq familles de pains : les ligneux, les massifs, ceux que parfume le cumin, et les tendres et douillets. Des cohortes de bicyclettes ou plutôt des défilés, des flottes, des vols de roues silencieuses passent dans une avenue de maisons plaquées de balcons rectilignes. Des moulins à vent broient un espace immense de ciel. Une piste de pierre propre fait sentier dans un irréprochable gazon. Une voile, en plein dans la campagne, vole à ras d'un pré, vogue sur des prés. Des canaux rectilignes, secrètement imbus d'ombres, de verdure, de lenteur, reflètent des façades muettes, engourdies. Des routes pavées de briques mènent à des dunes de sable. Une suite indéfinie de plages, ou plutôt une seule plage illimitée, — plus de dix lieues, plus de vingt lieues, plus de trente lieues, — couverte de cabines roulantes,

de jetées confortables, de maisons trapues, contemple un horizon plus vaste, plus indistinct que nulle part, et dont la démesure attire. Une suite de quartiers modèles, aux édifices éternellement, essentiellement neufs, ou plutôt, de Groningue à Maastricht et de la Gueldre à la Zélande, un seul quartier neuf, avec, on le croirait, toutes les surfaces et tous les interstices, depuis les trottoirs jusqu'aux façades et aux toits, passés à la pâte, au chiffon, au cure-dent, au cure-ongle; toutes les vitres recristallisées chaque nuit et, chaque nuit, toutes les pierres regrattées, tous les cuivres et tous les aciers refondus. Des usines-modèles, où le travail, qui a partout sa noblesse intime, reçoit aussi celle de la lumière et de l'air. Des quartiers ouvriers modèles, où le respect semble dépasser le travail pour aller jusqu'au travailleur. Toute une grappe de bassins monstrueux, larges comme des lacs, que naguère on creusa au flanc d'un grand fleuve, bordés de machines souples, à gestes humains, qui visitent avec souplesse les flancs des steamers. Des arrivages de Java, ou de Chine, ou d'Afrique, entre des montagnes de charbons anglais. Se destinant à des classes d'hommes de plus en plus larges, des heures assises dans des fauteuils laids et confortables, parmi des tapis aux couleurs intenses, des gravures ingénieusement choisies et des bibliothèques de polyglottes. Des haltes d'années en années retrouvées, devant ces tableaux bondés de vie, où les matières sont fières d'elles-mêmes, nourries d'elles-mêmes : où le lin, la soie, le verre, le cuivre, la chair, le regard, sont autant d'absolus; d'autres où les perspectives se recreusent de perspectives; d'autres où la plus haute géométrie spirituelle se démontre modestement par un piano et une fenêtre, par un sourire et un pli d'étoffe jaune et bleue; d'autres qui divisent, décomposent, refont, épanouissent la lumière, tirent sur son tissu mystérieux, regardent au travers. Et telle histoire du passé, héroïque ou maligne ou patiente et tenace. Et des visages, la plupart d'un type large et paisible, auquel la santé et la jeunesse savent prêter de la beauté; jeunes filles allègres, à l'expression délicate; intellectuels dont les gestes tranquilles s'éclai-

rent de regards capables de débrouiller n'importe quoi; bourgeois roides, dockers marqués d'une crispation secrète. Et tel lent passage d'heures célestes, enflées dans les airs, ou reflétées dans un miroir d'eau, tandis qu'une bouffée de vent emporte et mêle à la fois des chiffres et des chiffres encore : Bourse, matières premières, changes, statistiques, imprimés dans la mémoire ou sur le papier, ou rayonnant de quelque appareil sans fil...

Tout ceci, est-ce la Hollande?

Non. Vingt images entre mille et mille qui tenteraient en vain de la saisir. Il n'est point aisé d'en définir le secret.



Un matin de printemps, sur la côte sud de Suède, le voyageur, avec une vingtaine d'autres passagers, monte en avion : un Fokker bleu aux ailes noires, au luisant de coléoptère.

Les puissantes mécaniques rangées sur les quais de la Suédoise Malmö se réduisent vite à la taille de jouets d'enfant. Le ciel est pur. A peine quelques légères traînes de nuées. Commence le grand bain d'azur, ce voyage céleste où l'avion est si fidèlement suivi de son ombre : elle glisse déjà sur la surface marine où transparaissent des fonds d'émeraude, coupés de vallées sous-marines plus sombres. Cette ombre fait une croix noire dont un jet de pénombre prolonge les lignes et que cerne un halo lumineux : auprès, passent des mouettes, accompagnées aussi de parcelles obscures qui les répètent, et un bateau qui ouvre comme une pince le double trait de son sillage, en vomissant une fumée qui rampe.

Voici, îles après îles, Seeland, Laaland, Fehmarn, lambeaux irréguliers de sol danois, marqués de quadrilatères aussi soignés que ceux de la terre asiatique. Voici les signes habituels qui du haut du ciel s'aperçoivent aussi bien en Asie ou en Amérique qu'en Europe : le carré d'une cour de ferme, le bronze et l'azur d'une rivière, une carrière mange-sol près d'une cité qui s'enfuit.

L'avion s'élève et le flocon de notre ombre s'efface peu à peu. C'est de très haut que nous abordons cette plaine du Nord allemand, rudement marquée par de longues raies de drainage. La profonde masse d'air tout autour est devenue violette, opaque. Les villes industrielles qui commençaient à se montrer sont-elles pour quelque chose dans ce changement d'atmosphère? On se croirait à l'intérieur d'une énorme loupe qui ne laisserait apercevoir que les détails placés juste au-dessous du centre. Voici l'Elbe, le Weser : entonnoirs de mer, balisés, que remontent des transatlantiques minuscules.

Or, quel est, tout d'un coup, cet air différent, maîtrisé, géométrisé, où le parallélisme rectiligne de cent et cent canaux se démontre de façon si extraordinaire? Eh! c'est que nous nous trouvons déjà, depuis une minute, au-dessus des Pays-Bas.

Pays où l'eau n'est pas seulement inscrite dans l'horizon ou dans la mémoire, mais, partout présente, miroite à chaque fissure de la terre. Les villages semblent bâtis sur des morceaux de sucre en train de fondre. Chaque tête de bétail navigue sur son pré rectiligne : tous ces étroits rectangles de campagne semblent des planches flottant à la dérive, agglomérées par le souffle du vent.

Maintenant, nous traversons ce qui subsiste du Zuyderzée. L'avion fonce dans je ne sais quoi de gris jaune, — ciel et boue intimement unis, — comme en un épais liquide, des poissons y nagent : ces bateaux que l'on aperçoit à mi-hauteur. Et aussi, à une lieue sur la droite, cette île, on dirait un hareng, qui porte à sa tête, comme un œil, une ville rouge.

Non! ce n'est pas assez que d'avoir en sept siècles de labeur réuni l'antique archipel en un terre ferme! Pas assez que d'expulser la mer du Zuyderzée, sur déjà trois cent mille hectares! Regardez l'une derrière l'autre, ces lignes brillantes, qui ne sont plus des canaux, mais des serres. Echelles à gravir les latitudes, à grimper aux saisons. La Hollande n'accepte pas d'être seulement soi-même, ce qui serait déjà beau, il lui faut chez elle les

autres climats, et leurs fleurs et leurs fruits. Nouvelle façon de forcer la route des Indes.

Vous ne faites qu'une courte halte à l'aérodrome d'Amsterdam, devant ce restaurant garni de gens que leur intérêt lie à tous les lieux de la terre. Ils aiment, en savourant une crème ou un chocolat, à contempler ces grands insectes qui se posent ou repartent, venus des quatre coins de l'Europe.

Nous voici de nouveau dans l'air, au-dessus de ce prodigieux Rotterdam. Terre refaite, recreusée, terre tout entière devenue métier, dont l'apparition trouve moyen d'être grande, même vue d'avion... Au delà, se montrent des taches singulièrement émouvantes et d'un tout autre ordre.

C'est la passion de la Hollande : la tulipe.

Rectangles, puis rectangles : jaunes, roses rouges. Rectangles et rectangles encore. Exactement d'un jaune-tulipe, paille et or. D'un rose-tulipe, joue de jeune Hollandaise et nacre exotique. D'un rouge-tulipe, vrai sang d'homme, comme si le liquide de tous les canaux de Néerlande prenait soudain sa vraie couleur : celle de l'énergie.



Abandonnons ici la mécanique en plein vol. Un parachute imaginaire suffit pour amortir la chute idéale. Que le printemps nous accueille dans les champs colorés; dans cette terre créée et maintenue par d'incroyables efforts et à laquelle un peuple sait donner la plus haute destinée de la glèbe : la croissance des fleurs!

La Hollande? Un pays où poussent le travail et l'ingéniosité et la patience? Sans doute. Où se manifeste la sagesse? En effet. Mais bien plus encore! Une nation qui tout entière sait être folle de plaisir, ivre de joie à l'époque de la tulipe. Non seulement toutes les fenêtres sont fleuries, mais toutes les automobiles et les bicyclettes — toutes les roues des âmes! — sont ornées de guirlandes de fleurs. Oui. Durant quelques jours de mai, subitement,

pour huit millions de Hollandais, la planète Terre n'est plus une lourde et sombre matière attaquée par le travail. Mais une merveilleuse bille d'enfant peinte et imprégnée d'un tourbillon de vives couleurs.

Est-ce là, en Hollande, la seule époque de frénésie? Il en est une autre, lorsqu'en hiver le gel s'empare des innombrables surfaces liquides du pays. Alors, quel austère commerçant ne lâche le stylographe pour le patin, à l'exemple de ses dactylos! Toute affaire cesse, toute matière s'abolit. La terre, par un nouvel avatar, devient une plaine de cristal, parfaitement lisse, sur laquelle l'homme a pour destin de glisser. Il glisse à toute vitesse, éperdument et à jamais.

La vraie gloire du genre humain? C'est que les forces les plus diverses divergent de son sol. Pas seulement l'activité, mais l'inutile et le jeu. Et c'est pourquoi l'humanité — cette figure immense! — peut tout entière se mirer dans l'étroite Néerlande ainsi que dans un miroir concave, et y retrouver sa grandeur.



BARQUES ANGLAISES

CLEF DES SOUVENIRS. — COLLÈGES D'OXFORD. — UN « HUIT » SUR LA CHERWELL. — PAQUEBOT ANGLAIS. — ANGLETERRE ET INTELLIGENCE.

J'ai jadis avoué que, pour retrouver en moi-même le sentiment de la Différence anglaise, des particularités si originales d'Outre-Manche, — sentiment un peu émoussé par des séjours prolongés et multipliés en maints lieux du Royaume-Uni, — il me fallait évoquer ma première arrivée d'adolescent dans ce pays. La première falaise laineuse et froide dans la brume, la première mésentente cordiale avec un visage strict et ouvert, le parfum du premier stout. Eh bien, plus maintenant! Le briquet de ces souvenirs a trop servi. J'en ai, depuis plus d'un tiers de siècle, tiré trop d'étincelles. J'ai dû me refaire de nouveaux truchements pour accéder en esprit à l'Angleterre...

Ce sont deux barques anglaises que j'évoque à présent. L'une naviguant sur une rivière. L'autre sur l'océan.



La rivière : c'était sur la Cherwell, à Oxford.

Oxford? Pour qui n'a pas visité la vieille cité universitaire, ce mot évoque une certaine démarche sportive; un certain accent, un brin clergyman (une élocution *destacada,* si ce terme sud-américain vaut pour la langue anglaise); une certaine cohésion entre anciens membres du même collège, prolongeant la fraternité et l'égalité un peu monastiques du temps des études. Est-ce tout? Non. N'importe quel Anglais sait qu'Oxford est l'un des lieux où s'apprend le mieux qu'il est des choses que l'on ne saurait ni faire, ni dire, ni même penser. Formalisme : forme, c'est-à-dire rejet, exclusion. Traduction pratique du geste de Pallas-Athéné, qui, elle aussi, enseigne à choisir, dans un autre domaine.

Mais qui a vécu sur les rives de la Cherwell ou de l'Isis revoit à l'instant les antiques façades de pierres noircies. Partout, pinacles et galbes: ces pierres en froc. Et créneaux : ces pierres en casque. D'ailleurs, pierres friables, sans cesse renouvelées par morceaux; forme immuable dont la substance change ainsi que les générations oxoniennes. Et là-dessus la dignité des draperies de lierre. Et là-devant les grandes pelouses en rectangles, ou plutôt en quadrangles, les *quads,* dit-on là-bas.

Ville où les bâtiments du XVIIIe siècle paraissent d'une indécente nouveauté, font anachronisme. Voici le mur de Guillaume-le-Conquérant; les arcades sous lesquelles Henriette-de-France s'avançait à la rencontre de Charles; la promenade d'Addison. De vieux arbres se rappellent tout cela; et les yeux des daims restent toujours magiquement neufs et sans mémoire, depuis des siècles.

Puis ce sont les halls, hauts et longs comme des nefs d'églises, où le Maître — que l'on doit, selon les cas, appeler Doyen, ou Recteur, ou Prévôt, ou Principal, ou Président, et ne commettez pas d'erreur! — préside en effet la table. Réfectoires placés volontiers en équilibre

avec les chapelles; grandes fenêtres à nervures; braises au foyer. Au mur, les portraits en perruque ou en robe. Toujours des visages solidement construits, ces portraits qui semblent plus réels que les vivants et, tranquilles dans leur autorité comme ici le pouvoir royal, règnent sans avoir besoin de gouverner.

Salut à vous tous!... Nouveau-Collège, — scandaleusement neuf en effet : il naquit en l'an 1386 au fin mois d'avril avec sa « Tour de la Cloche » qui servit jadis de poudrière; son style perpendiculaire, nervures décochées vers le ciel; et, parmi cette roideur merveilleuse, dans sa chapelle, tant de statues d'anges, de martyrs, de prophètes! Magdalen College, dont les créneaux virent s'en venir à eux Edouard IV et Richard III. Merton College, qui haussait dès 1274 ses cheminées en tuyaux d'orgue. Et le premier de tous, cet University College que certaines méchantes langues ne font remonter qu'en 1249: tandis que chacun sait que, dès avant la conquête normande, le roi Alfred en posa les fondements, — la meilleure preuve de cette date étant que les nobles saints John de Beverley et Bede en furent membres, par anticipation si l'on peut dire, alors que le roi Alfred n'était pas encore né. Et le Collège de la Reine et Christ Church avec une tour et un quadrangle fameux entre tous les quadrangles et toutes les tours, et Oriel, et Balliol, et St-John, et vingt autres... Partout la noire humidité des pierres évoque l'encre studieuse et prépare à la fois aux rhumatismes et à des méditations correctes.



Des pierres? Sans doute. Mais on peut surtout voir à Oxford de la chair jeune et magnifique. Et voilà précisément ce que cherche mon souvenir.

Une fine lame à ouvrir l'eau, longue de quelque soixante-cinq pieds, large de trois : huit rameurs et un capitaine. Cela, sur une belle rivière de printemps effleurée de tendres feuillages, avec les tours et l'atmosphère de la cité imperceptiblement visibles au delà des cimes d'arbres.

Un « huit » : moteur humain à viande rôtie, légumes verts et fruits; pas d'alcool, de tabac ni d'amour. Moteur moitié revêtu de peau nue, moitié de tricot. Moteur rigide et souple: toutes les bielles des regards fixées sur le barreur. Les bras bien allongés, les poignets droits, la fière ligne droite du dos et du cou effaçant les épaules, les jambes tendues, élastiques. L'illumination des rayons descend là-dessus, tandis que l'obscur vouloir reste ténébreusement vissé dans la poitrine, comme l'acier du « système », dans l'épaisseur du bois. L'air flotte entre les rameurs sans les séparer vraiment, car après tout, sur les huit sièges, il n'y a qu'un seul corps, bien équilibré à droite et à gauche. Un seul corps sans une seule parcelle de graisse, mis au point par les frictions et les douches, allégé par les courses auxquelles ont pris part seize jambes; avec une seule idée, dont la gloire est d'obéir au but, d'inclure en elle-même par avance le but. Car une loi qui n'est ni l'intérêt, ni la charité, ni la justice, exige que huit êtres travaillent d'un seul geste.

Les huit avirons, d'un coup, plongent, prennent appui dans l'eau : l'homme a décidé que l'eau, destinée à obéir, doit temporairement devenir solide. Les huit dos, d'un seul mouvement se renversent, tandis que huit paires de jarrets s'étendent, et que huit faces s'élèvent ensemble vers le ciel. Puis les huit faces s'abaissent : l'homme s'incline sous la nécessité du rythme. Mais c'est pour se redresser de nouveau.

Ces rameurs, ne sont-ce pas les Dominions? La barque, n'est-elle pas l'Empire?

Cependant, le nez du bateau, — la pointe de l'Angleterre, la pointe de l'Empire, — file tout droit.

Et ainsi toutes choses sont naturelles.



L'autre bateau anglais à quoi je songe, je l'ai vu sur l'océan. Aussi était-il plus grand. Beaucoup plus grand. L'océan s'était mis de la partie : il avait exigé des étages de ponts, des cheminées grosses comme des tours; des

miliers de chevaux-vapeur et des milliers de tonnes. Ce bateau-là, j'en ai usé bien des fois, sur bien des mers : Atlantique nord ou sud, ou Arctique, Mer du Nord, ou Mer de Chine. Mais toujours, c'est le même navire!

Il y a toujours, sur un navire qui bat pavillon de l'Union-Jack, un capitaine pour de vrai, c'est-à-dire un gentleman dont le rôle n'est pas seulement d'agir en chef, mais d'être, dès le tréfonds de lui-même, le chef. Il regarde à travers vous jusqu'au delà de l'horizon, et toutes les machines tournent dans sa tête avec sa permission, même quand il paraît s'occuper d'autre chose. Puis un équipage correct, qui, sous les ordres du barreur, invisiblement, rame dans le rythme : il n'est pas un seul matelot qui, dans les plus vastes transatlantiques, n'ait dans les mains un invisible aviron et ne tire d'accord avec les autres. Il y a les stewards, si fiers d'avoir l'honneur de servir un passager qui a l'honneur d'être servi par eux (et ça se voit à leur nuque!) Il y a des carcasses de bœuf, mises en tranches minces et savoureuses; et les fifres et tambours des « sauces » et des pickles; et les grosses caisses de pâtés à la Pickwick; un bacon qui craque délicatement; et des crèmes fades; et de tristes légumes à goût de savon; et des bières roboratives; et le thé admirable, le Seul Thé. Tout cela, imposé d'un bloc. Il y a des fauteuils profonds et bas dans les chênes et les acajous du salon, et aux fenêtres, de petits rideaux de cottages, entre lesquels on s'étonne de ne pas apercevoir les pelouses passées au rouleau, mais les rouleaux de la houle.

Il y a des gosses bruyants, hardis, déférents, tout à fait adultes, tout à fait jeunes. Il y a des adultes enfantins, et d'allègres vieillards qui jouent à pousser des disques de bois, à lancer des anneaux de corde, ou des balles, ou des billes, infatigablement, comme si tel était le but de la vie : non pas une heure ni deux heures, mais du matin au soir, sans trêve, huit jours si la traversée dure huit jours, un mois, si elle dure un mois.

Il y a des dames à taches de rousseur, plongées dans des romans interminables, ou des travaux à l'aiguille qui n'auront jamais de fin. Il y a des girls ou des jeunes

femmes, exactement les plus douces de peau et les plus exquises du monde, enfermées, au vu et au su de leurs compagnons, avec un ou deux compagnons mâles, dans un flirt transparent comme un château d'air: et chacun pourrait écouter chacune de leurs paroles qui n'ont rien à cacher. Il y a des girls averties et des femmes averties, qui font un effort incroyable pour ressembler exactement aux précédentes et autour d'elles chacun aussi fait effort pour supposer qu'il n'y a rien à cacher dans leur château aérien. Il y a la femme d'affaires fatiguée, bien contente d'être au vert, sur le pâturage océanique. Il y a la bonne dame admirablement bienveillante, et la dame « aux idées altruistes », qui ne sont pas du tout les mêmes personnes. Et encore la traduction de tous ces types en masculin, — *mutatis mutandis,* — je vous laisse le soin de la faire... On a le sentiment que tous, ladies et gentlemen, fiers de faire partie de l'Equipe Anglaise, tirent eux aussi, invisiblement, sur des avirons.

On entend parler du temps qu'il fait, toujours examiné avec attention, scrupule et affection, de la poussée du vent, du rythme de la vague. On entend parler de sport, d'affaires. Juger les caractères, au point de vue de la règle d'équipe. Discuter les nouvelles de la Radio par des gens qui connaissent les gens et les choses de maint pays. Et, surtout, apprécier le bond de telle balle, le glissement de tel disque, le score de tel joueur. Oh! ni l'infini (sauf lorsqu'il prend la forme rassurante d'un Dieu entouré de harpes), ni l'éternité, ni l'inquiétude humaine, ni l'inutile théorie, ni le pur jeu intellectuel qui s'appliquerait à n'importe quoi pour la joie de sentir ses ressorts, n'ont ici de place..



Comme notre navire, marqué de je ne sais quelle bande ou étoile, traversait au retour l'Atlantique du Sud, j'eus un soir à l'heure du whisky, une conversation avec un ancien officier, homme d'une remarquable intelligence:

— Nous autres, Anglais, — prononça-t-il soudain avec

une pointe d'humour et d'orgueil — nous ne sommes pas intelligents.

— Il ne me semble pas qu'il faille vous accorder ce privilège négatif, ripostai-je. Je n'en crois rien! Votre admirable littérature, votre politique, prouvent manifestement le contraire. Dites plutôt que, de même que l'oreille en pays d'Islam, ou le pied en Chine, ne doivent pas se laisser voir, de même, en Angleterre, on considère qu'il est inconvenant de manifester certaines parties de l'esprit.

— Il est de fait que la plupart d'entre nous, à force de soustraire leur pensée aux regards indiscrets, arrivent à cacher une absente; mais que, d'autre part, lorsque l'idée sort, toute vigilante, de certains cerveaux de notre élite, elle manifeste une fraîcheur, une détente, une puissance singulières. Ce n'est pourtant là qu'exception. Nous ne nous soucions guère de rien démontrer au monde... Mais vis-à-vis du monde lui-même, nous avons une certaine qualité.

Il attendait une question de ma part. C'était le jeu. Je déposai cette carte sur le tapis. Il reprit :

— Observez, au Brésil, ce pays dont j'admire l'effort démesuré, la façon dont la civilisation gagne sur la forêt. Elle avance par une marche rapide, brillante. Sur la lisière de la jungle croissent des plantations, des villes champignons, avec leurs hôtels, leurs cinémas, leur société. Mais bientôt une inquiétude ressaisit le Brésilien. Il faut qu'il pousse plus avant : et, tandis que se créent de nouvelles cités où chacun se précipite, les précédentes souvent tombent à l'abandon. Symbole de l'œuvre latine! Nous, ce n'est point ainsi que nous avons colonisé. Car nous avons bien des défauts, mais une toute petite qualité, ou, si vous préférez, une habitude : là où nous somme une fois allés, nous restons... Et ce n'est pas seulement tel ou tel continent, mais cette mer même où nous voguons, vous et moi, qui peuvent en donner témoignage.

LUC DURTAIN

ÉVASIONS

—

CLASSE

Aujourd'hui, j'ai fait connaissance avec une école assez grise, assez triste, et je sens cette émotion particulière de « la communale » où des enfants, échelonnés entre six et quatorze ans, tous en tablier noir, se côtoient. Cette émotion bizarre me laisse comme un malaise, comme si je devais moi-même revivre les années révolues. Mais le cœur, comme les chevaux de cirque, a certains airs connus qui le font danser dès qu'il les entend. L'école est un de ces airs; ce n'est pas un air gai, c'est un air poignant, indéfinissable, qui a le goût de l'encre et des tabliers noirs.

La classe où je me trouve en stage est celle du cours supérieur A. Les élèves de cette classe sont à cet âge où l'on a le nez tros gros et les mains trop grandes, — c'est l'âge laid et terne, celui où l'on commence à entrevoir la vie sous des aspects nouveaux qui vous laissent comme une sorte de gêne. Il en est de la vie comme des problèmes qui se posent au tableau noir; on commence à savoir les résoudre par l'algèbre, on n'a pas encore perdu l'habitude de les résoudre par l'arithmétique.

Pendant la récréation, un rayon de soleil. Des élèves qui se promènent, d'autres qui jouent. A mes pieds, une boîte glisse sur des carreaux tracés à la craie. Je concentre ma volonté pour que cette boîte n'aille pas trop loin; et lorsque cette boîte dépasse la case qui lui est assignée j'éprouve un vague besoin de taper du pied. C'est très difficile de jouer à la marelle! Il y a toujours des imprévus qui font que la même impulsion du pied

n'a pas toujours les mêmes résultats. C'est pour cela que les élèves aiment tant la marelle!

Après la récréation, je commence à découvrir les élèves. Une foule est sympathique lorsqu'on l'observe dans son ensemble, une classe est constituée d'éléments sympathiques lorsqu'on observe chacun en particulier. Un ensemble de visages, laid à première vue, renferme mille charmes lorsqu'on regarde chaque visage, et certains regards expriment une variété d'âmes attachante. Il y a aussi, par moments, des jaillissements d'idées, une révélation soudaine du monde à travers la pensée, qui sont profondément émouvants.

Cet après-midi, je dois faire une leçon de géographie. Je sors, ahurie de nouveauté, et je déambule dans les rues, comme pour m'adapter à ma nouvelle vie. Il y fait calme, gris, morne. Les chemins de fer qui passent, en haut d'un mur uniforme et noirâtre, me semblent un symbole de la vie moderne. Les vieux wagons sales, arrêtés là après avoir tant roulé, les signaux intellectuellement mécaniques, semblent correspondre à une certaine forme de ce que j'appelle la pensée moderne. Je marche automatiquement, l'esprit refermé sur tout ce qui l'a frappé; des pensées extrêmement variées se dirigent, aussi indépendantes de ma volonté que mes pas.

Je cherche dans ce chaos de sentiments indéfinis ce qui est réel et ce qui est fabriqué, les choses en elles-mêmes et ce qu'on en fait, et ce qu'on en dit dans une classe. Tout se résout par l'algèbre; je vois tout par images et par phrases, formules qui constituent l'équation de la pensée.

Le visage de certaines élèves me poursuit; un surtout, qui porte une expression de misère, m'attire, et j'attends l'heure de retourner en classe, désœuvrée, sans ennui, de ces désœuvrements qui laissent l'esprit vagabond. Le cœur est désemparé par trop de richesses et rien de particulier où il puisse se ressaisir. Je reste là, dans cette rue, comme le voyageur qui s'arrête dans une petite ville terne, et s'y attarde parce qu'elle n'a rien de particulier, parce qu'elle est pleine de ce courant apparemment morne

de la vie en général. Je parle de la vie civilisée. Le cœur retrouve là de vieilles habitudes de vie, sans retrouver la substance des formes connues, des formes qu'il crée et qu'il prend pour sa vraie vie.

Je regarde la fumée d'une locomotive avec un sentiment mêlé de rancune et de résignation. Une petite locomotive vous laisse la même émotion qu'un grand express, et l'esprit se fâche en pensant au voyage ridiculement restreint...

Je rentre dans un café en attendant l'heure de la rentrée. Il n'y a plus qu'une demi-heure, mais j'ai tout mon temps puisque je n'ai rien de spécial à faire. Cette absence d'impatience, ce sommeil intérieur de l'âme, allonge indéfiniment le temps. Tant qu'on n'est pas pressé, on a toujours la vie devant soi. Mais nous avons pris l'habitude de toujours courir, éternellement poursuivis par le passé...

La carte du Bassin parisien devant moi, je me promène à travers les petites villes, leur attribuant leurs petites industries; et je quitte les cotonneries pour visiter les ports où débarquent, venant de tous les points du monde, tous les éléments qu'appellent nos besoins. Et je repars vers le bocage normand humer l'air des bois et de la mer.

Rassasiée du vert crétacé, je parcours le jaune tertiaire jusqu'au bleu jurassique.

A travers les rideaux de mousseline drapés, je vois des passants qui marchent avec l'assurance stupide des gens pressés : il y a dans la rue une tristesse inouïe.

Je tourne les pages. La verte plaine du Nord européen me donne la nostalgie des grandes étendues et le gros caniche scandinave, avec ses forêts de pins et de bouleaux, avec ses grands lacs tranquilles introduit ici, près de moi, sans que je les aie conviés, des trolls et des tontes. Ils m'entraînent vers les mers et les glaces, et dans d'autres villes dont les toits sont trop pointus pour ma leçon de cet après-midi. Je reviens au bassin parisien, mais ces esprits du septentrion me disent que la vie y est très limitée, très triste et très monotone. Le

bourgeois de Reims, les pieds dans ses pantoufles, fume au coin du feu. La fermière normande baratte son beurre, les yeux perdus dans son pré, clos par les talus plantés d'arbres et d'où l'on ne fait qu'entendre le bruit du vent de la mer dans les feuilles, sans jamais le sentir. Et si, lassée de voir toujours le débardeur rouennais charger et décharger les cargos, je m'aventure vers les granits de Bretagne : un homme, accoudé au parapet, fume sa pipe en regardant la mer... Villes et villages, leur vie est pourtant émouvante, lorsqu'on la lit sur une carte multicolore... Les esprits scandinaves en rient de tristesse et m'entraînent jusqu'à la fin du livre.

En Indo-Chine, il y a des temples dorés, cachés dans la jungle. Les maisons sont de bambou, les vêtements sont de soie, et l'on pêche sur des barques légères les poissons argentés de ces grands fleuves aux noms colorés.

Mais là, sur le planisphère, ce ne sont plus que des rires moqueurs, des chants nostalgiques, des hymnes religieux et des airs barbares... Tous les esprits de la terre sont là... Encore une dernière page qui tourne : la terre dans l'espace. Mon esprit s'hypnotise sur cette masse brune, dans cette masse bleue... Une inquiétude désespérante s'empare de moi... Pourtant, il est l'heure maintenant de partir... Ma vie me semble horriblement bornée. La rue est froide, les maisons sont vieilles et laides. Presque devant l'école, une grosse femme a giflé un garçon très petit qui pleure. Le tramway grince comme la colère maternelle. Pourquoi l'école?... Pourquoi les élèves?... Pourquoi moi?... Tout cela se passe à « Paris, capitale de la France, premier centre... ».

Perrin sait très bien sa leçon, et, livrée à elle-même, elle dirait volontiers : « Paris, premier centre du monde... » et, encore davantage livrée à elle-même, elle dirait : « Perrin, centre du monde », et à son point de vue, elle n'aurait pas tort!

Tous ces centres du monde me fixent, m'écoutent, répondent, et me soutiennent dans cette impression constante qu'elles ont de faire des découvertes passionnantes. Je ronronne au bureau et l'âme de cette classe vient au-

devant de moi, avide de comprendre, et entièrement livrée aux horizons de leur petit monde, qu'elles voient s'élargir dans un enthousiasme ravi.

Après ce cours, Paris leur a semblé comme agrandi, et les détails qu'elles peuvent observer chaque jour leur apparaissent comme importants... C'est beau, cette vie de la classe, dans ce quartier pauvre où la vie est restreinte. Pour la rédaction de demain, elles doivent examiner tout ce qui annonce le printemps. Cela, dans ces quartiers laids, devient une possibilité d'évasion vers ce qui est beau; cela devient un but, pour quarante élèves, près d'un carrefour bruyant, dans ce quartier grisâtre à l'ouest de Paris.

Tout ce qu'on dit, ici, est supposé vrai, absolu, et la vie devient plus gaie et plus stable. Nous aimons, mes élèves et moi, ces problèmes où les autos rattrapent les trains; nous aimons échanger nos vues sur les activités du forgeron et du menuisier, et nous nous intéressons vivement à ce clou, qui, dès qu'il entre dans le verre d'acide nitrique, commence à dégrafer son manteau de rouille, avec un bouillonnement.

Dès qu'on a six ans, on entre dans une classe et l'on prend un air sage pour répéter en chantant un peu : « En écrivant, quand la plume monte, on n'appuie pas; quand elle descend, on appuie. » En dehors de ces effroyables rengaines, dans ces classes un peu sinistres à l'odeur de tables vernies, on commence à trembler pour Poucet, et l'on déverse sur Riquet à la Houppe une pitié embryonnaire.

Puis, après plusieurs années, on arrive au cours supérieur acquérir un aperçu du monde, assez pour commencer à s'interroger, assez pour regarder autour de soi, assez aussi pour être inquiet, plus tard, si l'idée saugrenue vous vient de tourner les pages de l'Atlas... Seulement, on apprend aussi à aimer son quartier gris, à deviner la naissance du printemps entre les cours grises des maisons pauvres.

Il faut apprendre à apprécier le voyage du train de banlieue, afin de n'être point déçu de l'émotion que don-

nent les petites locomotives... Et si l'on apprend à connaître ces intérêts-là, c'est afin de pouvoir imaginer le monde, un peu au delà de sa sphère, lorsqu'on s'ennuie...

Seulement... il arrive qu'un jour l'imagination ternisse la réalité... Il arrive qu'on oublie la formule du problème, il arrive qu'on doute de ce qu'on vous a appris à affirmer... Alors, on ne tremble plus, pour Poucet, comme au cours préparatoire; on ne le juge plus, comme au cours supérieur, on veut le suivre, même si l'on ne peut jeter assez de cailloux pour retrouver son chemin.

LE MAGICIEN DES NUAGES

Mon élève est un mauvais élève. Nous sommes deux malheureux : lui, parce qu'il voudrait bien réussir ses problèmes, moi parce que je partage sa souffrance.

Pierre, ce soir, a fait son possible pour bien travailler, et cependant son problème est faux, encore une fois. Je fais mon possible aussi et je ne gronde pas. Dehors, un ciel morne, et pourtant des nuages, et cette heure particulière qui n'est plus le jour et qui n'est pas encore la nuit. On entend les bruits tristes de la ville, et le temps passe, tellement accablant que l'on n'a même plus la force de s'ennuyer. Pierre reste les yeux fixés sur son cahier, hypnotisé par le désir de comprendre, l'esprit bloqué.

Le bruit d'un remorqueur vient jusqu'à nous, angoissant comme un appel auquel on ne peut répondre. La ville a cette voix triste qu'on s'attache à écouter en automne, mais qui au printemps devient importune et finit par vous tourmenter l'esprit comme un bouleversement des choses habituelles.

Nous nous regardons avec un immense découragement. Toute la vie se rapetisse à cette maison Duroux. La maison Duroux, où tout est à la même place depuis vingt ans, devient le symbole des réalités de l'existence, de l'existence Duroux. Tout est paisible, on peut y vivre heureux si l'on ne cherche pas pourquoi on s'y trouve bien; quand on attache une valeur à tout ce qui cons-

titue le rien de la vie Duroux, sans savoir qu'il y a, en dehors de cela, d'autres choses qui comptent. Il faut s'ensevelir dans cette platitude ou bien en sortir complètement. Pierre essaye toujours d'en sortir... et moi qui le comprends, j'essaye de l'en empêcher... Tout à l'heure, je l'ai grondé à cause de ce poème qu'est son cahier de brouillon : on y trouve des bateaux, des bonshommes, et des opérations disposées de telle sorte qu'il est impossible de les résoudre. Il y a aussi beaucoup de pâtés, et c'est une manie personnelle à Pierre de les entourer soigneusement à la plume, comme un imprévu heureux auquel on s'attache.

— Allons, Pierre, ne sois pas paresseux!

Je répète cette phrase conventionnelle : je sais que ce n'est pas une question de paresse. Pierre ne s'intéresse pas au fait qu'un fumeur qui dépense 2 fr. 50 de tabac par jour pourrait, au bout de trente ans, avoir une certaine rente en plaçant son argent à 5 %.

L'air qu'on respire ici est ennuyeux. La vie qu'on y mène peut être d'une monotonie féconde si l'on n'y participe pas, ou bien si on l'accueille sagement, sans but ni désir... Mais, dès que je pense à Pierre, j'éprouve pour lui le désir d'autre chose, sans savoir exactement quoi.

Pour la première fois, depuis deux mois que Pierre est mon élève, Mme Duroux permet que Pierre aille se promener avec moi. Cela, à la condition qu'il travaille mieux... Mais c'est surtout pour me faire plaisir, car elle considère Pierre comme un petit animal ingrat qu'il faut dresser et non distraire. Ainsi, le 30 mars, à huit heures et demie, nous franchissons glorieusement la porte, mon bonhomme et moi.

Nous nous tenons par la main, comme des gens libres qui, après avoir été longtemps captifs, se donnent la main dans un commun et joyeux effroi devant cette liberté.

Au coin de la rue Cassini et de l'avenue de l'Observatoire, Pierre me montre une maison neuve, au sommet éclairé, et qui se dresse plus intelligemment et plus haut que les autres; et l'on imagine, en regardant la lumière

blonde qui sort de cette fenêtre, là-haut, des gens lisant sous une lampe au grand abat-jour. Mais Pierre me dit exactement ce qu'est cette maison : c'est tout simplement la tour du magicien des nuages.

Là, le magicien envoie les nuages où il veut, après leur avoir donné une forme au gré de sa fantaisie. Pierre me montre la spire interrompue des fenêtres, un ascenseur passe. Cette machinerie mystérieuse fait partie du laboratoire du magicien. Pierre en connaît tous les mécanismes. Il est accoutumé à l'étrange et poignante poésie des nuages qui s'associent aux machines, aux cheminées, et c'est pourquoi il dessine, sur son cahier, un magicien hydrocéphale qui surveille des rouages compliqués, à l'ombre d'un vieil arbre. Lui, mon cancre, il sait rêver au bruit des machines, comme jadis on rêvait au vent qui chante dans les feuilles.

Il fait bon dehors, et le boulevard Port-Royal est semblable à une allée de forêt, avec de grands arbres.

Pierre réfléchit. Tout à coup, il me dit :

— Mademoiselle, j'ai un talisman!

Et il sort de sa poche un anneau de rideau.

— Quand on le frotte dans sa main, on est heureux! Vous n'avez pas lu Aladin?

Et, jusqu'au carrefour des Gobelins, Pierre me parle des bons et des mauvais génies, du pouvoir qu'ils ont d'agir sur les choses.

— Il n'y a que quelques personnes qui possèdent un talisman.

Moi, je me demande si tout le monde n'a pas ce quelque chose qui, lorsqu'on y pense, vous rend heureux... Pierre est sûr qu'il n'y a ainsi que quelques initiés comme lui... Et encore, quand M. Duroux le gronde et le prive de dessert, il oublie toujours son talisman. Autrement, M. Duroux pourrait toujours crier! Mais il vaut mieux ne pas questionner les magiciens sur des questions aussi délicates.

Ce soir, j'ai à côté de moi mon petit Aladin tout joyeux et tout enchanté! D'ailleurs, nous sommes deux magiciens. Pierre a eu un bon point, par hasard, ce matin,

et, de ce petit rectangle de carton bleu, nous faisons surgir des lumières, des chevaux de bois, des chansons, de la gaieté... La gaieté de la fête populaire où l'on traîne les pieds, comme pour s'accrocher au sol, car l'esprit plane dans une atmosphère de joie. Une joie émouvante, celle du peuple, celle des voix éraillées de la marmaille et des commères. Pierre s'arrête devant une roue multicolore, et, lançant son index en avant :

— Je veux que cette roue s'arrête sur le 5!

La roue s'arrête sur le 9 et Pierre me suit, sans y penser davantage. Il recommence devant la roue suivante, sans plus de succès. Décidément, il n'a aucun pouvoir sur les roues! Mais la foule s'écoule d'aval en amont et d'amont en aval, dans le reflux des airs populaires, et nous suivons cette magicienne aux vêtements usés, dans le ravissement d'une métamorphose. '

Le clown, l'avaleur de sabres et la belle Fatma sont nos maîtres en magie! Ils sont ces magiciens qui répandent un air de joie et font que chaque homme de la foule sympathise avec la foule tout entière. On devient la foule et on l'aime au travers de sa joie.

Pierre goûte au sucre d'orge du pauvre. Il hésite longtemps entre les papiers verts et les papiers rouges. Un petit apprenti vient, qui choisit délibérément un rouge. Pierre le regarde et prend un rouge aussi. Ils se voient, communient dans un rire, et partent, chacun de leur côté, sans plus se connaître.

Il y a ainsi des amis que l'on rencontre, juste au moment des décisions graves. Après, on continue sa route, tandis que la musique des chevaux de bois vous suit le long de la fête. Pierre ne veut pas monter sur les chevaux de bois parce qu'il est trop grand, mais il m'arrête pour regarder cette vieille locomotive qui poursuit le cygne, poursuivie elle-même par le bateau, au galop des cymbales.

Seulement, Pierre connaît l'ivresse des balançoires, où l'esprit s'engourdit à la cadence régulière, tandis que le vent vous chatouille bizarrement quelque chose dans le cœur..,

Je le retrouve sur la terre ferme, encore grisé de rêve, l'air radieux :

— Ah! quelle tempête! J'ai cru sombrer... Mais j'en suis venu à bout! J'ai encore le balancement des vagues dans les jambes!

Pierre a cette faculté de ne connaître des choses qui l'entourent que les émotions et les pensées qu'elles éveillent en lui. C'est ainsi qu'il rêve la réalité et qu'il réalise ses rêves.

Mes fonds étant presque épuisés, Pierre doit choisir entre les autos mécaniques et ces espèces de boîtes rondes qui vous cahotent en tous sens. Choisir entre deux plaisirs, c'est déjà les savourer un peu tous les deux, et faire comme un don de sa joie à l'un deux, dans l'espoir d'un retour.

Naturellement, Pierre préfère les boîtes qui s'entrechoquent : « C'est plus drôle parce qu'on ne sait jamais ce qui va vous arriver... alors! on se cramponne! »

Et je le vois se cramponner à ce tourbillon d'un instant, riant comme un fou dans la joie ardente et le rêve de ceux qui se livrent tout entiers au bonheur fugitif. Je le vois tanguer en tous sens, sans que je puisse rien empêcher, voyant venir les adversaires les plus inattendus derrière lui et au-devant de lui!

Je ne retrouve mon cher compagnon qu'après qu'il a ri avec un vieux grand-père, un bourgeois, une fille et un charbonnier. Je le retrouve au moment où sa joie est à son comble, avant que la lassitude soit venue, et avec elle le regret terrible d'être déjà las.

Nous rentrons, machinalement, occupés encore des visions de lumière et des bruits de la fête...

Pierre ne dit rien et sourit, sans penser à rien, se laissant vivre, puisant son bonheur du monde extérieur, alors que chaque jour il cherche à le créer, à le puiser de lui-même.

— Quand es-tu le plus heureux, Pierre? Quand le plaisir vient sans effort, comme ce soir, ou bien lorsque tu as travaillé pour l'acquérir, par exemple lorsque tu

es forcé de traduire une histoire pour en comprendre le sens?

Pierre réfléchit et me répond simplement :

— Je suis bien plus content ce soir!

— Alors, si tu es content, tu vas avoir du courage pour bien travailler, afin que je sois contente aussi?

Aujourd'hui, lendemain de la fête, Pierre travaille moins bien encore que d'habitude. Il semble perdu dans un rêve intérieur, et la réalité lui paraît plus plate que d'ordinaire. Quand je suis arrivée, il lisait, et ses problèmes ne sont pas faits. Je lui parle de retourner me promener avec lui, s'il travaille bien toute la semaine. Il promet de bien travailler, et je sais qu'il ne pourra pas tenir sa promesse.

Ses parents, inconsciemment, l'empêcheront de la tenir, en le grondant, et par le fait même de cette incompréhension journalière qui constitue l'enfer qu'est la famille Duroux. L'enfer de trois bons diables qui s'aiment bien, et qui souffrent parce qu'ils s'aiment bien...

— Pierre, tu ne m'écoutes pas... Je ne viens pas ici pour que tu rêves!

Il se lève, vient vers moi, entoure mon cou de ses bras et cache sa tête ébouriffée sur mon épaule.

— Mademoiselle! Si vous saviez comme ça m'ennuie, la vie à l'école et chez nous!...

Il reste quelque temps sans bouger, puis me regarde en riant, les yeux pleins de larmes.

Je raconte cette histoire de Pierre parce qu'elle me semble être l'histoire de beaucoup d'entre nous. L'histoire de ce que l'on voudrait faire et de ce que l'on fait. La lutte constante de ce que nous sommes et de ce que la vie nous force d'être...

Ce rire plein de larmes, nous le connaissons si bien qu'il semble être la vie même de notre propre cœur, avec des souvenirs de fête, des amis comme le magicien des nuages, des possibilités de devenir aussi des magiciens, et la réalité qui vous broie quand on lui résiste et tue vos rêves quand on lui cède.

Nous ne savons pas assez oublier la joie pour ne pas sentir l'ennui; nous ne savons pas non plus la garder assez vivante en nous pour qu'elle rayonne lorsque rien ne vient l'alimenter... Et que manque-t-il donc à mon cancre pour être un bon élève?

La joie suffirait à ce cœur pur d'ambition et d'orgueil... C'est pourquoi, lorsqu'il est venu m'embrasser, ses yeux se sont emplis de larmes...

GENEVIÈVE CHAZALVIEL.

LA COMTESSE DE FARBUS[1]

—

V

Lola dut s'absenter quarante-huit heures. Elle voulait vêtir les jumeaux. Elevés sérieusement et catholiquement, ils n'apportaient de leur province que des uniformes et des costumes où s'accusaient d'outrageuse façon les goûts d'une grand-mère arriérée. Leur linge était commun, leurs chaussures lourdes. Elle courut avec eux chez ses fournisseurs. Son élégance aurait souffert de leur grossièreté, et surtout elle jouissait d'affirmer son règne en ne gardant de leurs trousseaux ni un seul mouchoir, ni la moindre paire de chaussettes.

A son retour, elle trouva Claude légèrement soucieux. Questionné sur l'ennui qu'il pouvait avoir :

— Ma mère, lui dit-il, me réclame. Je lui avais, pour cette époque, promis ma visite et elle s'étonne du long séjour que je fais ici.

Lola, impatientée, mordit sa lèvre.

— Eh! bien, fit-elle, gagnez du temps! Mentez sans mentir! Expliquez-lui que votre ami, le comte de Farbus, veut encore vous garder quelques bonnes semaines et que, d'ailleurs, vous poursuivez une série d'études qu'il vous ennuierait d'interrompre. Certainement, d'ici peu, vous irez la voir! Mais pas encore. Elle vous a eu vingt-cinq ans, chéri : à mon tour, j'ai le droit de vous conserver!

Puis, d'un accent brutal qui surprit Claude :

— Oh! je sais bien que, pour celle-là, vos études ou rien...

(1) Voyez *Mercure de France*, n° 915.

Mais déjà son visage se rassérénait et elle s'excusa d'un grand rire.

Plusieurs jours passèrent, assez creux. Lola, penchée sur ses beaux-fils, les apprivoisait. Eux prenaient connaissance de cette grande demeure, s'émerveillaient des agréments et des nouveautés dont elle était pleine à leurs yeux, n'osaient encore lancer des cris, jouaient, mais sans entrain, se gardaient de salir leurs jolis vêtements. On leur faisait un signe : ils accouraient. On les poussait au fond du parc avec Basilienne, et ils la suivaient sans dire mot. De loin en loin naissait entre eux quelque sèche dispute; mais à peine enflait-elle qu'ils y mettaient fin, comme ressaisis au même instant du souci majeur de ne présenter qu'un seul front.

— Des bêtes farouches! disait Lola. Claude, regardez-les! Le petit Louis n'est pas méchant et composera vite, mais j'aurai du mal avec l'autre.

— C'est un futur soldat.

— Oui, j'en ai peur!

On ne pouvait imaginer jumeaux moins semblables. De même corpulence, de même taille, pour tout le reste ils différaient comme le chien du loup, comme la feuille du chardon de la feuille du saule. Louis montrait des yeux bleus d'une extrême douceur, un visage de fille, une bouche ronde, alors qu'Etienne, brun, la face dure, la mâchoire violente, les cheveux mal plantés et le front bossué, surprenait par son air de résolution et certaines détentes de jeune brute. L'aîné des deux, il commandait. Sa voix était brève. On devinait dans ce gamin de l'intelligence, mais sans étendue, ni souplesse; de l'orgueil, mais naïf, et de l'entêtement; peut-être un peu de cœur, une bonté brusque, mais plutôt, oui! ce goût borné de la protection qui prend racine dans l'exercice de l'autorité et toujours se limite à ce qu'elle contraint. Claude l'avait fort bien défini. Pareille nature ne semblait faite que pour les exploits. Tout en elle repoussait l'intérêt vulgaire, comme, au contraire, par sa mollesse et sa complaisance, tout, dans celle de Louis, l'attirait.

Les repas leur étaient une sérieuse épreuve. Pour

Etienne, même, insupportable. Il prenait sur soi. On le voyait rougir, pétrir son pain, faire mille efforts pour déguiser sa mauvaise humeur et son impatience de s'enfuir. Ses pieds grattaient, il mangeait vite, puis serrait les dents. Jusque-là, nulle violence n'avait éclaté. Mais un matin, comme sa belle-mère, qu'il divertissait, lui posait distraitement une question quelconque, il lui répondit :

— Oui, madame!

Elle le regarda sévèrement.

— Ne t'ai-je pas défendu de me dire madame? On n'appelle pas sa mère madame. On l'appelle maman. Combien de fois devrai-je te faire cette observation?

Il redressa la tête comme un jeune coq et répliqua, les yeux brillants, d'une voix pleine de hargne :

— Vous n'êtes pas ma maman, vous êtes ma belle-mère!

— Chut! fit Lola. Tiens-toi tranquille! Ma patience est courte. Si tu veux qu'entre nous les rapports soient bons, tu t'abstiendras de me répondre avec insolence et surtout de jamais discuter mes ordres. Un enfant, pour moi, ne compte pas. Vois ton frère! Il est sage. Prends-le pour modèle!

Toujours sur le même ton, trépignant presque :

— Louis, dit-il, est une moule et un abruti! Moi, je suis le comte de Farbus.

— Vraiment? fit-elle. C'est ta grand-mère qui t'a conté ça?

Elle se renversa pour rire mieux. Son rire calmé, elle se leva, le saisit d'une main, l'entraîna rapidement dans le vestibule, s'arrêta, lui contre elle, près d'un porte-cannes dont elle détacha une des pièces.

Et la serrant dans son poing gauche, la faisant siffler :

— Tu vois, dit-elle, ceci? C'est une cravache. On s'en sert pour châtier les chevaux vicieux. Je te préviens qu'à la première désobéissance tu la sentiras sur ta peau!

— Moi? hurla-t-il.

— Surveille-toi bien! Je n'ai qu'une parole.

Ce fut tout. On eût dit qu'elle l'avait défié. Et l'on eût

dit qu'elle-même enfin trouvait son climat, rencontrait, au détour de cet incident, le point vers lequel elle tendait. D'un jour à l'autre, Etienne, encore relativement doux, certes prompt, mais docile par timidité, se déchaîna, livra passage à toutes ses colères, emplit Chanleu de ses durs cris, de ses dures actions, de ses impertinences, de ses bravades. Les sévérités plurent sur lui. Elles paraissaient l'opiniâtrer dans la rébellion. Roué de coups, dominé, il montrait les dents, miaulait de rage et d'impuissance comme un fauve dompté, faisait parfois mine de bondir. Lola, furieuse, mais toujours froide et maîtresse d'elle-même, le mettait à genoux, l'y tenait une heure. Enfin, la fatigue le brisait. Sa demande de pardon s'élevait, maussade, bientôt plus liante, molle à mesure qu'elle se renouvelait et qu'elle n'était pas entendue. Elle finissait par s'abaisser au ton d'une prière. Rendu libre, il geignait en se redressant.

Sa belle-mère, une minute, le laissait souffler, puis elle l'attrapait par un bras.

— Arrive, lui disait-elle, comte de Farbus!

Elle le campait sur ses genoux, à califourchon.

— Répète : maman, ma chère maman, ma jolie maman, mon amour de maman, mon unique maman...

Elle levait une main.

— Ou prends garde!

Il répétait, n'osant plus rien, maté pour un jour.

Claude n'assistait à ces batailles que par exception. Et elles lui faisaient plutôt peur. De nature pitoyable et de nerfs sensibles, on peut même dire que d'une manière elles le révoltaient. Mais, présent, tout au plus s'en détournait-il, et, si le bruit lui en venait de la pièce voisine, il prêtait l'oreille avidement. Le sang montait à son visage et brouillait sa vue. Plongeant dans son passé, la gorge sèche, il rapprochait avec ardeur de la scène brutale dont le séparait une cloison tant d'autres scènes de même violence où lui-même, vaincu, avait dû s'humilier entre les mêmes mains. Les sanglots d'Etienne l'oppressaient. Il s'entendait à travers eux crier et gémir. Cependant, pour les rompre, il n'eût rien tenté. Jusqu'au moment

où tarissait leur dernière cascade, il ne bougeait pas d'une semelle. Ce n'est qu'ensuite qu'il retrouvait sa respiration.

Lola reparaissait, encore vibrante. La rougeur de l'orgueil colorait son teint. Alors ses yeux, alors sa bouche et toute sa personne prenaient pour Claude une valeur telle que ses jambes tremblaient et qu'il pâlissait à la voir. Elle riait et marchait tranquillement vers lui. « Ah! faisait-elle, vous étiez là? » Il secouait la tête. « Croyez-vous, chéri, quel sauvage! Mais il a tort de s'obstiner. J'en viendrai à bout. De nous deux, c'est bien lui qui se fatiguera, et s'il croit le contraire, il me connaît mal! » « Oh! évidemment! » disait Claude. Tant brûlait dans ses veines le subtil poison qu'il lui fallait prendre sur soi pour cacher son trouble et ne pas bondir sur cette femme. Elle s'asseyait. Sous un prétexte, il s'approchait d'elle. Tâter son corps, toucher sa nuque, lui saisir un bras, la tenir serrée, quel besoin! Il la respirait avec fièvre. Et jamais, de sa bouche, ne sortait un mot.

Mais comme, un jour, après Etienne, et non moins durement, elle avait encore battu Louis :

— Qu'a-t-il donc fait? demanda-t-il, le visage contraint, sur un ton relevé de quelque impatience.

Le mioche lui était sympathique. Timide et familier comme un jeune faon, dont il avait, dans ses ébats, les mouvements gracieux, il venait quelquefois le regarder peindre. Claude lui trouvait de la franchise, une douceur charmante. S'il manquait de points vifs dans le caractère, sa tournure d'esprit lui plaisait.

— C'est une autre chanson! répondit Lola. Pour l'exercer un peu, pour l'occuper, je lui avais donné à faire deux ou trois problèmes qu'un gamin de cinq ans aurait résolus. Lui, pas un seul! Il se trompe même dans ses additions. Comme le dit son frère, c'est une moule. Mais je me charge, ajouta-t-elle, de le dégourdir!

— De lui souffler du feu?

— Il le faudrait.

— Quitte à l'échauffer un peu trop? Quitte à l'avoir, insista Claude, moins docile, moins souple?

— Oui. Sa nonchalance m'exaspère!

— En somme, dit-il, vous souhaiteriez qu'il fût comme Etienne et qu'Etienne, au contraire, fût semblable à lui?

Lola se mit à rire.

— C'est presquè ça!

— Alors, pourquoi ne pas laisser chacun comme il est?

Elle le regarda fixement.

— Et si, dit-elle, chéri, ce qui m'amuse, c'est d'obtenir de chacun d'eux, en le contraignant, ce qu'il n'est pas fait pour donner?

Sa poitrine se gonfla d'une inspiration. Le sang vint fleurir ses belles joues. Et prenant Claude par les épaules, y pesant des mains :

— Petit bonhomme, jamais, fit-elle, d'une voix étranglée, tu n'entreverras même certaines jouissances!

— Que voulez-vous dire?

— Embrasse-moi!

Elle le tint une minute le visage contre elle; puis, le sentant qui préparait de nouvelles questions, lui tira la langue et sortit.

Les enfants jouaient sur la terrasse. Elle cria leurs noms. Ils accoururent, et les prenant chacun par une main, elle les entraîna d'un pas vif. Timidement, leurs regards se tournaient vers elle. Louis avait encore les yeux rouges. Lola s'en aperçut, rit légèrement. « Eh! bien, fit-elle, une autre fois travailleras-tu mieux? » — « Oui, maman », souffla-t-il avec soumission. — « Et toi, beau masque (elle fit pression sur la main d'Etienne), devrai-je te tuer pour que tu cèdes, ou t'amenderas-tu? » Il baissa la tête sans répondre. Devant eux s'enfonçait une allée couverte. « Amusez-vous, courez, dit-elle, n'allez pas vers l'eau. Et surtout, soyez gais! Pas de pleurnicheries! Je veux, reprit-elle, vous voir gais. Rien, ici, ne vous manque et vous êtes heureux. » Elle gratifia chacun d'une tape légère. Lorsqu'ils se furent, courant et jouant, un peu éloignés : « Mes chiens! » songea-t-elle, pleine d'orgueil. L'air était chaud, le bleu violent d'un pur ciel d'été, à travers les branches, rayonnait, et sa tête résonnait d'une myriade de cloches. « Pour eux, désormais,

seule je compte! Je les gouverne absolument et ils m'appartiennent. Je suis la récompense, comme la cravache. Sur un signe de mes yeux, Louis s'aplatira, et si je laisse lutter son frère sans trop vite le vaincre, n'est-ce pas que j'y trouve du plaisir? » Tout à coup, ses regards se chargèrent de feu. Ses narines s'enflèrent. « Du plaisir! » Il lui parut littéralement qu'elle s'épanouissait. D'un passé peu lointain se levait une forme, et c'était presque avec fureur que, défiant cette forme, elle se répétait : « Du plaisir! » Fallait-il qu'à son âme les injures fussent lourdes! La vieille mère Farbus était morte. Un trou en terre, bouché d'un bloc, abrité d'une croix, remplaçait pour son corps les fauteuils pompeux de son vieil hôtel toulousain. D'elle, en tout, ne restait qu'une affreuse bouillie. Et c'était à cette femme que pensait Lola, c'était sur elle qu'en déployant son autorité au point de la rendre abusive, elle jouissait secrètement de prendre une revanche. Pas un affront, pas un refus qu'elle eût oublié! Et quelle plénitude de rancune! « Quand je tire les oreilles à son favori, si je croyais qu'elle pût m'entendre ou qu'elle pût me voir, certainement, se dit-elle, je croirais en Dieu! » Le favori, c'était Etienne, Louis ne comptait pas. Au besoin même, elle saurait être indulgente à Louis, puisque Claude paraissait s'y intéresser. Louis, passons! Mais d'Etienne elle détestait tout. D'abord ses traits qui, belliqueux, durs et tourmentés, rappelaient lointainement la physionomie de son implacable grand-mère! Et ensuite la violence! Et ensuite l'orgueil! Et tout vraiment, jusqu'au nom même du sang qu'il portait, devenu cependant, par alliance, le sien! Tendue, la bouche ouverte, elle respira. Un bien-être ineffable allégeait son corps. Le sentiment qu'elle était forte et qu'elle se vengeait l'animait d'une vie débordante. Ses bras s'ouvrirent, les mains fermées. Elle désira Claude. L'impatience amoureuse lui séchait la gorge.

Précisément, elle l'aperçut qui venait vers elle. Il était encore assez loin. Menu, gracieux, le buste souple et la tête bien droite, dans sa culotte bouffante qu'il semblait jeune! Les jumeaux, devant lui, traversèrent l'allée. Louis

parut, au passage, le défier d'un geste, et il se jeta sous les branches. Ses cris, son rire sonnèrent. « Que lui prend-il? Va-t-il courir longtemps encore derrière ces nigauds? » fit Lola, un peu dépitée. Tout à coup, et vraiment presque avec stupeur, car cette pensée s'offrait à elle pour la première fois : « Mais lui aussi, c'est par orgueil que, dans son enfance, je l'ai gouverné si durement! Obligée de servir, je me revanchais. Il fallait qu'il cède ou qu'il craque. Je l'opprimais non pour son bien, mon dernier souci, mais pour blesser au cœur sa mère, qui était une dinde, et en qui j'exécrais une privilégiée. Et je l'opprimais, elle présente! Je voulais qu'elle le crût à jamais perdu. Je lui versais à doses massives l'humiliante douleur de n'être plus rien pour son fils. Ah! cette époque! ces quelques mois! » reprit-elle tout haut comme cédant aux images qui la bouleversaient. Il s'en succédait d'innombrables. Et le temps même n'avait en rien gâté leur fraîcheur. N'était-ce pas le point vif de son existence?

— Claude! appela-t-elle nerveusement.

Claude vint s'asseoir. Des gouttes de sueur lui perlaient au front. Le mouchoir qu'il tira pour les essuyer fit envoler de son maillot une enveloppe gris-clair qu'encadrait un mince filet noir et que couvrait une écriture aux jambages quelconques. Lola reçut cette lettre sur sa jupe.

— De votre mère? demanda-t-elle en la désignant.

— Oui, fit-il. De ma mère. Ça vient d'arriver.

— Et la chère femme, naturellement, s'impatiente toujours?

— Dame! répondit Claude, elle s'ennuie!

Lola baissa la tête, parut comprendre. Puis, sur un ton qu'elle s'appliquait à rendre innocent :

— Il me semble, dit-elle, que, si j'étais mère, je m'arrangerais, quand je saurais que s'amuse mon fils, pour supporter seule mon ennui. On se raisonne. On prend sur soi. On s'oublie, mon Dieu!... Entre nous, reprit-elle comme Claude se taisait, votre mère, chéri, n'est pas drôle!

— Non! fit-il. Moins encore depuis son malheur!

— Ah! vous pensez vraiment?... C'est fort possible! De fait, l'ayant perdue de vue, je me rends mal compte... Cependant, mon amour, lors de l'accident, vous étiez bien jeune pour juger. Moi, j'étais femme! J'avais des yeux. J'ai compris mille choses.

— Par exemple? fit Claude, le visage inquiet.

— Oh! n'allez pas, s'écria-t-elle avec un rire sec, vous imaginer des horreurs! Ni même, en somme, rien d'important... La vie est plus simple! J'admirais votre père, ce qui explique tout! Et j'ai bien pu, oui, dans l'excès de mon enthousiasme, interpréter mal certains signes. Ce que je voulais dire — et où j'insiste! — c'est que cet homme, exceptionnel par l'intelligence, doué magnifiquement, noble à fond, aurait pu rencontrer une femme plus complète. Oui, à nombre d'égards, articula-t-elle, il était, je crois, mal tombé!

— Pourtant, murmura Claude, ma mère l'aimait.

Elle leva les épaules avec impatience. Ses regards, soudain, s'enflammèrent. Un dur démon réglait ses gestes, aiguisait sa voix, martelait sans pitié ses intonations. De la langueur qui la baignait un instant plus tôt, il ne restait plus nul vestige.

— Mais non, mais non, protesta-t-elle, elle ne l'aimait pas! C'est ici votre erreur. Elle ne l'aimait pas!

— Elle n'a jamais, dit Claude, quitté son deuil. Elle ne laisse pas couler une heure sans penser à lui et les larmes lui viennent, aujourd'hui encore, dès qu'elle fait à sa vie la moindre allusion.

— Eh! bien, admettons qu'elle l'aimait! Mais alors, stupidement et maladroitement. Avec son cœur bourgeois, sa tête bourgeoise, comme le dernier des fonctionnaires de sous-préfecture, le plus provincial des notaires... Mais dites-moi, Claude, reprit Lola sur un court silence, mesurez-vous exactement ce qu'était cet homme? Savez-vous quelle grandeur est morte avec lui?

— Je le soupçonne, dit Claude. J'ai lu ses œuvres. Et je l'honore, ajouta-t-il d'un accent profond, d'avoir cherché des apaisements et des récompenses par delà les soucis du commun des êtres.

— Quelle splendide figure! dit Lola. Froide comme la neige et passionnée. Ambitieuse, mais digne. S'il faisait profession d'aimer peu la gloire, la cause en est dans un orgueil que, pareillement vif, je n'ai rencontré chez personne. L'aguicher d'une courbette lui aurait fait honte. Et c'est ici, poursuivit-elle, le regard buté, qu'avec un peu de dévouement et de caractère une femme intelligente l'aurait servi! La sienne, hélas! n'avait pour elle que le dévouement. Passé les pantoufles, une tête creuse! Il lui lisait, il lui a lu devant moi des vers, et elle lui répondait par une sottise. Il vivait à La Cagne retranché du monde, et la seule âme ouverte aux cris dont il étouffait, il n'y frappait rien qu'un mur sourd. Trouvez donc surprenant qu'elle l'ait excédé!

— En somme, fit Claude, vous l'avez vu presque malheureux?

Lola fit un soupir, haussa l'épaule.

— Malheureux, dit-elle, est-ce le mot? Amer, peut-être... Encore, souvent, n'accusait-il rien. Son bonheur essentiel, il l'avait en lui!

Et soudain, se levant, tapotant sa jupe, le masque apaisé, les yeux clairs :

— Mais je radote! s'écria-t-elle avec bonne humeur. De fil en fil, me voilà prise dans mes litanies, comme dirait ma brute de concierge! Et qu'allez-vous penser de moi?... Votre mère, mon Dieu!... Bah! fit-elle, sur son compte, vous êtes édifié! C'est une excellente femme, une très digne femme, la rose des vertus, presque une sainte, mais vous avez vécu près d'elle jusqu'à votre âge d'homme et, sur l'intelligence qu'elle peut avoir, vous ririez si j'entrais dans des compliments. N'est-ce pas, chéri, la vérité? Vous ai-je rien appris? Quand, l'autre jour, je vous ai dit que votre peinture ne touchait en elle aucune fibre, croyez-vous sincèrement que j'exagérais?

— Elle ne la comprend pas, c'est vrai! dit Claude. Elle fait semblant de l'admirer par amour de moi, mais toutes ces questions la laissent froide.

— Item pour votre père! N'en parlons plus. Il ne faut pas lui en vouloir. Ce n'est pas sa faute!

Les enfants s'appelaient et se poursuivaient. Quittant l'étroit sentier sans leur faire signe, Lola et Claude se mirent en marche à travers le bois dont s'éclairait de place en place l'odorante pénombre sous les flèches obliques du soleil. Claude allait pesamment et réfléchissait, Lola, au contraire, semblait folle. Ses mains frappaient les arbres, elle chantonnait et la jeune fille la plus dansante eût envié son pas.

Le jour suivant, comme il venait de gagner sa chambre après avoir traîné deux heures dans le fond du parc, Claude la vit entrer et s'asseoir. Elle était grave; et reposant ses yeux d'or sur lui :

— Chéri, déclara-t-elle sans préambule, vous allez partir pour Marseille!

— Vraiment? fit-il. Vous me chassez?

— Oui, dit-elle par jeu. Mets-toi là! reprit-elle en montrant une chaise, et le sourire qu'elle adressa coquettement à Claude trahissait un peu d'émotion. La nuit porte conseil. J'ai réfléchi. Je ne veux pas que votre mère, qui s'ennuie toute seule, soit privée de vous plus longtemps. C'est assez m'écouter et la sacrifier! Vous partirez donc dans quinze jours. Mais d'ici là... Tenez-vous bien! Ne grognez pas trop!... D'ici là, mon chéri, articula-t-elle, je désire donner une grande fête.

— Une fête? En quel honneur? demanda-t-il.

— En l'honneur d'un artiste encore peu connu et qui mérite qu'on l'ignore moins, répondit Lola. Un tout jeune homme! Cherchez, fit-elle, dans mon entourage...

Le visage de Claude s'assombrit. Il se leva, fit quelques pas, les mâchoires serrées, puis revint à son siège qu'il tourna d'une main avant de s'asseoir sur un autre.

— Voyons, murmura-t-il, vous n'allez pas...

— Mettre en vente vos tableaux? Non, rassurez-vous! Les montrer? Oui! Et à des gens qui n'y entendent rien, mais que flatte qu'on ait l'air, dans ces questions-là, de placer très haut leur jugement. Ils vous seront utiles plus tard. D'ailleurs, j'y veillerai. Presque tous voient du monde et en voient beaucoup. Quand s'ouvriront, l'hiver prochain, les expositions...

Claude secoua la tête pensivement.

— C'est que, fit-il, je n'aimerais pas devoir le succès à certains procédés que je désapprouve. Flagorner, s'aplatir, jouer les épagneuls...

— Je connais l'antienne! dit Lola. Chéri, s'il vous plaît, faites-m'en grâce! Votre père, autrefois, la chantait bien mieux! On vous demande de laisser faire qui s'occupe de vous, rien de plus, et nullement de vous diminuer. Ah! ça, fit-elle, moitié mutine et moitié sérieuse, ai-je une figure, moi qui vous aime et qui vous admire, à vouloir vous mener par de sales chemins? Confiez-vous! Si, d'ailleurs, je m'avançais trop...

Des cris affreux l'interrompirent. Ils venaient du parc. Lola courut à une fenêtre et s'y accouda. Claude s'était levé derrière elle. Tout à coup, du massif dont les hautes verdures s'étendaient à droite du château, Louis débouchа sur la terrasse, trottant et hurlant.

— Qu'y a-t-il? fit Lola dès qu'elle l'aperçut.

L'enfant tourna vers la fenêtre une face terrifiée.

— Etienne... commença-t-il, Etienne... Etienne...

Il suffoquait. Il ne pouvait en dire davantage. Ses deux bras s'agitaient et désignaient l'eau.

— Mais explique-toi! dit sa belle-mère. Où est-il, Etienne?

Alors, se raidissant, d'un timbre aigu :

— Etienne, lança-t-il, s'est noyé!

Elle bondit. Comme déjà elle touchait la porte :

— Lola, fit Claude, attendez donc! Ce n'est rien du tout!

La Bretonne, à son tour, venait d'apparaître. Et elle marchait d'un pas rapide, blanche et sans un mot, remorquant Etienne qui ruisselait. Les cheveux du bambin lui collaient au front, mais rien en lui ne trahissait la moindre épouvante.

— Que s'est-il passé? dit Lola. Basilienne, a-t-il bu? interrogea-t-elle. Est-il resté la tête dans l'eau? Paraît-il blessé?

— Non, madame la comtesse! dit la domestique.

— Bon! Déshabillez-le! Frictionnez-le... Restez! dit-elle à Claude. Je cours voir ça.

Elle revint environ dix minutes plus tard. Une excessive agitation régnait sur ses traits, et de ses doigts durement pliés, avec impatience, elle battait la paume de ses mains.

— L'imbécile! cria-t-elle dès qu'elle fut entrée. Il n'est bon, cet idiot, qu'à désobéir! Je lui avais cependant bien défendu vingt fois de mettre un pied dans la vieille barque à demi pleine d'eau amarrée au bord de l'étang. Je sais qu'elle est pourrie, qu'elle ne tient plus. Naturellement, derrière sa bonne, il y a sauté et s'y est remué comme un singe. Basilienne, sur un cri, l'a vu qui tombait. C'est une gaillarde! Elle s'est jetée dans la maudite barque, et, comme Etienne avait trouvé à saisir une branche, elle a pu aussitôt le tirer d'affaire. Mais si cette fille avait manqué de présence d'esprit...

Elle se mit à rire nerveusement.

— Ah! lança-t-elle soudain, je le briserai! Je le briserai, ou il cédera! Il obéira! S'il veut jouer au plus fort, il n'a pas tout vu! Finie l'époque où m'humiliait sa chienne de grand-mère! Aujourd'hui, je règne. Gare dessous! J'ai des tours dans mon sac qu'il ne soupçonne pas!

Et prenant Claude par une épaule, se collant à lui, le regard méchant, toute fiévreuse :

— Sais-tu, demanda-t-elle, ce que j'ai fait?

— Non, dit-il, bouleversé par ce déchaînement dans les plus intimes de ses fibres.

Elle montra le plafond de son doigt tendu.

— Là-haut! fit-elle. Oui, tout là-haut! Je l'ai mis sous clé. Dans le dortoir des chauves-souris! Crois-tu qu'il a peur? Mon cher petit mignon, l'imagines-tu? Ne fais pas cette grimace! Quel danger court-il?

— Mais... souffla Claude.

— Silence! dit-elle. Ce n'est rien qu'une brute!

De nouveau, son rire retentit; et soudain, la bouche dure, elle se renversa.

VI

Lola roulait sans cesse, dormait à peine. Elle avait envoyé cent invitations. Le temps, par ailleurs, la pressait. Et elle voulait une fête splendide, une fête en costumes, une matinée qui prendrait fin sur un cotillon largement doté d'accessoires, suivi d'un souper froid par petites tables. A Paris, l'ordonner eût été facile. C'était une gageure, à Chanleu. Nevers n'offrant, en gros, aucune ressource, il fallait commander à Paris toute chose, en faire venir depuis les riens du divertissement jusqu'au matériel du souper. Il fallait prévoir tout pour deux cents personnes. Certaines appartenaient à la région. Mais la plupart, dont quelques-unes habitaient fort loin, se mettraient en route de bonne heure et ne pourraient, sans lassitude, la fête terminée, retourner chez elles en pleine nuit. Force était, pour celles-ci, de trouver des gîtes. De les choisir dont le séjour ou vraiment leur plût, ou, du moins, leur fût acceptable. Si les châteaux voisins en fournissaient, si même, en nombre, on était sûr de n'en point manquer, quelques vagues hôtels étant là, tout un réseau de sympathies et d'antipathies en rendait délicate la répartition. Que de pièges tendus dans ses fils! Que de croisements inoffensifs qui se nouaient soudain! Lola tantôt s'en amusait comme d'un jeu d'adresse, et tantôt, fatiguée, s'en impatientait. Cependant, son amour était engagé qui, plus encore que son orgueil, vivifiait ses forces, excitait chaque jour son ardeur. Aucun détail ne lui semblait d'ordre négligeable. Elle voulait que Claude l'admirât. Elle souhaitait d'apparaître au plus haut d'elle-même.

Lui ne l'avait accompagnée à Paris qu'une fois pour commander le déguisement qu'il avait choisi et désigner au vieux Dotime la vingtaine de toiles qui prendraient la route de Chanleu. Tout son temps, depuis lors, se passait à peindre. La fête, en principe, l'ennuyait. Mais dès l'instant qu'elle se donnerait avec cet éclat pour mettre en relief son talent, il tenait à montrer qu'il en était

digne. Gonflé de sang vif, d'illusions, bien que modeste, il se jugeait avec indulgence et, sans placer au premier rang de la jeune peinture les meilleurs ouvrages de sa main, ne désespérait pas d'y accéder. Lola, somme toute, y voyait clair et raisonnait juste. Les suffrages mondains ont leur prix. On les dédaigne, on les relègue à leur vrai niveau, qui n'est pas éloigné de l'insignifiance, mais c'est par eux souvent que l'honneur vient, qu'un nom frémissant sort de l'ombre. Claude songeait à son père qu'il admirait tant. Il se reconnaissait moins pur que lui. Mais déjà l'excuse se formait. « A mon époque, se disait-il, qui n'est plus la sienne, telle sévit de toutes parts la compétition qu'un Delacroix peignant ses toiles à l'écart du monde resterait sans doute ignoré! Au surplus, si mon père, sans se compromettre, avait trouvé auprès de lui un utile concours, l'aurait-il repoussé systématiquement? » Ainsi, des mots, des allusions, d'abord négligés, progressivement le pénétraient et le parcouraient comme une huile patiente un corps dur. Sa conscience y baignait jusqu'à s'assouplir. Et il travaillait d'arrache-pied.

Presque chaque jour, au pas tranquille d'un cheval de ferme escorté d'un rustre en galoches, de Luzy parvenaient des colis énormes. Lola prenait un domestique, l'armait d'un ciseau, s'enfermait avec lui dans une dépendance, et, minutieuse à vérifier s'il ne manquait rien, les faisait ouvrir sous ses yeux. Claude aurait voulu voir ce qu'on en tirait. Mais sa maîtresse, avec des cris, rabattait la porte, au besoin la calait d'un solide pavé et le renvoyait à ses tubes. En vain suppliait-il, menaçait-il. Des rires aigus mêlaient leur note aux coups de marteau. Parfois une persienne s'entr'ouvrait : un conseil d'apaisement déferlait sur Claude et, propulsée d'une main narquoise, tombait à ses pieds quelque banale coiffure de papier bleu.

— Vous perdez votre temps! lui disait Lola. Vous avez beau, jeune indiscret, me tarabuster, vous aurez, malgré vous, la surprise entière!

Il en prit son parti et n'insista plus. Les dernières journées passèrent vite. Sa mère le harcelait de pages fié-

vreuses. Attendu à Marseille et fêté ici, il lui semblait danser sa vie sur une poussière d'or que, sans repos, éparpillaient des mains diligentes. Non seulement sa maîtresse ne soupirait pas, ne tentait rien, ne jouait d'aucune de ses coquetteries pour le retenir plus longtemps, mais on eût dit qu'elle acceptait de le voir partir avec une confiante allégresse. Tout contrôle de soi, toute fierté, ses décisions les plus coûteuses étaient sans appel. Peut-être, en l'observant avec scrupule, Claude, aux baisers qu'elle lui donnait lorsqu'ils étaient seuls, aurait-il découvert un soupçon d'angoisse. Encore savait-elle les contraindre; ou, par un mot, en altérer, dès qu'ils se posaient, la profonde et touchante signification.

L'heure attendue trouva Chanleu dans sa grande parure et ses occupants à leurs postes. Dès l'aurore, des camions s'étaient succédé. Avant six heures, tout s'agitait, tout était en branle dans le rez-de-chaussée du château, les tapissiers posant leurs clous, les serveurs leurs tables, les cuisiniers, les pâtissiers et leurs marmitons mettant au pillage les offices. On remplaçait, dans les salons, par des toiles de Claude les peintures de toute main qui les décoraient. On drapait les murs par endroits. On lançait des guirlandes à travers les pièces. Quand arrivèrent les invités, les électriciens retiraient à peine leurs échelles : aux corniches rayonnaient des ampoules voilées, et mille petites lampes bleues, mêlées aux fleurs, versaient à profusion une lumière douce.

Lola était en personnage de Monticelli. Claude portait une défroque de corsaire dieppois. Cela n'allait guère à son type. « Avec vos yeux rêveurs et vos traits fins, vous avez l'air d'une jolie nonne prise par les forbans », avait dit sa maîtresse lorsqu'elle l'avait vu. Et corrigeant un pli d'étoffe, resserrant un nœud : « Le capitaine du brick est un luron! Je me l'imagine assez bien. Il vous aura donné ces nippes après l'abordage pour pouvoir vous garder dans la chambre arrière! » Elle, magnifique, en vert et jaune, une grande fraise au cou, rendue plus noble, et comme plus haute, par les falbalas et la riche ampleur de sa jupe, ressemblait parfaitement à ces belles prin-

cesses que les pinceaux du Marseillais, dans un décor d'arbres, habillaient de gemmes en fusion. Elle en avait la gorge grasse, la flambante crinière et ce faux air de fuir les hommes qu'on admire chez toutes. Ce n'étaient, autour d'elle, que murmures flatteurs.

L'orchestre, ardemment, jouait des valses. Langoureuses, d'un brio qui sentait leur temps, elles entraînaient des astrologues et des cigarières, des polichinelles et des fées. Toutes les couleurs se mélangeaient dans ce tourbillon que menait, de l'estrade, un musicien chauve; tous les climats, toutes les époques, toutes les fantaisies, toutes les prétentions s'y heurtaient. Et sans cesse arrivaient de nouveaux danseurs. Claude assistait à pareille fête pour la première fois. S'il n'avait écouté que ses préférences, il se serait commodément logé dans un coin, entre les appels d'air du vestibule, et il aurait joui du spectacle. Mais Lola le cherchait et le relançait. Elle voulait l'avoir auprès d'elle. Le tenant par l'épaule comme un très jeune frère, elle annonçait d'une voix gracieuse à ses invités : « C'est mon petit cousin, Claude Elpémor. » Quelquefois elle riait et elle ajoutait : « Je pourrais même dire mon pupille! » Puis, désignant les toiles de Claude qui pendaient aux murs : « Pas corsaire pour un sou! Il n'est bon qu'à peindre. Vous que les jolies choses touchent au point faible, admirez donc toutes ces merveilles de petites études qu'il vient de brosser à Chanleu! » On admirait. Des messieurs graves prononçaient des noms pour bien montrer que la peinture des dernières années ne leur était pas étrangère et faisaient, vaille que vaille, certains rapprochements. D'autres les écoutaient, la mine confite. D'autres, non sans de grandes excuses, discutaient leurs vues. Les femmes, que rien, dans aucun art, ne saisit à fond, s'extasiaient au passage sur la teinte d'un ciel avec les mots qu'elles auraient eus, chez une dentellière, pour louer un ouvrage délicat. Tous d'ailleurs, gentiment, revenaient vers Claude et lui promettaient une carrière.

Il se rengorgeait, remerciait. Les premiers compliments l'avaient mis en boule. Mais, à mesure qu'il en tombait,

et de toutes les lèvres, et parfois d'excessifs jusque dans leur ton, il se laissait aller, se laissait prendre, ouvrait son âme à leurs flatteries plus généreusement et cachait plus mal son plaisir. Non, bien sûr, qu'il se fît de sottes illusions et crût sincères ou éclairés tant de dithyrambes! Sa méfiance n'était qu'engourdie. Ces gens du monde ne ruinaient pas, pour le flagorner, la solide prévention qu'il avait contre eux. « Cependant, songeait-il, tous ne sont pas sots! La passion politique les déclare finis, mais en matière d'intelligence, comme en beaucoup d'autres, on sait ce que valent ses jugements! Un libre esprit doit voir en eux sous leurs apparences. Il en est qu'intéressent la musique, les lettres : pourquoi donc la peinture, plus facile d'accès, n'aurait-elle pas ses connaisseurs et ses enthousiastes?» Un vieil homme, costumé en bourgeois des Flandres, lui parla de Cézanne avec compétence. Claude lui eût serré les deux mains. C'était le comte de Lestrigny, qu'on disait fort riche et plutôt amateur de plaisirs faciles que sensible aux grandes émotions. Il s'écoutait un peu, s'exprimait bien et raconta comment Lautrec, son ami d'enfance, l'avait mis dans une de ses toiles. « J'ai de lui, chez moi, plusieurs choses. Quand nous serons rentrés, dit-il, vous viendrez voir ça, et des Renoir, des Pissaro, quatre ou cinq Monet qui n'ont pas encombré les expositions. J'ai aussi des Bonnard que je trouve très beaux. Là-dessus, je vous quitte. Amusez-vous! Votre cousine a réuni des femmes délicieuses dont chacune mériterait de faire naître un peintre! » Claude le vit s'éloigner et, malgré son âge, peu après se mettre à danser. « Quel toupet d'enfer! pensa-t-il. Mais c'est, reconnut-il, qu'il s'en tire bien! Il pourrait être le grand-père de cette Angélique, ce qui n'empêche qu'il vous la mène dans un style superbe et qu'elle semble y trouver un réel plaisir! » Et soudain, comme frappé d'une révélation : « Cette noblesse usée est charmante! » Du coup, la fête, qui jusque-là, par son vif mouvement, le divertissait, mais sans plus, lui devint proche et lui parut vraiment agréable. Elle s'était installée, elle battait son plein, et de beaux groupes, d'où ne partait aucune méchanceté,

se formaient à chaque pause devant ses tableaux. La gentillesse de ces profanes était exemplaire. Alors, à son tour, il dansa. Des leçons, déjà vieilles, l'avaient dégrossi et sa souplesse lui permettait de masquer un peu ce qui lui manquait d'entraînement. Lorsqu'il sentit que nul regard ne l'observait trop, l'assurance eut vite fait de le fortifier.

Vers six heures, Lola vint à lui.

— Chéri, murmura-t-elle, je disparais. C'est l'affaire d'un instant. Ne me cherchez pas!

— Où allez-vous? demanda Claude.

— Trop curieux! fit-elle.

Et passant du salon dans le vestibule :

— Faites donc un tour et rassemblez les gens qui prennent l'air! Dites que le cotillon va commencer... Mais soyez là dans dix minutes, recommanda-t-elle, si vous voulez voir le plus beau!

— La surprise est au point?

— J'espère que oui!

Claude battit trois sentiers, puis longea l'étang. Quand il rentra, les musiciens, autour de l'un d'eux, achevaient, semblait-il, de se concerter et les danseurs, dont quelques-uns brûlaient d'impatience, attendaient la suite du plaisir.

Tout à coup retentirent des acclamations. En même temps, les archets attaquèrent les cordes, et les mesures pleines d'allégresse qu'ils y composaient l'emportèrent bientôt sur les voix. Une porte à deux battants s'était ouverte, des rideaux gris, embrassés d'or, s'étaient écartés, et sur un char, vêtue en dame de la Rome antique, quatre rênes de soie dans les mains, la comtesse de Farbus venait d'apparaître. D'abord, les regards ne virent qu'elle. Puissante et magnifique dans ses voiles clairs, elle brillait d'une manière à vous éblouir. Mais quand elle mit, d'un fouet de fleurs, son attelage en route, on s'aperçut qu'aux barres de trait, remplaçant les bêtes, les jumeaux, dociles, se penchaient. Ils étaient habillés de tuniques saumon. D'épaisses couronnes de roses grenat leur ceignaient les tempes et, chaussés de sandales aux lanières d'étoffe, ils

marchaient d'un pas bien rythmé. L'assemblée commençait à les applaudir quand débouchèrent deux longues litières, traînées par des chèvres, où s'étageaient les accessoires du divertissement. Elles étaient bordées de roses sombres. Un dôme de roses en abritait le fardeau léger, tout bruissant de clochettes et de mille grelots. Près de chacune, un jeune esclave tirait sur une longe et, pour donner aux animaux un air plus pimpant, on leur avait, sans trop d'éclat, comme à touches distraites, doré les sabots et les cornes.

Le cortège, par deux fois, fit le tour des salles; puis Lola descendit du char qu'elle montait, les deux litières furent arrêtées à une place commode et leurs attelages disparurent.

Claude avait ressenti un subit malaise. « Quel manque de tact! se disait-il en serrant les dents. Se peut-il que Lola, si intelligente, ait manigancé pareille faute et qu'elle trouve, au surplus, un plaisir quelconque à brimer publiquement ces malheureux gosses? » Etienne l'avait frappé par son air dur, et il tendait autour de lui une oreille inquiète, persuadé que l'audace de l'exhibition serait sévèrement commentée. Mais déjà les enfants n'étaient plus sur terre. Trente mains s'agitaient pour les prendre. C'était une lutte à qui passerait et les embrasserait. L'enthousiasme tournait à l'attendrissement, et non seulement on s'extasiait sur leur jeune vigueur, leurs tuniques brodées, leurs peaux fraîches, mais sur la gentillesse de l'invention, sur l'élégance de cette belle-mère ouvrant grande sa gloire pour y associer ses beaux-fils. Claude sourit, reconnut qu'il s'était trompé. Les apparences, aux yeux du monde, étaient pour Lola, et lui seul eût pu dire ce qu'elles recouvraient. Il entendit sa voix, tourna la tête, l'aperçut toute vibrante au milieu d'un groupe et distingua dans ses prunelles cette fiévreuse langueur qu'il était certain d'y voir luire. Il lui parut qu'elle se mordait par instants la bouche. Le sang bouillonna dans ses veines. Ce lui fut une détente d'inviter une dame et d'obéir aux glapissements d'un jeune Arlequin qui rangeait les danseurs pour le cotillon. Peu à peu, les figures

s'imposèrent à lui. Elles étaient amusantes, pleines d'imprévu, tenaient en haleine tous les couples, les séparaient, les reformaient et les emportaient dans une débauche, sans cesse accrue, d'accessoires brillants tirés des litières par centaines. Elles faisaient rêver les femmes blettes. Elles surprenaient les très jeunes gens, qui s'y montraient gauches, et dont les pères, d'un œil obscur louchant vers les glaces, dirigeaient quelquefois les évolutions. Des éventails battaient. L'air était lourd. L'orchestre jouait presque avec rage et presque sans pauses, comme aux heures du matin dans les boîtes de nuit.

Claude, soudain, se trouva, près de l'escalier, tête à tête avec sa maîtresse.

— Alors, demanda-t-elle, ça vous a plu?

— Beaucoup! fit-il. Et comme succès...

— Oui, je suis contente! Jusqu'ici, rien n'accroche, à part des bêtises... J'ai une envie de t'embrasser! reprit-elle tout bas.

Il baissa les yeux sans dire mot : elle lui avait, d'un geste sourd, saisi la main droite, le piquait nerveusement de la pointe d'un ongle.

— Hein?... Vous avez raison. Je suis absurde! Tout à l'heure, quand j'ai fait cette fameuse entrée, j'aurais voulu voir les jumeaux, pour traîner mon char, souffler au timon comme des bœufs. Parole d'honneur, je souhaitais ça! Je désirais ça! Malgré moi, je pensais à la mère Farbus... Si vous saviez, mon petit Claude, fit-elle en riant, comme cette brute d'Etienne renâclait!

— Dame, la souplesse et lui...

— C'en devient drôle!

Elle mima un baiser, s'éloigna vivement. Un peu plus tard, comme se formait une chaîne de danseurs, elle appela d'un signe des yeux son amant près d'elle.

— Vous allez me rendre un service! Il faut prendre la tête de cette farandole et entraîner toute la jeunesse à travers le parc pendant vingt minutes bien comptées. Qu'elle se perde au besoin, mais qu'elle disparaisse! Vous, Lestrigny, je vous confie les personnes sérieuses. Sonnez du mirliton! Jouez du tambour! Persuadez les dames!

Faites-vous suivre!... Et promptement! cria-t-elle en battant des mains.

Le jour commençait à décroître. Sur la terrasse, une quarantaine de voitures splendides en faisaient piteusement ressortir vingt autres appartenant à des familles de petite fortune qui vivaient aux champs toute l'année. Les chauffeurs péroraient et buvaient du punch. Un air très doux vint rafraîchir les figures en feu. Claude menait la danse d'un pied vif. Léger dans son costume d'aventurier, il bondissait, ravi d'un rôle que, cinq heures plus tôt, il aurait refusé presque avec colère. Le beau plaisir, ces musiciens qui flanquaient la chaîne, raclant à pleins archets leurs instruments, ces gens bien nés, ces jolies femmes qui suivaient ses pas, tout ce luxe, en somme, le grisait. Les taillis les plus proches le reçurent bientôt. On n'y voyait plus qu'à peine clair. Des cris heureux, des rires montaient de la farandole qui s'était divisée en plusieurs tronçons. Brusquement, de toutes parts, des lueurs jaillirent. Elles provenaient, vertes ou roses, de flammes de Bengale qu'au même instant avaient lancées sous les frondaisons dix ou douze gamins apostés. Lola, décidément, songeait à tout. Claude sentit redoubler son exaltation. Lorgnant à leur passage les plus beaux hommes, il les plaignait ingénument d'ignorer une bouche qui seule, pour lui, s'offrait à point, versait la fraîcheur, excitait les rêves et les fièvres. Les chaînes dansantes s'éparpillèrent, des mirlitons jouaient, un chœur se forma sous les arbres, d'autres chœurs le soutinrent et lui répondirent. Une Espagnole, parmi les groupes tournant avec grâce, faisait claquer durement ses castagnettes. De loin en loin naissait encore quelque vive clarté. Des clameurs la saluaient avec des bravos.

Un appel de cloche retentit. En même temps se montrèrent quatre ou cinq valets, jaillis d'un fourré comme des diables, qui, de leurs poings, frappant d'énormes gongs, se répandirent dans les sentiers et coururent sous bois. Lorsque les invités rallièrent Chanleu, vingt paires de bras accoutumés à ces tours de force en avaient effacé tout vestige du bal. Le couvert, dressé, attendait. Mille

cristaux miroitaient sous la lumière douce. Partout, des fleurs, de ces roses sombres à l'odeur puissante dont les premières avaient paru aux fronts des jumeaux, encadraient une vaisselle magnifiquement sobre et la plus massive argenterie. Nulle étiquette. Les barbons même choisissaient leur place. Beaucoup se mêlaient aux jeunes gens. Rapprochés d'eux par leurs costumes et par leur entrain, ils faisaient coquetterie de les divertir. Claude vit s'asseoir à son côté le vieux Lestrigny qui gentiment lui murmura qu'il se réjouissait de dîner auprès d'un grand peintre. Déjà, les vins coulaient, l'accent montait. Le jeune homme eut l'esprit de ne pas répondre, mais son regard, se détournant et cherchant Lola, resplendit vers elle de tendresse.

Jamais son cœur n'avait été si pleinement comblé. Il partit pour Marseille dès le jour suivant.

VII

De quels remords, de quelle détresse un cœur délicat peut-il se gonfler sans périr? Quand Denise Elpémor secourait un pauvre, on la voyait offrir l'aumône d'une main hésitante, avec humilité, s'excusant presque; quand elle priait, la dernière chaise qui fût dans l'église devenait la sienne par principe, et bien souvent elle assistait à une messe entière sans quitter le dallage de ses durs genoux.

Ce n'était point qu'extérieurement sa vie fût austère. Elle habitait, rue Sylvabelle, dans une maison vaste, un appartement confortable où deux domestiques la servaient. Ele n'avait que du noir, mais toujours fort beau. Si la charité l'occupait, si les sermons et les offices lui prenaient des heures, si, dans sa chambre, elle pratiquait à moments perdus de ces dévotions exténuantes que les seuls religieux soutiennent avec suite, aux yeux du monde, son existence et ses habitudes étaient celles d'une femme de son rang. Elle sortait peu, recevait peu, dans l'intimité, mais elle recevait et sortait. On la réputait triste,

et non sauvage. Elle donnait de l'ennui sans indisposer. Ceux qui l'avaient connue jeune fille, dans son meilleur temps, disaient que même à cette époque elle manquait d'entrain. Et elle avait eu son malheur.

Claude la trouva maigrie. Qu'elle semblait vieille! Droite encore, et le pas relativement souple, son visage creux, son teint flétri, sa bouche sans couleur accusaient beaucoup plus de cinquante-quatre ans. Son regard n'avait aucune vie. Ses cheveux blancs étaient d'une femme aux limites de l'âge. Son cou mince, qu'enserrait un ruban gris clair, montrait une peau comme écailleuse, jaune et toute fanée. Son sourire pâle, en repoussant la chair de ses joues, y marquait des plis d'amertume.

Cependant, pour son fils, elle ressuscitait. Oui, sans effort, naturellement, elle sortait d'elle-même, témoignait une chaleur et une allégresse dont on l'aurait crue incapable. Depuis des mois, elle attendait ces heureuses journées; depuis plusieurs semaines, toujours déçue, elle sentait la ronger la pire impatience. Non la colère : sa modestie était trop profonde pour que, traitée, même par son fils, avec négligence, un mouvement d'orgueil la secouât. Quand il avait parlé naguère d'habiter Paris, pas un instant, et quel désir qu'elle en eût dans l'âme, elle ne s'était vue l'y suivant. Son bonheur, ses goûts, seuls comptaient. Elle était là pour l'assister, non pour l'ennuyer. Dieu jetterait un regard sur son sacrifice. Peut-être même lui ferait-il un précieux mérite de s'être inclinée sans murmure. Mais aujourd'hui que, par sa grâce, elle retrouvait Claude, qu'elle touchait son corps bien portant, qu'elle l'avait auprès d'elle pour quinze ou vingt jours, son cœur chantait, comme autrefois lorsque, toute petite, elle avait vu le pain sacré descendre à ses lèvres. Abrégeant ses bonnes œuvres et ses oraisons, donnant à Claude le temps de Dieu comme le temps des pauvres avec un tranquille enthousiasme, elle lui faisait conter sa vie, répéter mille choses, le mignotait, l'aurait bercé, le servait elle-même, ne se fatiguait pas de l'admirer. Et tout, dans son fils, lui plaisait. Et rien, pour lui, n'était trop beau, ni trop dispendieux.

Il goûta quelques jours de parfait bien-être. Devoir accompli; soucis nuls. Après les incidents d'une longue absence, revoir sa mère, revoir sa ville était agréable. La couleur de Marseille lui charmait les yeux, et sa cuisine : les fins poissons, les brûlantes épices, le safran, la tomate, l'ail, les vinaigrettes, le changeait heureusement des cuisines du Nord. Chaque matin, ses ordres étaient pris. En remontant de la Cannebière, où des camarades, à l'heure du vermouth, le fêtaient, il trouvait dans la salle les persiennes bien closes et, sur la table, une profusion de ces gourmandises dont les vives couleurs éclairent l'ombre. La vieille Angèle venait elle-même apporter les plats. Dehors, Marseille bouillait, Marseille vibrait, rendant à Claude cette atmosphère sans pareille en France qu'il ne savait pas tant aimer. La buée légère dont se couvrait le flanc des carafes lui causait tous les jours de l'émerveillement. Et autour de lui, quelle douceur! Des pas glissants, des mains adroites, rien à l'abandon, tout concerté pour le réjouir sans trouble inutile sous la surveillance de sa mère. De celle-ci, nulle besogne ne troublait l'entrain. Sa résistance étonnait Claude, qui la sentait faible. Sa gaieté relative le frappait aussi, surprenait les bonnes plus encore.

La cuisinière lui dit, un jour, comme elle desservait :

— Je retiens monsieur Claude pour faire des miracles! Que voilà Madame comme une fleur! Et l'œil brillant, toujours sur pied, je m'occupe, je cours, sans parler du sommeil et de l'embonpoint! En une semaine, je parierais qu'elle a pris cinq livres.

— Oui, dit-il, je suis là : ça la rend heureuse.

La vieille femme parut réfléchir.

— Ça compte! fit-elle. Bien sûr, ça compte, mais ce n'est pas tout... Moi, j'aime mieux dire à monsieur Claude que ce n'est pas tout!

Et mettant une sourdine à sa voix chantante, l'air désolé, la bouche amère, le regard pesant, les mains repliées l'une dans l'autre :

— Si monsieur Claude savait! Elle ne mange rien! Un potage, deux courgettes, ça lui fait un jour. Les pauvres

gens qui la mendient se nourrissent mieux qu'elle. Des fois, je lui dis : vous tomberez! Et elle tombera! reprit Angèle en secouant la tête. Un beau jour, dans la rue, on la ramassera!

— Mais elle se porte bien, n'a mal nulle part! Pourquoi donc se prive-t-elle? interrogea Claude.

— Pourquoi elle se prive? Ah! péchère!

La voix navrée se colora d'une touche de respect.

— Par mortification!... Par pénitence!... Pour expier des péchés qu'elle ne commet pas... Madame est une sainte, monsieur Claude!

Soupirant avec force, Angèle dit encore :

— Tenez, un jour, entrez chez elle et tâtez son lit! Vous le croiriez fait dans une planche. Les coussins? Monsieur Claude, je n'exagère pas : une pauvre bête de chien perdu, on les lui donnerait, il vous lèverait la patte contre. Alors, dites! Quand je pense que c'est là qu'elle couche!

Claude, ce soir-là, devait sortir avec un ami. Un instant assombri et mal à son aise, il se secoua, prit son chapeau, s'en fut au *Glacier*, cessa bientôt de ruminer les propos d'Angèle et les oublia peu à peu. Mais le matin suivant, à peine debout, il reçut de Lola une de ces longues lettres au cours desquelles, sans trop gémir de sa solitude, elle savait lui montrer qu'elle la trouvait lourde. Tout Chanleu respirait dans ces pages ardentes. La passion de Lola s'y peignait vivement et les images les plus hardies naissaient sous sa plume. Claude sentit sa chair le presser. Le besoin du plaisir se fit impérieux et le dépit d'être éloigné de sa belle maîtresse, tout d'un coup l'absorbant, le rendit maussade. Marseille, pour lui, perdit son charme en moins d'une minute. Sa pensée volait vers Chanleu. Il lisait, relisait fiévreusement cette lettre, s'y caressait comme à des pointes, en pesait chaque mot, se remémorait mille baisers, dorait Lola des perfections les plus éclatantes. Du fond d'une malle, il retira une petite étude qu'il avait brossée d'après elle. Elle y était vue à mi-corps. Elle y avait ce port altier, cette bouche un peu froide, ce regard superbe et sérieux qui faisaient les

délices de son jeune amant. Pendant des heures, Claude, enfermé, se mordant les doigts, traversé d'impatiences et d'aspirations, passa de la lettre au tableau. Brusquement, il tombait dans de molles rêveries; brusquement, d'un pas raide, arpentait la pièce, comme il aurait fait une prison.

Sa mère, au déjeuner, lui parut triste. Ou sinon triste, au moins tendue et préoccupée, hésitant à sourire, ne parlant qu'à peine, répondant de travers et d'une voix sans timbre. Claude la savait de trop longue date d'humeur capricieuse pour s'en étonner bien vivement. « Ses lubies, songea-t-il, l'ont sans doute reprise. Le fond ne varie pas, elle m'aime toujours; à cette minute, si ce couteau m'entamait un ongle, elle crierait d'une douleur divinement sincère, mais l'auréole du fils prodigue a quitté mon front et le sortilège est rompu. La pauvre Angèle, qui me tenait pour un thaumaturge, va pouvoir de nouveau se désespérer! » Il avait, pour sa mère, assez d'affection. Gâté sans mesure dès l'enfance, tout au plus s'avouait-il à certaines minutes qu'avec un peu de caractère, en l'écoutant moins, en lui donnant plus d'épaisseur et de fermeté, elle lui aurait rendu meilleur service; comme aussi que, trop pieuse, elle l'importunait; qu'enfin l'ennui que dégageait sa personne physique était quelquefois irritant.

Soudain, ses yeux, posés sur elle, eurent comme une secousse. Ses narines se pincèrent et sa bouche durcit. Dans sa mémoire, et sur un ton singulièrement net, des phrases s'étaient mises à tinter. Retenues, quelques-unes, presque mot à mot, ces phrases toutes sèches étaient de celles qu'avait eues Lola pour l'initier aux causes profondes de la mésentente qu'elle avait observée entre ses parents. On a vu le prestige qu'exerçaient sur Claude les ouvrages laissés par son père. On a vu qu'à lui-même il rendait un culte, ébloui, subjugué par cette figure d'homme de qui l'orgueil se refusait à toute concession, flatté à l'extrême d'en descendre. Et voilà que sa mère lui semblait odieuse! Oui, qu'à la lettre elle excitait son antipathie! Que, subitement, de ses dehors à son être

intime, tout son personnage l'offusquait. Il en considérait le visage morne, il en scrutait l'accent timide, l'effacement craintif, non seulement insensible à aucune pitié, mais, dans son cœur, vitupérant l'épouse imparfaite qu'elle avait été pour son père. Lola, décidément, n'avait pas tort : un pareil couple, un tel ménage, à tel point boiteux, offrait quelque chose d'un défi. Les paroles entendues se pressaient l'une l'autre, et la plus vive était encore d'une folle indulgence comparée à l'état qu'elle prétendait peindre. Que son père, moralement, avait dû souffrir ! Combien Lola tirait d'honneur et sortait grandie du grossier parallèle où il l'entraînait ! Ses paupières, un instant, s'étaient abaissées, et de nouveau tournait en lui, revêtant mille formes, l'ardente obsession du matin. Le déjeuner se termina sur des mots sans suite. Il plia sa serviette d'un mouvement maussade et se réfugia dans sa chambre.

La température était lourde. Aucun plaisir, aucun ami ne l'aurait secoué, ne l'aurait occupé, même passagèrement. L'après-midi s'annonçait creuse et interminable. Déposant sa pipe, qui jutait, Claude prit un livre, en parcourut au hasard dix pages et le repoussa, mort d'ennui. Il revint à l'étude et l'examina. Elle demandait, à la joue droite, une légère retouche, mais il n'avait pas ses pinceaux. Tout à coup, traversé d'une curieuse envie, il sentit le carton lui glisser des mains. A peine balança-t-il quelques instants. La tentation était trop forte et lui souriait trop pour qu'il s'empêtrât d'objections. Au surplus, rien vraiment ne la contrariait. Il se leva, serra l'étude, descendit vivement et fit signe dans la rue au premier chauffeur.

— Conduisez-moi, dit-il, sur la route d'Aix. Quand nous aurons dépassé Luynes, je vous arrêterai.

Cette sortie de Marseille se prolonge des lieues. Pleine de vacarme. On n'y circule que difficilement. De toutes parts, des fabriques et des entrepôts, et cette grisaille que le soleil cuit sans l'éclairer, si ce n'est dans les loques dont elle se pavoise. Mais Claude passait indifférent à l'aspect des rues. Transporté d'impatience, il ne voyait

rien. Lorsque enfin la voiture fut dans la campagne, son œil de peintre eut un réveil de quelques instants, excité par les verts et les blancs crayeux de ce paysage un peu sec. Des villages défilèrent. Luynes parut bientôt. Il se souvint qu'après le pont la route montait droit et qu'à gauche s'amorçait un étroit sentier qui aboutissait à La Cagne. Le conducteur fut invité à rouler moins vite. A peu près à mi-rampe, Claude le fit stopper.

Où donc le sentier s'ouvrait-il? Etait-ce vraiment cette dépression labourée d'ornières qu'offrait, à quelques enjambées, la pente du talus? Hésitant à le croire, il chercha plus loin. Mais rien, nulle part! Il prit la piste, y marcha trente mètres, aperçut un fort bouquet d'arbres. « Curieux, fit-il en repartant, comme la mémoire trompe! Je voyais ce massif d'une autre étendue, j'avais même l'impression qu'il touchait la route. Je l'entourais d'une profusion de petites broussailles dont je ne découvre aucune trace. Pourtant, pas d'erreur, c'est bien là! » Aussitôt sous l'ombrage, il se reconnut. On l'avait émondé, on l'avait peigné, des allées nettes et bien sablées remplaçaient sottement le plaisant dédale de jadis, mais nulle clôture désobligeante n'arrêtait les pas et, là-bas, la maison n'avait guère changé. Les contrevents en étaient clos. Elle semblait déserte. Sur sa façade, toujours d'un ton légèrement ocré, frémissantes et bleues, jouaient des ombres.

Claude n'avait pas revu ces lieux depuis dix-sept ans. Il sentit, une minute, l'oppresser son cœur. C'était ici que l'accident le plus exécrable avait couché son père en pleine jeunesse. Derrière ces persiennes. Dans cette chambre. Sa mère logeait à l'autre bout de la longue bastide. « Et Lola? » songea-t-il, le regard tendu. (Elle était alors : Mademoiselle. Quel ravissement de murmurer à La Cagne ce mot dont naguère les syllabes le faisaient trembler!) « Dans ce coin, reprit-il, mais voyons un peu! » Tirant de sa poche un calepin, il lui suffit de quelques traits pour situer la chambre dont il recherchait l'emplacement. Et brusquement, dans sa mémoire, elle se dessina, se peignit, pour mieux dire, verte avec du rose,

aussi précise de teintes que la sienne propre. Elle prenait jour sur la campagne. Oui, par cette fenêtre! Claude s'assit sur un banc qui se trouvait là. Derrière lui gazouillait, dans sa maçonnerie, l'eau du canal qui traversait la propriété. Devant ses yeux, deux seules figures : Mademoiselle, son père, également brillantes et hardies. La pâle Denise n'apparaissait que comme un fantôme. Comptait-elle beaucoup plus que ses domestiques? Lui se bornait à révérer timidement son père et à redouter Mademoiselle. Il se leva, rôda sur place, longea le ruisseau, chemina quelque temps, comme cherchant une piste, et s'enfonça dans une pinède où, jadis, Lola, quand il faisait chaud, l'instruisait. Qu'espérait-il? Que signifiaient ces regards avides posés, aux clairières, sur les troncs? Nulle espèce d'incident dont il se souvînt, aucune réponse mieux qu'indécise à de vagues questions plutôt subconscientes que formelles, rien qu'une odeur, sentie nulle part, qui flottait ici, une grisante atmosphère propre à cette futaie! Il suspendit son pas, s'assit dans l'herbe. Elle était presque sèche et cuisait aux reins.

Tout à coup, délaissant le subtil passé, son esprit revint vers Chanleu. La jolie fête donnée pour lui l'avait accroché. Lola s'était montrée droite sur son char. Qu'elle était belle, qu'elle rayonnait et qu'elle imposait, en mère des Gracques régnant d'une fleur sur les jeunes trésors que sa gracieuse autorité pliait au timon! L'air buté, mécontent et farouche d'Etienne, Claude l'avait encore dans les yeux. Lola, devant sa rébellion, l'avait dû contraindre. Avec quelle rigueur! De quelle voix! Des phrases nerveuses, de dures menaces, des imprécations résonnaient, crépitaient aux oreilles de Claude. « J'aurais fait comme Etienne! se déclara-t-il. J'eusse aimé que sa main s'élargît sur moi et n'obéir que dominé dans toutes mes cellules par ce corps impérieux et cette main brandie! » Une extrême langueur l'accablait. Et du moins sentait-il avec précision ce qu'il était venu chercher au milieu des pins. C'était Lola dans l'exercice d'une sévérité antérieure à ses luttes avec les jumeaux; Lola, maîtresse de lui, maîtresse brutale; ce charme aigu d'un autrefois sans

indépendance, sous l'empire de cette femme qui le caressait et l'idolâtrait aujourd'hui. Si, là-bas, la maison n'eût été fermée, de quelle ardeur n'aurait-il pas couru vers la chambre où Lola, jeune fille, le matait, renversait à ses pieds son futur amant! Heureux Etienne! Mais savait-il, dans la soumission, autre chose que geindre et maudire? Et lui-même, à l'époque, ne grinçait-il pas?

Une flèche brûlante frappa sa joue. Des cigales crissèrent. Il pleurait d'amour sous les arbres. Il eût souhaité pouvoir confondre en lui tous les âges et prosterner devant Lola un bizarre mélange d'enfant indocile et d'homme fait. Mais surtout, mais d'abord, habiter La Cagne, revoir Lola sous cette toiture, debout dans cette porte, parcourant cette pinède ou longeant cette eau. Tout, ici, se gonflait d'accents prêts à sourdre, et la mémoire de sa maîtresse suppléerait sûrement les insuffisances de la sienne. Elle traînerait à ses jupes son élève grandi. Ces allusions qui, bien des fois, les premières semaines, l'avaient enflammé à Chanleu, faites ici, résonnant dans ce paysage, quelle vertu prodigieuse ne gagneraient-elles pas! Claude approcha de sa figure son bras replié. Sa gorge était sèche, sa langue lourde. Jamais sa tête n'avait roulé des songes plus ardents, ni son corps, d'une absence, à tel point souffert. Un peu de brise naquit. L'heure avançait. Parvenu non sans peine à se ressaisir, il descendit vers la maison du pas d'un homme ivre. Au passage, avisant une touffe de bambous, il en mit une feuille sur son cœur.

Le conducteur n'espérait plus le revoir vivant. « J'attendais, lui dit-il, que le soleil tombe; alors, d'un coup de mécanique, je filais sur Aix où j'aurais fait au commissaire ma déclaration. Je pensais que Monsieur s'était suicidé. » Claude se dérida malgré lui. L'auto roulait à grande vitesse dans un air moins chaud. « Moi aussi, songea-t-il, je dramatise tout! » Il se secoua. Dans une quinzaine, vers le 20 septembre, il repartirait pour Chanleu. Arrivé à Marseille, il régla sa course et pénétra dans un café de la rue Colbert, aspirant à boire des choses fraîches, plus encore tourmenté du besoin d'écrire.

Sa lettre, terminée, comptait douze pages. Il la relut, rougit des phrases qui s'y étalaient, du son délirant qu'elle rendait, et la mit dans sa poche, n'osant l'envoyer.

A quel désordre atteindrait-il? C'était trop absurde! Certainement, sa maîtresse lui était précieuse, mais le bonheur sans nulle menace qu'il goûtait près d'elle excluait pareil déchaînement. N'avait-il pas vécu huit jours dans une paix complète? Et Lola, en dépit de son impatience, faisait-elle dans ses lettres une pression sur lui pour qu'il lui revînt avant l'heure? S'appliquant de la sorte à se raisonner, il rejoignit d'un pas flâneur la rue Sylvabelle où sa mère, au dîner, lui parut moins sombre. « Si, pensa-t-il, je lui disais, comme une chose toute simple, que je suis allé à La Cagne? » Il en fut, une minute, sérieusement tenté. « Mais non, ce serait bête, elle sangloterait! Tout ce qui touche à ce passé la trouve trop sensible. Par ailleurs, je devrais surveiller chaque mot et risquerais de m'embrouiller dans une confidence qui ne me ferait aucun bien. » A minuit, le sommeil le fuyait encore. L'esprit moins prompt, la chair plus calme, enfin détendu, il rêvait, immobile dans l'obscurité.

Denise, elle non plus, ne dort pas. Toute la soirée, tant bien que mal, plutôt mal que bien, et au prix d'un effort de tous les instants, elle a composé son visage. C'est qu'elle a vu, au déjeuner, Claude le front maussade et qu'elle s'est persuadée, en réfléchissant, que sa propre apparence en était la cause. Mais cette lettre encore la poursuit! Mais cette enveloppe dont, ce matin, l'aspect l'a frappée, elle est là, dans ses yeux, qui ne s'efface pas! Ces lourds jambages, elle les connaît. Ils l'ont fait souffrir. Ces jambages, ou du moins des jambages semblables. Et d'abord, oui, sans doute, elle a hésité. Elle sentait dans son cœur comme un coup mortel sans savoir quelle main l'assénait. Il a fallu qu'elle se reprît et s'interrogeât. Alors... Devient-elle folle? A-t-elle bien vu? Elle se refuse à croire possible une horreur pareille, la repousse, lui échappe en se gourmandant. Quelle femme est-elle pour qu'une pensée aussi monstrueuse ait pu se faire

jour dans sa tête? Rien qu'aux âges qu'elle unit, la nature se cabre! Mais comment Claude, si peu mondain, qui ne sort jamais, a-t-il rencontré ces Farbus, et comment s'est-il lié avec les Farbus au point de séjourner deux mois chez eux? Pourquoi se tait-il sur leur compte? Pourquoi leur nom, dès qu'il résonne, le fait-il rougir? Pourquoi surtout, ah! oui, pourquoi Mme de Farbus écrit-elle, on peut dire tous les jours, à Claude, — car si Denise n'a remarqué que ce matin même l'épaisse écriture qui la charge, elle a vu plusieurs fois passer cette enveloppe. La raison n'admet pas, mais les faits insistent. C'est comme une lutte entre des feux épars dans une grotte, à celui qui jettera la plus dure clarté sur une terrifiante inscription. Denise, parfois, levant les yeux, ne la distingue plus; puis des flammes se redressent, qui balaient la voûte et la lui ravivent en entier.

La nuit l'étouffe. Tantôt elle songe et tantôt elle prie. Cependant, la prière ne la soulage pas. Elle n'en tire pas, comme d'habitude, ce rafraîchissement, ce regain de confiance dont elle a besoin pour encore lutter, encore vivre. Elle s'y plonge, et sans cesse elle en est distraite. Elle y revient et s'aperçoit qu'elle ne lance vers Dieu que des cris informes et rompus. Entre temps, son esprit, sa mémoire travaillent, des flots d'images roulent dans sa tête tout l'affreux passé, la défense mollit, le doute cède. A genoux, la voici qui se tord les mains. Retombée sur sa couche, elle gémit, elle pleure, puis, traversée d'un bref espoir, toute fiévreuse, renaît, la figure bientôt sèche et le cœur battant. Soudain, le sommeil l'engourdit. Ce n'est qu'une trêve, où elle s'agite, les yeux à peine clos. Elle en sort inconsciente de l'avoir goûtée, pour retrouver, encore plus nets, les jambages pesants de cette écriture volontaire. Le jour paraît enfin. Des voitures cornent. Elle entend les servantes qui commencent leur tâche. D'ordinaire, c'est l'instant où elle saute du lit, où elle savonne, elle si frileuse, son corps dans l'eau froide, où elle se prépare pour la messe. Mais l'église, aujourd'hui, ne la verra pas. Elle va et vient, pleine d'impatience. Elle attend huit heures.

La lettre était bien au courrier. Denise la prit, courut chez elle, verrouilla sa porte, arrêta sur l'enveloppe un regard stupide. Que signifiaient cette suscription tracée d'une plume maigre et ces caractères arrondis? Mais la barre est la même, qui souligne Marseille! Mais cet E, l'initiale du nom d'Elpémor, Denise l'a vu ainsi formé voici dix-sept ans, et la lettre d'hier le portait semblable! Donc, l'écriture est contrefaite. Donc, elle est fixée. C'est bien là l'expédient d'une tardive prudence. « Et si, pourtant, songe-t-elle déjà, cette écriture-ci était celle du comte de Farbus? » Quel éclat, quelle vigueur qu'aient les présomptions, au fond d'elle, malgré tout, le refus subsiste. Elle se dérobe, elle se détourne, elle ne croira pas. Dieu! la pesanteur de cette lettre! Pour l'affranchir, il a fallu que l'on mît deux timbres! Seule, une femme amoureuse peut offrir son temps avec un pareil abandon. Denise est mère : a-t-elle le droit, flairant pour son fils un péril doublé d'infamie, de rester sur ce point dans l'incertitude? Brusquement, la question s'est ainsi posée. Denise n'en voit plus que cette face. Elle tient la lettre, hésite encore, la respire, l'éloigne, appuie sa main, clôt ses paupières sur ses yeux brûlés, se reporte aux images d'un passé sans nom. Une longue épingle est là, qui traîne. Elle déchire l'enveloppe.

VIII

Lorsque Claude vit sa mère pénétrer chez lui, elle était si défaite, elle était si pâle, tant de souffrance et d'égarement régnait dans ses yeux qu'il poussa un cri d'émotion. Denise lui prit la tête et l'embrassa. Puis, sans préambule, d'une voix blanche, déposant au hasard ce qu'elle apportait :

— Cette lettre, dit-elle, t'appartient. Mon cher petit, tu m'excuseras : je l'ai décachetée!

— Comment, protesta-t-il, tu t'es permis...

Il avait aussitôt reconnu l'enveloppe. D'une main violente, il la saisit, la mit dans sa poche, referma sur elle son veston.

— Certainement, j'ai eu tort, mais je souffrais trop! Ecoute, je t'expliquerai... Tu comprendras... Laisse-moi d'abord m'asseoir un peu. Le cœur me fait mal.

— Et tu t'es permis? reprit Claude. Je me dévoue, je viens te voir, je te donne mon temps, et tu profites de mon séjour pour ouvrir mes lettres? Je te prouve ma confiance, et tu en abuses?

Elle le regardait, effondrée. Qu'importait sa colère? Qu'importaient ses dires? Qu'importait même, à la rigueur, qu'il la bousculât? C'était autre chose qui comptait!

— Ainsi, murmura-t-elle, ainsi cette femme...

— Elle est ma maîtresse, oui! dit Claude. Dispense-moi donc de tes questions, puisque tu as lu!

— Tu te trompes, fit Denise, je n'ai pas tout lu. J'ai lu la signature et quelques lignes. Ça m'a suffi! N'as-tu pas honte? Une femme de cet âge...

— Est-ce ton affaire? s'écria-t-il d'un accent furieux. Ai-je besoin, pour aimer, de ton consentement? De quoi, saprelotte, te mêles-tu? Suis-je encore en lisières? Dois-je encore des comptes?

— Mais, reprit-elle avec douceur, suivant son idée, à plus de quarante ans, comment ose-t-elle? Une femme qui t'a vu tout enfant! Et son mari? Dieu, quelle horreur! gémit-elle plus bas en plongeant sa face dans ses mains.

— Laisse donc les morts tranquilles! riposta Claude. Où as-tu pris qu'il existait un comte de Farbus?

— Où, mon chéri? Mais dans tes lettres!

Il mordit sa joue.

— Alors, fit Denise, elle est veuve? Alors, voyons, c'est encore pis? C'est encore plus sombre? Elle est veuve, et toi, Claude, tu vivais près d'elle? Vous demeuriez dans ce château comme mari et femme? Vous donniez le scandale à toute une région?

— Assez, cria-t-il, tu m'agaces!

Il prit un air buté, serra les poings et partit d'un grand pas à travers la chambre. Sa mère pleurait; elle le suivit un instant des yeux; puis, d'une voix chevrotante, le regard baissé :

— Lorsque tu t'en iras d'ici, qu'est-ce que tu comptes faire?

Claude marcha plus vite, sans dire mot.

— Retourner à Paris ou rentrer là-bas?

— Ce qu'il me plaira! lança-t-il. Je suis majeur. Il serait temps que tu t'en persuades. Ce stupide questionnaire n'a que trop duré! Si je vais à Paris, tout sera dans l'ordre et tu pourras bénir le ciel, puisque c'est ton genre. Si je préfère Chanleu, tu l'apprendras!

Denise se dressa tout d'une pièce. Une expression presque sauvage, durcissant ses traits, en avait effacé jusqu'à l'amertume.

— Chanleu, déclara-t-elle, c'est impossible! Où cette femme est chez elle, tu n'as point ta place! Il faut te faire à cette idée, dit-elle plus doucement, comme si déjà l'épouvantait sa propre hardiesse.

Et se renflammant aussitôt :

— Impossible! Impossible! Oh! ne cherche pas... Prends-en ton parti : tu dois rompre!

Claude s'était arrêté et la regardait. Jamais sa mère, d'un naturel si patient, si faible, engourdie de tristesse et de dévotion à n'accuser, pour l'événement le plus remarquable, on peut dire aucun intérêt, n'avait brûlé en sa présence d'une pareille passion. Il l'en excusait largement. Sous sa colère frémissait même une certaine pitié. Il savait l'affection qu'elle avait pour lui, l'imaginait, pleine de soupçons, décachetant cette lettre, et sentait bien de quelle horreur l'avait pu frapper une confirmation si brutale. Cependant, quelque chose l'intriguait un peu : dans ce désordre, un déchaînement, une exaltation que n'expliquaient suffisamment ni les circonstances, ni les fortes raisons qu'il pouvait faire jouer.

Sans rudesse, appuyé de la pointe des coudes aux panneaux sculptés d'une armoire :

— Mais qu'as-tu donc? demanda-t-il. Et pourquoi *dois-je* rompre? Où vois-tu, de ma part, une obligation? J'admets, sans doute, que cet amour te surprenne... te choque...

Elle leva les mains.

— Non, tais-toi!

— Pourtant.., fit-il.

— Tais-toi! Tais-toi! reprit-elle plus haut, d'une voix suppliante, étranglée. Je n'ai pas à entrer dans tes confidences. Mon petit Claude, au nom du ciel, crois-moi sur parole! Fais-moi ce sacrifice, je t'en conjure! T'en ai-je, une fois dans toute ta vie, demandé un autre? s'écria-t-elle avec l'accent d'un vrai désespoir devant le silence de son fils. Ne me refuse pas! Claude, sois bon! Tu sais bien, mon chéri, que cette femme est vieille. Te rends-tu compte que, dans dix ans, elle aura mon âge, qu'elle pourrait passer pour ta mère, qu'on doit rire derrière vous de vous voir ensemble? Ce n'est pas tout. Je la connais. C'est une misérable! Une horreur! fit Denise en se contractant. La méchanceté même! La pire brute!

Claude fixa de nouveau son regard sur elle, et brusquement baissa les yeux, détourna la tête, la poitrine oppressée, comme frappé d'un coup. Entre ces cris chargés de haine dans toutes leurs syllabes et certaines paroles de Lola, un lien venait de s'établir, une lumière de sourdre. Ils étaient rejoints, s'éclairaient. Leurs rapports s'accusaient jusqu'à l'évidence. Branlant, stupide, Claude fit un pas, se saisit d'un siège, y tomba lourdement et d'abord se tut. Mais déjà le poignait la curiosité et le besoin de certitude refoulait en lui tous ses sentiments, quels qu'ils fussent.

— C'est donc cela? murmura-t-il, le front dans ses mains. C'est donc cela, mon Dieu?... Pouvais-je savoir!

Sa mère sursauta.

— Que t'ai-je dit?

— Rien, fit-il. Je comprends!

Elle fondit en larmes.

Et sans même élever une protestation, tant, à voir Claude, il lui parut qu'elle perdrait son temps, que tout subterfuge échouerait :

— Ce qu'a fait cette femme est horrible! A La Cagne, mon chéri, nous vivions heureux. J'avais ma place, une place petite, la meilleure des parts. Je te soignais, je me dévouais à ton cher papa. Tous les jours, dans mon

cœur, je remerciais Dieu, et je t'assure que si parfois mon insuffisance m'humiliait pour ton père et me semblait lourde, lui n'en souffrait pas trop, lui m'excusait. Mais elle est survenue et tout a changé. De son fait à elle! A elle seule! Ton père, la bonté même, la droiture même, la traitait, au début, presque avec froideur. C'est cette coquine, par son toupet et ses manigances, qui l'a détourné peu à peu. Oh! la tête, certainement, ne lui manquait pas! Ni l'ambition! J'ai tout suivi. Elle m'avait en haine. Hypocrite à ses heures, à ses heures cynique, je rougirais s'il me fallait te conter ici toutes ses méchancetés une par une. Rappelle-toi, mon chéri, comme elle te battait! Elle m'a crucifiée par vous deux. Je n'étais plus, dans ma maison, qu'à peine une servante! gémit Denise en écrasant sur sa bouche plaintive son mouchoir tordu et trempé. D'une voix sèche, d'un sourire qui me transperçait, ton père, hélas! ensorcelé par cette créature, quand j'essayais de l'éclairer sur ses intentions, rabrouait ma douleur et raillait mes craintes. Où m'appuyer? Personne au monde, articula-t-elle, n'avait des oreilles pour m'entendre. Grand-père était mort, grand-mère, morte. Tu n'étais qu'un enfant sans compréhension. Tu fuyais mon approche, redoutant cette femme, et bien souvent, pour t'embrasser, je l'épiais des heures, trop heureuse de pouvoir, lorsqu'elle s'éloignait, te saisir enfin par surprise. Voilà, mon Claude! Juge à présent et détermine-toi! J'ai tout dit, tout avoué, j'ai peut-être eu tort, s'écria Denise en pleurant, mais quand je pense, ajouta-t-elle, que cette misérable...

— Pauvre mère! souffla Claude, le regard perdu.

Depuis un instant, il songeait. Les paroles déchirantes l'atteignaient sans doute, la compassion dont il venait de donner un signe, son cœur l'éprouvait sincèrement, mais son esprit n'était plus là, il pressait des ombres, explorait à tâtons un coin du passé où venait de paraître une furtive blancheur.

Prenant sur lui, baissant la tête pour cacher son trouble :

— Permets-moi, fit-il, une question. Je la sais délicate

et elle m'embarrasse. Cependant, à ce point de malaise moral où ta confidence m'a porté, je souffrirais s'il me fallait la garder pour moi.

— Va! dit-elle. Je t'écoute. De quoi s'agit-il?

— De la mort de papa, dit rapidement Claude. Tu m'as toujours accoutumé à chérir en lui un poète plongé dans ses rêves...

— Mais cette fille même en était un! s'écria Denise en haussant les épaules avec désespoir. Il la colorait de mille feux. Il ne l'a jamais vue dans un jour exact.

— Bon! Je veux bien admettre. Il la rêvait. Et dans la vie, n'est-ce pas, maman, si je t'ai comprise, il passait ainsi, rêvant tout. Les ouvrages domestiques ne l'amusaient pas. Jamais ses doigts ne touchaient rien, ne déplaçaient rien que son porte-plume et ses livres.

— Rien! répondit Denise. Strictement rien! Pas même un tuteur. Pas une brosse. Il avait en horreur le travail manuel.

Claude la regarda dans les yeux. Puis, d'un air décidé, mais d'une voix tremblante et qu'assourdissait l'émotion :

— Alors, voilà... Ce revolver, comment l'expliques-tu?

— Comment j'explique?... Quel revolver? murmura Denise, devenue subitement d'une extrême pâleur. Ah! fit-elle, c'est sans doute...

Il l'interrompit.

— Non, de grâce, maman, réponds-moi! Ce revolver qu'il nettoyait, comment l'expliques-tu? Incapable, dis-tu, de saisir une brosse, était-il homme à nettoyer un vieux revolver, sans nécessité, par passe-temps, comme un rentier des Aygalades fait reluire ses cuivres?

— Où veux-tu en venir? questionna Denise. Je ne vois pas... non, je t'avoue... je ne vois pas bien...

Claude faillit ne pas insister. Ce qu'il faisait lui paraissait à tel point cruel que vraiment sa conscience lui montait aux lèvres. Au surplus, le désordre où était sa mère confirmait déjà ses soupçons. Mais il voulait une certitude, l'aveu explicite, et avec lui, comme une partie de son héritage, les circonstances mêmes du malheur, estimant qu'à son âge il y avait droit.

— Il faut me pardonner! dit-il enfin. Je viens d'entrer dans un secret dont j'ignorais tout et depuis cinq minutes mon cerveau travaille. Ce que je présume est affreux. Je vous vois, elle tâchant, par ses artifices, d'asseoir son empire sur mon père, et toi, maman, de tout ton cœur, le lui disputant. Vous vous heurtez. J'entends la lutte, je devine vos armes. Sur ces entrefaites, mon père meurt...

— Et alors? fit Denise, ne respirant plus.

— Alors... dit-il. Alors, maman...

Ses mains s'agitèrent.

— Va jusqu'au bout! Tu te figures que ton père s'est tué?

— Oui, je me figure qu'il s'est tué!

Denise baissa la tête et réfléchit. Puis, d'un effort se redressant et s'affermissant, mais si défaite que Claude, vers elle, étendit les bras, pensant qu'elle allait défaillir :

— Mon enfant, je te jure que l'esprit t'emporte! Sur mon salut, déclara-t-elle, il ne s'est pas tué, il n'a pas commis cette bassesse! Il n'était pas, tu m'entends bien (elle cherchait ses mots), il n'était pas, même au plus fort de cette crise terrible, assez déchu de toute grandeur pour courir se tuer sur les entreprises de deux femmes. Nous deux, seules, divaguions et nous passionnions!

— Pourtant, fit Claude avec angoisse, dis, ce n'est pas elle...

Sa mère secoua la tête négativement.

— Tu me le promets?

— Le cacherais-je?

Des secondes s'écoulèrent dans un tel silence qu'une lointaine chanson leur parvint.

— Donc, reprit-il, c'est l'accident! L'accident stupide! La balle idiote restée dans l'arme, et qui part soudain sur un geste imprudent... et inexplicable! Il faut que je croie cette version?

— Il le faut, mon chéri, C'est la vérité!

— Rien ne s'y ajoute?

— Rien! fit-elle.

Il se leva, parut songer, se mordit la bouche. Tout à

coup, traversant d'un pas vif la chambre et prenant sa mère par une main :

— Jure-le moi, dit-il, devant Dieu!

Les paupières de Denise commencèrent à battre et son visage plein d'épouvante sembla s'amincir. Claude se pencha sur elle, serra plus fort.

— Qu'attends-tu? gronda-t-il. Qu'attends-tu? Jure-le!

Elle baissa les yeux, souffla :

— Non.

Sa main prisonnière se tordait. Elle était sans couleur et respirait mal. Son chignon blanc, désépinglé, pendait sur son cou.

— Alors, explique...

Elle dit soudain :

— C'est moi qui l'ai tué!

Et d'un trait, d'une haleine, sans regarder Claude qui, sous l'effet du saisissement, lui lâchant la main, était retombé sur son siège :

— Pour toi! fit-elle. Ils s'apprêtaient à partir ensemble et j'ai cru qu'ils voulaient t'arracher à moi. Mon pauvre cher petit, j'étais comme folle! Elle le tenait entre ses bras quand je suis entrée. Les coups sont partis, sais-je comment? Je visais, oui, sans doute, je visais leur groupe, dans ma colère, oui, certainement, je les associais, mais c'est elle qu'en mon cœur je souhaitais d'abattre. Ah! cette minute! Ah! mes sanglots et mon désespoir quand j'ai vu ton père foudroyé! Dix-sept ans, dix-sept ans, s'écria Denise, dix-sept ans que je vis dans le repentir, et dix-sept ans qu'avec horreur, mesurant mon crime, j'ai l'impression de n'apporter à la droite de Dieu, pour m'en purifier, qu'une goutte d'eau! J'aurais dû tout t'avouer et je n'osais pas. Pendant dix-sept ans, j'ai menti. Si tu savais, murmura-t-elle, toutes les précautions que, par petitesse... par lâcheté...

Elle mordit son mouchoir, n'en pouvant dire plus. Sans une parole, sans un mouvement, effondré, livide, Claude, les poings au menton, la considérait.

Il interrogea :

— Et les suites?

— Les suites? fit-elle. Que veux-tu dire?... Ah! les suites! J'y viens.

Elle se raidit, et d'un effort qui sans cesse butait, d'un accent rompu par les larmes :

— Je t'avais éloigné dès les premières heures. On ne m'a pas mise en prison. Les témoignages des domestiques m'étaient favorables et cette fille, au surplus, ne contestait rien. Pendant des mois, j'ai dû subir, seule et sans appui, l'instruction la plus mortifiante. Heureusement, les journaux s'en occupaient peu. C'était la guerre. Tant de familles tremblaient pour les leurs qu'un drame privé entre personnes sans attaches dans Aix ne pouvait les secouer bien profondément. L'audience même n'a fait aucun bruit. Le président, l'accusateur, ne m'ont guère chargée. Finalement, les jurés m'ont renvoyée libre. A cela près que toute la vie, articula-t-elle, n'était plus pour moi qu'un enfer, je pouvais respirer comme une innocente!

Elle se tut et d'une main se couvrit les yeux. Claude secoua la tête pensivement.

— Ainsi, murmura-t-il, ainsi, c'est toi! Et sans cette lettre... à moins qu'un jour une indiscrétion ne m'eût, par hasard, éclairé...

— Où vas-tu? fit Denise comme il se levait. Claude, où vas-tu? répéta-t-elle d'une voix gémissante en le voyant tourner, saisir sa montre et se diriger vers la porte.

— Nulle part! dit-il. Je sors un peu. La tête me fait mal.

Elle faillit lui jeter : « Ne me laisse pas seule! » Dans ce tragique instant, le sentir là, l'y garder — même alors qu'à son noir silence elle mesurait avec effroi son bouleversement, — c'était pour elle pouvoir se dire que sa confession était pratiquement acceptée. Mais il passait; mais ce front lourd, cette mâchoire violente, ces yeux chargés de réflexion sous les sourcils joints, tout en lui la contint et l'intimida : elle frémit des épaules en voyant son dos et le regarda disparaître.

HENRI DEBERLY.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LES POÈMES

Raoul Lafagette : *Le Prélude Inachevé...*, Lemerre. — Marcel Garnier : *Sous Notre Toit*, Fasquelle. — Paul Verdier : *Usines*, « La Semeuse », Bergerac.

Le Prélude Inachevé... : « Le plus ancien de ces poèmes est daté de 1901, j'avais 18 ans. Le dernier est de 1935. Les jours passaient, j'ai somnolé ma vie, me voilà vieux : mon petit livre n'aura préludé qu'au silence... Pourquoi je le publie? Eh! par vieil enfantillage! Parce qu'on ne renonce jamais tout à fait, même quand le soir s'achève, aux jeunes espérances du matin!... »

J'aime cette confession que fait, en préface à son livre, M. Roger Lafagette, fils de Raoul Lafagette, qui, né en 1842, à Foix, a chanté en montagnard *les Accalmies* de la montagne, *les Aurores* pyrénéennes, les grands paysages de *Pics et Vallées*. C'est de son souvenir, « ô Poète des Pyrénées », que son fils se réclame.

Les cas analogues à celui de Roger Lafagette ne sont pas extrêmement rares. Tout enfant, il a puisé le goût des vers et de l'art dans le milieu familial; il l'a développé par l'étude, par la lecture des poètes, par quelques fréquentations d'écrivains, de peintres, de musiciens. Il a pris plaisir à écrire en mettant à profit tout ce qu'il avait acquis, et c'est irréprochable. Il sait ce que c'est que la poésie, il la révère et la chérit. Mais, en somme, il ne s'est jamais senti le sein dévoré par l'appétit de grandir, par l'ambition de s'égaler, si possible, aux dieux; il est resté, étant un lettré parfait et un connaisseur raffiné, ce qu'on appelle un amateur. Et des amateurs de cette sorte le nombre ne sera jamais trop considérable.

Ce sont eux qui apprécient — j'allais dire comme d'un vieux vin, qui dégustent — la poésie des autres, la répandent, assurent sa gloire. Lorsqu'enfin ils se décident à réunir, à publier les poèmes qu'ils n'ont pu s'empêcher de composer, on mesure la distance. Tout est bien, tout est juste, et hautement estimable. Mais tout leur élan, avec de la grâce, de l'élégance, du charme parfois, ne les ravit jamais à la terre; jamais ils n'ont même songé à découvrir un ciel nouveau.

M. Lafagette s'est plu à adapter des poèmes de Rabindranath Tagore, ou de Sappho ou des anacréontiques: c'est adroit et c'est exact; il a chanté quelques paysages familiers; des souvenirs proches ou lointains, célébré des visages d'amis, tenté des méditations d'abstraite philosophie, évoqué avec émotion le visage de sa mère et la mémoire d'une sœur qui mourut jeune. Quelque chose manque à tout ce travail pour que la sympathie aisément conquise à l'auteur se transforme en admiration; c'est probablement que toute cette noble et discrète tenue que nous louons en ses vers provient chez lui d'éducation plutôt que d'intuition; il n'aurait, pour pousser au bout mon sentiment, rien inventé s'il n'avait pas appris. Soutenu par de confiantes amitiés et, entre autres, par l'amitié du poète Georges Ville, il s'est décidé à publier ce qu'il appelle *le Prélude Inachevé... :* c'est bien cela; il en est resté au prélude; il l'a interrompu à toute occasion, je crains que jamais il ne l'achève et n'aborde le gros de l'ouvrage. Il y a une profonde émotion, une impression d'âme et de sentiment dans le poème qu'il a écrit sur la mort de *la Vieille Chatte :*

Elle m'aperçoit et m'appelle :
Un petit signal étranglé,
Doux et bref et comme parlé;
Et surtout, je vois sa prunelle,

Les yeux fixes, les larges yeux
Illuminant ce corps inerte,
Et le grand appel anxieux
Sortant de leur prunelle verte!...

Il m'advient quelquefois, le plus rarement possible, d'assister à une réunion où l'on initie au culte des bons poètes les assistants de bonne volonté. La causerie qui présente les

œuvres et les commente, les considérations empruntées à des critiques en vue, la récitation des vers dont s'acquittent en général des actrices en vogue ou des amateurs avertis contribuent à me plonger presque toujours dans une stupeur d'où je me ressaisis avec difficulté. Si les poètes qui donnèrent prétexte à ce débordement de louanges, de remarques ingénieuses ou spirituelles, de rapprochements invraisemblables et de banale analyse ne m'étaient connus depuis longtemps et très chers, si je ne les entendais sonner dans ma mémoire d'un éclat autrement simple et chantant que celui qu'on leur prête en de telles occasions, c'est eux peut-être qui en porteraient la peine dans mon souvenir; mais je me retire, bien à l'écart, dans le voisinage de mes livres aimés. Je les reprends, je relis, je récite, je m'échauffe, je les pénètre, et j'oublie vite que je les ai crus presque coupables. Ce n'est pas eux, ah! non certes! mais la tribu mondaine des récitants dont l'occupation primordiale n'est pas la poésie, mais — quand ils sont quelqu'un — le théâtre, les conférences en vogue, ou les pédants qui en colportant des mots, des anecdotes, des banalités piquantes, se distraient de la tâche assumée de mettre en valeur aux yeux de qui, en général, n'y saurait rien comprendre, une grandeur dont ils se sentent trop surpassés pour tenter même d'y atteindre. Ces gens sont de bonne volonté; il se peut même qu'ils éveillent, de-ci de-là, une intelligence. Respectons-les, mais sachons nous « défiler », comme on dit, lorsque nous sommes conviés à les entendre!

C'est, je suppose grâce à cette résolution de ne plus franchir mon seuil pour applaudir au « bien » qui se colporte dans les salons ou les « milieux avertis et lettrés », au sujet des poètes et de la poésie lyrique, que j'ignorais, dans mon innocence, « l'invention » d'un nouveau poète, *couvreur-plombier* de son état, de qui, paraît-il, les poèmes dont se compose le recueil **Sous Notre Toit** sont diligemment révélés aux « sans-filistes » grâce à la diffusion qu'en a faite Mme Mary Marquet, de la Comédie-Française. Le bulletin « prière d'insérer » qui, par les soins de l'éditeur, est joint à l'envoi de ce livre fait de ce livre le pendant de la *Marie-Claire*, œuvre, comme on le sait, d'une couturière, Marguerite Audoux. Ce roman était la réussite ingénue d'une âme qui se donnait tout entière,

sans prétentions et sans craintes. Depuis nous avons connu d'autres révélations littéraires d'ouvriers manuels; l'éditeur de M. Marcel Garnier aurait été bien avisé de ne pas le méconnaître, par prétérition. Je ne songe pas au berger Loys Labèque, mais plutôt au menuisier Maurice Mardelle qui est, prosateur, cher à Maurice Bedel, autant qu'il l'est à moi, comme poète.

J'ai peur que la destinée de M. Marcel Garnier n'égale celle ni de Mardelle ni de Marguerite Audoux, artistes nés et demeurés artistes par une vertu innée et persistante. Ce poète m'apparaît moins résolu. Il possède des dons remarquables, mais le succès peut-être l'a-t-il enivré? Peut-être l'exemple et de regrettables lectures? Ses vers ne sont point datés; j'ai l'impression que les meilleurs — qui contiennent beaucoup de bonnes choses bien venues — sont les plus anciens : je citerai un sonnet, *Soir :*

Un peu de jour encore... une teinte indécise,
Une bande livide au sommet du coteau,
Et la Nuit vient, portant sous son ample manteau
Le Crépuscule bleu qui, naissant, agonise.

Tout se tait... plus un bruit... le ciel se cristallise...
Une maison s'éclaire au loin dans le hameau...
Une étoile scintille au firmament, très haut;
Pas un souffle, un frisson, pas une aile de brise.

Le berger au pays ramène son troupeau,
Et, chantant son bonheur dans un humble pipeau,
Eveille un rossignol craintif qui vocalise.

O douceur infinie... ô charme de la nuit...
Un son grave jaillit du clocher de l'église
Et nous dit lentement la fin du jour qui fuit.

Je ne prétends pas que cela soit, à parler net, fort génial, inattendu, émouvant; je sais des poèmes, mais plus longs, dans ce livre, où certains passages rappelant des sites d'enfance et de jeunesse, montrent une sensibilité plus pénétrante. Mais ce sonnet est beau et sain en regard des poèmes maniérés, superficiels de sentiment, et agencés pour servir les minauderies d'une actrice ou « belle diseuse » à quoi M. Marcel

Garnier s'est laissé, sans doute, ravaler par une cascade de succès trop faciles :

Non, non, et non... ce serait fou...
As-tu besoin de ce bijou,
Une inutile fantaisie?
. . . .
Tu souris? Ça t'est bien égal?
Peut-être ça te semble étrange
Mais il faut, il faut que ça change...
. . . .
Tu ne me réponds rien?... Bon!... Tu pleures?...
C'est charmant et de mieux en mieux
Allons... voyons... sèche tes yeux.....

Etc... Etc... Etc... Ce n'est pas encore ce lyrisme-là qui nous déshabituera de souhaiter *Elle* sans *Lui,* ou *Lui* sans *Elle!*...

Lorsque, dans **Usines,** Paul Verdier, un débutant qui se cherche et que ne tente de dévoyer le concours d'aucun interprète attendu par le grand public, écrit, avec vigueur et avec conscience, ces vers qui commencent le poème *Ta Main :*

Ta main,
Mon camarade,
Ressemble aux labours noirs où croît le blé d'automne,
Sur ta peau calleuse et franche,
Elle a, ta main,
Les durs sillons de l'honnêteté,
Et la vie rude l'a crevassée
De trous,
Pareils à ceux que fait l'orage dans les plaines...

...Je sens qu'il y a là une nature farouche et ferme, qui se tourmente et se veut conquérir. Une influence de Verhaeren? Le jeune poète s'en glorifie et je pense que c'est un fort exemple à méditer. Ce qu'il essaie, n'est pas, comme l'on dit, au point, mais de tous les éléments qu'il met en œuvre aucun n'est vulgaire ni prétentieux. Qu'il aille avec espoir, qu'il persévère. Tout jaillira d'un agencement nécessaire qu'il découvrira un jour. J'ai confiance qu'il y a là un vrai poète qui se promet.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Jules Romains : « Les hommes de bonne volonté », XI. *Recours à l'abîme*. XII. *Les créateurs*, Flammarion. — Ignace Legrand : *Héry*. Gallimard. — Fernand Fleuret : *Fenêtre sur le passé*. Grasset. — La Varende : *Pays d'Ouche*. Plon. — Geo London : *Quand la justice s'occupe de l'amour*, Les Editions de France. — S. Simson : *L'amour et la chair*, Editions Jean Crès. — Roger Vercel : *Rencontres sur l'épave*, Gallimard.

En avance, cette année, sur les précédentes, M. Jules Romains publie deux nouveaux volumes (les tomes XI et XII) de sa série des « Hommes de bonne volonté » : **Recours à l'abîme** et **Les créateurs.** Une telle régularité est déjà, par elle-même, impressionnante, et force le respect de la critique la moins portée à la déférence. Mais que de richesses dans ce document composite, à l'image d'une société incertaine de ses destinées. Est-ce bien « le tableau de la France », à la veille de la guerre, que nous présente M. Jules Romains? Je ne l'affirmerai pas. Je crois même qu'on en pourrait figurer un autre, et très différent (à cause du sens qu'on lui donnerait); mais cela n'infirme en aucune manière la réalité du sien ou sa vraisemblance. Sa vision personnelle, voilà ce que M. Romains nous impose, et il est impossible de ne pas admirer le nombre et la variété des éléments qu'elle incorpore, l'inattendu des aspects qu'elle nous découvre. Rien ne rebute ni ne décourage M. Romains. Aussi bien, ne faut-il pas dire qu'il y a des choses que ce romancier épique et réaliste n'a point vues, ni soupçonnées. C'est sa façon de voir, seule, encore un coup, ou plutôt son interprétation de ce qu'il voit qui prête un caractère particulier à sa peinture, laquelle tient, à la fois, de la fresque et de la miniature. *Recours à l'abîme* nous introduit dans les dessous, « le monde souterrain » de la vie française, et nous fait toucher le fond bourbeux d'une civilisation *avancée*, au sens particulier du mot. Quel foyer de pestilence que « la maison étroite » où demeure l'extraordinaire Mme Raymond (e)! Des antres sylvestres où Michelet nous les a montrées officiant au Moyen-Age, les sorcières se sont réfugiées en cent endroits, connus des inquiets, et le logis de Mme Raymond (e), éditrice sous le manteau, et procureuse de consolations singulières, est l'un des foyers où leur influence s'exerce

avec le plus d'efficace... L'homme auquel elle procure le dérivatif nécessaire à son désespoir est un auteur dont l'ambition s'est cassé le nez à la porte de l'Académie... Freud se réjouirait à l'étalage des turpitudes que révèle ce « régulier » déçu. Mais M. Romains est un humoriste « hénaurme ». Evincé par la vieille dame aux belles manières surannées (c'est l'Académie que je veux dire) l'écrivain Allory se découvre un impérieux besoin d'inconvenance. Sa *compensation* obtenue, il sera capable d'amour... Comme c'est autour de lui que s'orchestre le tome XI des « Hommes de bonne volonté », le tome XII a pour axe le docteur Viaur, de Celles-les-Eaux, que nous avions vu dans *Les Superbes*. Ce savant, étudiant un cas étrange, nous initie au mystère de la création. C'est passionnant. Mais du processus de la découverte scientifique, M. Romains nous fait passer aux démarches de la pensée spéculative. Viaur restait sur le plan expérimental. Strigelius va plus loin, qui opère dans le domaine de l'idéologie, et par les mathématiques — sœurs de la musique, comme l'a dit Maurice Scève après Pythagore — s'ouvrant l'infini du hasard, se livre aux combinaisons les plus ingénieuses, les plus gratuites... Il fait même des vers. Dirai-je que cet esprit transcendant, que son scepticisme seul retient « au-dessus du pessimisme radical », m'a paru ressembler beaucoup à M. Paul Valéry? Ses vues sur l'histoire sont celles, il est vrai, de l'auteur de *Variété*, et le poème, en vers décasyllabiques, qu'il compose si curieusement et qu'il intitule *Leçon d'un cénotaphe* n'est pas sans parenté avec *Le cimetière marin*... Je parlais, plus haut, de l'humour de M. Romains. Cet humour sait s'envelopper du plus grand sérieux, et je n'oserais affirmer qu'il ne soit pas à la source même des analyses les plus substantielles de notre auteur. Vais-je, encore une fois, m'extasier sur l'intelligence de celui-ci? Non, j'insisterai seulement sur son pouvoir, qui concourt à la synthèse, d'étudier les hommes sous tous leurs aspects, dans toutes les manifestations de leur double activité physique et morale, pour composer l'Homme, et non seulement de ce temps, mais de tous les temps.

Des portraits d'individus dont un incident met en relief la personnalité, voilà, bien plutôt que des nouvelles, ce que

nous donne M. Ignace Legrand, dans **Héry.** Libre à nous d'imaginer le roman de ces individus, en attendant que M. Legrand l'écrive un jour lui-même, et celui de *Sandro,* pour commencer, qui aurait, sans doute les caractères d'une autobiographie... Quel sens de la vie! Psychologue, M. Legrand ne l'est si intensément, il me semble, que parce qu'il n'isole jamais « l'âme », ou qu'il montre l'esprit emprisonné dans la matière et se débattant au milieu d'elle. Rien d'étonnant de le voir évoquer la délicieuse Katherine Mansfield, quand on sait quelle longue aspiration vers la lumière fut la brève existence de cette enfant prédestinée. Mais le meilleur des récits de M. Legrand est, à mon avis, *La leçon de vacances,* que je ne puis rapprocher que des cruelles images charnelles de Mme Colette. L'adolescent vaniteux et humble, rusé et sincère, de ce récit est une figure inoubliable. Peu importe, cette fois, que la vie de son initiatrice reste à écrire; lui, nous le connaissons; nous pouvons en faire le tour comme d'un bronze nu de Donatello...

M. Fernand Fleuret ne se fâchera pas, je l'espère, si je dis que c'est un érudit artiste, et pour chercher un dérivatif aux inquiétudes du présent qu'il a écrit les contes qui composent **Fenêtre sur le passé?** Trois de ces contes (les premiers) sont, comme il le déclare lui-même, « des traductions ou adaptations ». Un lettré, seul, pouvait se laisser tenter par un jeu pareil. Il a inventé les autres; et l'on s'avise, en les lisant, que cet amateur des choses anciennes est le plus savoureux des observateurs des hommes. Il les connaît depuis toujours. C'est pour les montrer semblables à eux-mêmes en des temps divers, qu'il se promène dans les petits sentiers de l'histoire, avec nonchalance, et qu'il s'y attarde. Il est prolixe, par plaisir d'employer le parler de jadis; mais il peut se montrer bref jusqu'à la brutalité quand il lui plaît : à preuve la nouvelle intitulée *Cinéma.* Qu'on lise, d'autre part, un récit comme *l'homme à l'épée,* d'une sobriété d'expression toute classique, on s'étonnera que la même plume ait pu l'écrire, à laquelle on doit les pages seizième siècle du *Songe du centaure,* les pages dix-huitième de *La fleur mystérieuse.*

Je me félicite, en voyant le succès qui a récompensé son auteur M. La Varende (il a obtenu le prix des Vikings) d'avoir

été des rares critiques qui louèrent **Pays d'Ouche** lors de sa publication en édition à tirage limité. *Pays d'Ouche* est un recueil de nouvelles sur la Crau normande et ses habitants, d'une verve drue et d'un accent très pittoresque. Des pages de M. La Varende ont paru, d'ailleurs, dans cette revue, où elles furent appréciées comme elles le méritaient. « Contes fantastiques et vrais », dit M. le duc de Broglie dans l'introduction de *Pays d'Ouche,* pour caractériser les récits de M. La Varende. Contes qui font souvenir de Barbey d'Aurevilly et de Villiers de l'Isle-Adam (ah! quel beau livre vient de consacrer M. Max Daireaux à ce génial artiste), mais qui ne doivent rien qu'à la personnalité de leur auteur. Je conseille aux lecteurs du *Mercure* qui ont ignoré l'ouvrage de M. La Varende, sous sa forme primitive, de se le procurer dans l'édition actuelle. Ils me sauront gré de ma recommandation.

Jules Moineaux et Eugène Chavette — à qui, d'ailleurs, il fait allusion — tels sont les parrains spirituels de M. Geo London, dans ce livre, du moins, qu'il intitule **Quand la justice s'occupe de l'amour.** C'est une série de « tribunaux comiques » qu'il fait défiler devant nous, et chacune de ces scènes brèves — la plus longue a six pages — se compose d'une somme de notations sur le vif, d'une cocasserie irrésistible. M. London nous offre-t-il, ici, la réalité toute nue ou l'habille-t-il d'une défroque burlesque? Peu importe. Il a sa manière de mettre en relief, à l'aide de quelques traits significatifs l'essentiel de ses fantoches. Lamentable faune humaine! D'autant plus laide ou ridicule qu'elle est tourmentée par l'épilepsie dont parlait Baudelaire... Ah! les mœurs des prévenus de M. London ne sont pas édifiantes! Mais on rit; et avec l'auteur, c'est à l'indulgence que l'on s'abandonne, au lieu d'appeler la malédiction du ciel sur ces monomanes, ces brutes, ces niais ou ces grotesques et ces malhonnêtes.

M. Georges Normandy, qui présente les nouvelles de Mme Simson : **L'amour et la chair,** en fait le plus chaleureux éloge. Guy de Maupassant, voilà le nom qu'il cite à leur propos. On ne peut pas moins quand on veut dire d'un conteur qu'il sait conter. Et Mme Simson a le don. Toutes ses nouvelles ne sont, cependant, pas d'égale valeur. J'aime son sens

du réel, sa concision, son art, aussi, de choisir le détail. Elle a le trait; le mot de la fin. Mais il me semble que son expression défaille par endroits, ou qu'il lui arrive d'accepter ce que la facilité lui fournit... Elle débute; et il y a mieux que des promesses dans son livre. Qu'elle fasse porter son effort sur le style; elle acquerra la sûreté qui lui manque encore.

Plus près, certes, de Maupassant que Mme Simson, est M. Roger Vercel, dont le réalisme se rehausse, pourtant, d'un accent épique. M. Vercel révèle plus d'abandon, aussi, et de bonhomie que Maupassant dans **Rencontres sur l'épave,** recueil de longues nouvelles. Il n'a pas encore exploré, comme l'auteur de *Notre cœur*, le champ de la vie mondaine; mais il a la curiosité sinon la connaissance de la vie maritime; il a fait la guerre dans les Balkans, en outre. Conteur régionaliste ou rural, dans *La pièce,* il rappellerait plutôt les Anglais dans la nouvelle qu'il a donnée pour titre à son livre. *Contagion* est très émouvant. M. Vercel a le don de la vie, toujours, et il sait l'art d'animer un récit en l'enrichissant « d'impressions-souvenirs » (un mot inventé par Taine).

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

Le 14 Juillet, 3 actes de M. Romain Rolland, au théâtre de l'Alhambra.

Ce fut une bien curieuse soirée, et dont la relation sera sans doute, un jour ou l'autre, faite par quiconque se préoccupera de l'histoire des mœurs et de la société durant le temps où nous aurons vécu. Tout ce qu'anime le snobisme du Front commun s'était mis en mouvement. Les femmes étaient élégantes et parées comme aux plus belles heures d'une saison réussie. Sur les velours et les satins de leurs petits manteaux de soir, se discernaient les diverses nuances du rouge. C'est une couleur qui ne sied pas seulement aux brunes comme aux blondes, c'est par elle-même la plus riche et la plus admirable de toutes. A mes yeux du moins : c'est celle que je préfère et voici plus de vingt ans que je travaille dans un cabinet qui en est tapissé. Nul ne s'étonne donc qu'une fois encore elle revienne à la mode. Mais, autant j'estime, autant je respecte ce que l'on adopte par goût ou par passion, autant me

semble risible, sinon ridicule, ce que l'on choisit pour se conformer aux futiles agitations de la mode. Il suffit qu'une chose soit à la mode pour qu'on sente aussitôt la fragilité comme le caractère éphémère de son empire. Les hommes sont rares qui ne quitteront point les cravates rouges de toute leur vie — fussent-elles d'un rouge rompu!

On voyait beaucoup d'artistes, — des peintres, des musiciens, — en porter l'autre soir. Ce qui n'a pas de quoi surprendre. Avec l'indolent oportunisme des courtisanes, l'art sourit au pouvoir. Qui l'en blâmerait? Ce n'est pas des idées politiques qu'on lui demande, mais des œuvres, sinon des chefs-d'œuvre. L'inspiration n'en importe guère. Qu'elles naissent sous quelque influence que ce soit, peu importe, pourvu qu'elles soient belles. Ingres et Pradier, pour n'en pas citer d'autres, ont vécu sous divers régimes, honorés par tous les gouvernements et les honorant par leurs travaux.

Ce qui surprenait davantage à la représentation en question, c'était la présence de l'avant-garde littéraire. A vrai dire, je n'exprime pas mon sentiment exact en disant que l'avant-garde *surprenait* par sa présence. Je me demandais plutôt comment elle pouvait réagir au contact d'un ouvrage si peu d'avant-garde, et sans parenté avec ce qu'elle se propose de réaliser. Quand on se remémore les soirées du *Coup de Trafalgar,* ou bien de *Autour d'une mère,* et qu'on en voit les organisateurs assister au **14 Juillet,** on s'interroge malgré soi sur leurs réactions avec curiosité. Ce ne peut évidemment pas être ces esprits-là qui feront de M. Romain Rolland le patriarche littéraire du temps présent.

Pour moi... Mais, chose singulière, c'est, je crois, la première fois que j'ai l'occasion de m'occuper publiquement de cet auteur. Au temps où je l'aimais, nul ne me demandait mon avis sur les livres ni sur le théâtre, et, quand on voulut bien me consulter sur ces matières, je ne l'aimais plus du tout. A quoi cela tenait-il?

Il avait bénéficié à l'abord, auprès de moi comme de la plupart des gens de ma génération, du prestige de tout ce que présentaient Péguy et les *Cahiers de la Quinzaine.* Ces petites brochures blanches, sur la couverture desquelles les titres s'établissaient singulièrement, jouaient un rôle d'introducteurs

irrésistibles. N'est-ce point grâce à elles que je lus en sa nouveauté ce que M. Rolland écrivit sur Michel-Ange et sur Beethoven. Il m'imposa par la façon éloquente et pathétique dont il parlait de l'art comme des artistes, jusqu'au jour où il me parut qu'il valait mieux traiter cette matière d'une façon toute différente, sinon exactement contraire.

Son attitude en parlant musique commença par m'émerveiller de la même manière. Elle paraissait nouvelle. Mais, sans que j'y prisse garde sa mélomanie, et surtout celle qu'affichèrent bientôt ses disciples, ne tardèrent pas à me rebuter. J'y voyais un dérèglement : c'est ce que j'admets le moins; à le fréquenter, je me persuadai assez vite que j'étais malheureusement construit pour m'opposer définitivement à tout ce par quoi il m'avait séduit au premier moment. J'interrompis tous rapports avec lui quand *Jean-Christophe* arriva à la « Foire sur la Place ».

Le *14 Juillet* est antérieur à cette rupture, et je me souviens d'avoir assisté à sa première. Dès ce moment, ce n'était certes point par sa force dramatique que s'imposait cet ouvrage. Il le fallait ranger dans la catégorie des divertissements sévères, pour ne pas dire plus, et il n'en est pas sorti en vieillissant. Mais il s'offrait assurément en 1902 dans une autre perspective que celle où on le voit aujourd'hui.

Il frappait alors par l'effusion d'un patriotisme vibrant, par la chaleur d'un sentiment national et par l'ardeur d'un libéralisme à qui l'on ne pouvait marchander sympathie ni approbation. Et il est bien vrai que ce qu'il faut par-dessus tout admirer dans la Révolution française, c'est le sauvage amour de la liberté qui l'animait, et le libéralisme dont elle rêvait de favoriser l'expansion. On ne peut se remémorer sans émotion ses farouches devises : *Vivre libre ou mourir! La liberté ou la mort!* Il semble que ce soit celles dont les spectateurs du 14 juillet 1936 se souviennent le moins. Alors que comprennent-ils au poème de M. Romain Rolland qui les exalte? Qu'expriment-ils de ce texte, eux qui ne paraissent pas réclamer de libertés, et qui n'en admettent guère chez autrui? Ils reconstruisent le passé à leur guise, pour y chercher la forme d'un avenir qu'ils supposent admirable.

J'admets qu'on espère ou qu'on redoute l'avenir. Il me semble malaisé de l'admirer de confiance, ne pouvant admirer quant à moi que ce qui est accompli. Je ne me passionne que pour l'achevé et me méfie de ce qui est encore dans le devenir. Richelieu, Louis XIV, la Révolution, Napoléon, sont pour moi quatre termes admirables, les quatre bases où s'est construite la France moderne. Chacune d'elles est encore capable de se dresser à l'origine d'un enthousiasme ample, et profond — et dynamique, comme on dit. Seul le modèle Révolution agit dans ce sens aujourd'hui. Et, tandis que le premier des quatorze juillet se voyait célébré comme on sait en son cent quarante-septième anniversaire, des vers où cette date est chantée me revenaient à l'esprit.

Le Quatorze Juillet redeviendra splendide.
Du peuple endimanché la joie incoercible
Emplira tout Paris
Les canons rouleront sur les quais de la ville.
Les soldats auront l'air vivant et juvénile
Des vainqueurs de Valmy.

Cette strophe est d'Henri Franck. Et je ne suis pas absolument sûr que les cortèges du mois dernier auraient entièrement satisfait ce jeune prophète, ce poète inspiré, déplorablement mort, il y a vingt-cinq ans en pleine jeunesse. Rien ne le faisait tant souffrir que la désunion des Français.

La discorde est assise au milieu de la ville
Et souffle avec fureur dans un clairon faussé.
Le parlement est sans vertu et sans pensée.
Les propos y sont bas, les mains y sont avides
Et l'on n'y connaît plus Tacite et Cicéron.

Voilà comment s'exprimait ce jeune chantre consumé de lyrisme dont je me demande, avec une curiosité aussi passionnée que superflue, comment auraient évolué ses idées, si le sort l'avait conservé parmi nous, et qu'il fût aujourd'hui quinquagénaire, comme les camarades. La comtesse de Noailles, qui parla si bien de lui, l'aurait-elle entraîné dans les parages où la conduisaient ses sympathies politiques? Jean-Richard Bloch à qui il dut la joie de voir, avant sa mort, imprimé un long fragment de son livre, l'eût-il déter-

miné à faire avec lui le voyage de Moscou? Enigmes insolubles! Henri Franck n'aimait guère la droite :

Les blèmes hobereaux mutilent les statues
Et jettent des cailloux sur les vieux magistrats.
Les bourgeois ont des fils sans courage et sans livres.
Ils n'ont pas d'enthousiasme et pas d'austérité
Pas de forte culture et pas de goût solide
Et ne sont plus nourris dans les humanités.

Mais il se méfiait de la gauche, quoiqu'il fût d'esprit extrêmement avancé :

Et les autres, vont-ils assassiner ta force, ô France?
Ne se sont-ils unis que pour te déchirer,
Les ouvriers brutaux que tu as libérés,
Qui te renient et qui te huent?
Ils ont les poings très lourds et un barbare esprit,
Ils ne dominent pas leur force dangereuse
Et ne mesurent pas la portée de leurs coups.
Leur noir attroupement épouvante la ville,
Leur lâche reniement réjouit tes ennemis.

Dans cette antipathie pour les extrêmes, il rejoint, chose étrange, le dédaigneux Louis de la Salle, dont on connaît les incertitudes :

Je voudrais bien savoir comment je finirai :
Je ne puis parler à personne.
J'ai le plus grand dégoût du général André,
Mais quand c'est Mercier, je frissonne.

Cependant, il y avait un découragement désespéré chez la Salle, tandis qu'on n'imagine rien de si passionné, de si enthousiaste que le juste milieu d'Henri Franck. Il s'y tenait par patriotisme (*Ne renie pas l'éclat des jeunes Marseillaises*, disait-il). On ne l'imagine pas autrement que travaillant avec persévérance à l'union, au rassemblement des Français. C'est la tâche la plus urgente qui s'impose actuellement, et, en s'y employant avec un zèle éperdu, Henri Franck, s'il se trouvait encore parmi nous, serait assurément devenu le type le plus représentatif et le mieux défini de ce que la France compte aujourd'hui de juifs nationaux, de juifs patriotes.

PIERRE LIÈVRE.

HISTOIRE

F. Gundolf : *Paracelse;* Je sers. — G. Lenôtre : *Dossiers de police;* Grasset; 15 fr. — Ch. de La Roncière : *Valbelle « Le Tigre »*; Grasset. — J. Roussel-Lépine : *Monseigneur Marbeau;* Plon. — Abbé J. Turmel : *Comment j'ai donné congé aux Dogmes*; l'Idée libre; 10fr. — Mémento.

Le livre de Frédéric Gundolf sur **Paracelse** sera accueilli avec faveur, car il comble une lacune de notre littérature. Paracelse est de ces médecins célèbres dont la vie et surtout l'œuvre restent un peu mystérieuses. M. Gundolf, qui ne semble pas être un médecin, a beaucoup d'enthousiasme pour lui. Il le « situe entre la croyance formelle du moyen âge, la Renaissance et la Mystique éternelle; il est, écrit-il, profondément étranger à ces trois formes d'esprit par sa recherche des phénomènes macrocosmiques; il s'oppose à la science moderne en ce sens qu'il ne recherche ni des substances, ni des lois, mais des forces et qu'il croit à une cause impénétrable, sauf par Dieu lui-même; il s'oppose à la scolastique et à la magie par son besoin d'expérience et sa tentative de la comprendre et de l'expliquer; il s'oppose à la mystique en ne s'appliquant point à donner une certaine couleur aux choses ». J'avoue que j'ai trouvé que ce que M. Gundolf raconte de Paracelse me semble justifier assez mal son admiration pour lui. Il le qualifie de « quasi-légendaire ». L'enthousiasme n'aurait-il pas empêché M. Gundolf de voir que dans la réputation de Paracelse, il y a surtout un écho d'illusions populaires.

Les **Dossiers de Police** du regretté G. Lenôtre sont un régal pour le lecteur. Il est impossible de raconter d'une façon plus attrayante les grands faits divers de l'histoire que ne l'a fait l'éminent académicien dans les courts récits qui composent ce livre : depuis l'assassinat de Henri IV jusqu'à l'*Oiseau de France,* la feuille des héroïques Lillois pendant l'occupation allemande de leur ville, toutes les grandes affaires sont évoquées successivement. M. Lenôtre cherchait avant tout à intéresser le lecteur et il n'y a jamais mieux réussi que dans ces petites chroniques qu'admirait vivement M. Valette, notre regretté directeur. Je n'affirmerai pas d'ailleurs que ces récits soient toujours exacts. C'est ainsi qu'il semble bien que l'assassinat de Monaldeschi ne fut pas la

conséquence d'un « drame d'amour » : Christine visait à devenir reine de Naples et il est probable que Monaldeschi fut mis à mort comme *espion* espagnol; la façon dont M. Lenôtre raconte l'histoire du Masque de Fer prouve également qu'il n'y comprenait rien. Mais si M. Lenôtre n'est pas toujours exact, il est toujours captivant.

La vie de **Valbelle, « le Tigre »** par M. de La Roncière est basée sur un manuscrit du capitaine de brûlot Desprès qui, en 1684, y avait raconté de mémoire ce qu'il savait des exploits de son ancien chef. Celui-ci, fils d'un capitaine de galère, reçut le baptême du feu en 1636, à l'âge de 9 ans, fut de bonne heure redouté comme duelliste et servit héroïquement dans la marine royale jusqu'en 1660. La paix venue, il se fit corsaire et fut condamné à mort, mais en 1663, Colbert le fit gracier et il reprit du service, combattit les Anglais d'abord, les Hollandais ensuite, et eut une part éclatante à l'expédition de Sicile. Il mourut en 1681. M. de La Roncière, dont les travaux sur l'histoire de notre marine sont à juste titre si réputés, a su faire de la vie de Valbelle un récit vraiment vivant, pittoresque et instructif. Son livre est une véritable révélation sur les exploits de nos marins dans la Méditerranée au XVIIe siècle.

La vie de **Monseigneur Marbeau,** par M. Roussel-Lépine, est un portrait vivant d'un prêtre plein d'allant de la période d'entre les deux guerres. Issu de familles décimées par l'échafaud révolutionnaire, le jeune Emmanuel Marbeau fut élevé dans les principes de la piété la plus vive par sa mère d'abord, par les Jésuites de Vaugirard ensuite. Ordonné prêtre en juin 1871, il fut d'abord vicaire à Saint-Roch, puis à Saint-Pierre de Chaillot; il s'y occupait surtout d'œuvres pour les jeunes filles, soit du monde, soit ouvrières. En 1889, il devint curé de Saint-Honoré d'Eylau; la gestion de son prédécesseur n'avait pas été heureuse et avait fini par une cessation de paiements; Marbeau sut rétablir la situation de sa paroisse tout en luttant avec intransigeance contre les lois de séparation et de laïcisation. Il acquit ainsi une réputation qui le fit nommer évêque de Meaux en janvier 1910. Il y fut le président du comité qui prit en main la défense des intérêts de la ville après le départ des autorités légales, le 7 septembre 1914.

La victoire mit fin rapidement à cette mission de dévouement. A partir de 1916, Mgr Marbeau s'occupa de donner une allure religieuse aux associations de boys-scouts. Il survécut à la victoire définitive et mourut épuisé en 1921.

J'avoue ma grande sympathie pour l'abbé J. Turmel et pour son petit livre: **Comment j'ai donné congé aux dogmes.** Turmel est une victime de la science historique. Né en 1859, fils d'un homme de peine, il plut, étant tout jeune, à un prêtre généreux, l'abbé Gendron, qui lui facilita d'étudier. Le protégé se montra digne du protecteur. Son ardeur à apprendre et sa bonne conduite lui valurent d'être ordonné sous-diacre le 18 décembre 1880. Vers 1882, on lui confia les fonctions de bibliothécaire du Séminaire de Rennes. Il en profita pour étudier l'hébreu et l'allemand dans le commentaire de Gesenius sur Isaïe. Il fut *bouleversé* par les preuves qu'il y lut de la fausseté de la tradition. Son professeur d'Ecriture sainte, consulté par lui, essaya de le rassurer en lui disant qu'il interprétait trop rigoureusement le décret du Concile de Trente sur l'origine divine des Ecritures. Peu après, le 3 juin 1882, Turmel, grâce à un indult, fut ordonné prêtre avant l'âge canonique. Le 14 août suivant, il fut nommé professeur de théodicée au grand Séminaire de Rennes. Dans le temps que lui laissait la préparation de ses cours, il continuait l'étude de l'hébreu et ses doutes augmentaient; presque tous les livres bibliques lui apparurent peu à peu comme l'œuvre de faussaires. Le coup de grâce fut donné à ses croyances le 18 mars 1886 : « J'ouvris mon bréviaire, écrit-il, pour commencer les vêpres. C'étaient les premières vêpres de saint Joseph. Cette fête évoqua les histoires de l'Enfance avec leurs contradictions irréductibles. D'un mouvement saccadé, je fermai mon bréviaire... » Depuis lors, Turmel ne put plus prier. Il se demanda : « Puis-je rester dans l'Eglise? » Sa réponse fut : « Mes parents et M. Gendron, si je les initie à mon état d'âme, mourront de chagrin... Parce que j'ai découvert le traquenard dans lequel l'Eglise prend les fidèles et plus spécialement les aspirants au sacerdoce, je serais obligé de me condamner moi et les miens à d'épouvantables souffrances? Non, cela ne sera pas. » Il resta et pour se consoler, « travailla avec frénésie ». Mais ce qui lui devint petit à petit

insupportable fut de n'avoir personne en qui s'épancher. En 1892, ayant tenu à deux séminaristes auxquels il enseignait l'hébreu des propos hétérodoxes, il fut dénoncé par eux. Interrogé, il fit des aveux complets. On affecta de voir un « trouble mental » dans son égarement. On lui dit de se confesser; il y consentit et fut repris dans l'engrenage. Au bout d'un an, on le nomma aumônier des Petites-Sœurs des Pauvres, puis, en 1903, des Carmélites. Pendant toute cette période, il vécut à l'écart du reste du clergé, se bornant à dire sa messe et à confesser. Obligé de renoncer à l'hébreu parce qu'on avait confisqué les livres qui lui avaient servi à son étude, il s'adonna avec fougue à l'histoire de la théologie. En 1897, l'abbé Pautonnier, professeur à Stanislas, le mit en relations avec Loisy, ce qui lui permit de publier son histoire du dogme du péché originel. Ses publications se succédèrent rapidement; elles lui valurent une première condamnation par l'Index en 1901, mais l'évêché de Rennes le défendit. Sa critique était « si corrosive » qu'en 1908, il lui devenait difficile de continuer à la publier sous son nom. C'est à cette date que s'arrête le petit livre dont nous rendons compte. Espérons que le charme et l'intérêt du récit si sincère que fait Turmel de sa vie lui attirera assez de lecteurs pour lui permettre d'en publier la seconde partie, celle de la période où il publia ses œuvres sous des pseudonymes.

Mémento des périodiques. — *Revue d'histoire de la guerre mondiale.* Juillet 1935 (Conclusions de M. Renouvin sur les pourparlers entre les états-majors anglais et français avant 1914 : 1° Ils étaient dirigés par les gouvernements; 2° Ils n'eurent à déterminer que des mesures éventuelles, les gouvernements ne se considérant pas comme engagés: 3° Ils dénotaient un « bien moral »).

Revue des études napoléoniennes. Juin 1935 (Souvenirs d'un Belge faisant partie des troupes belges de l'armée de Wellington à Waterloo : « Nous pensions tous que la journée serait fatale à Napoléon. On le voyait de très loin sur son cheval blanc entouré de ses généraux. A sa vue, nous étions émus, car, nous autres Belges, tout en nous battant contre lui, nous l'aimions. Il avait été notre empereur. Il avait été bon pour les habitants. Nous n'aimions ni les Anglais, ni les Allemands).

Revue historique. Août 1935; E. Haumant : La Race française au Canada (L'abbé Groulx estime qu'elle a de sang français 96 ou

97 %... Tel voyageur affirme qu'à Montréal il distinguait à première vue le francophone de l'anglophone... Personne n'oppose le type canadien-français au type français... « Nous sommes, dit Groulx, une variété de la race française »).

ÉMILE LALOY.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

René Dubrisay : *Phénomènes colloïdaux*, Colin. — A. De Rassenfosse et G. Guében : *Des alchimistes aux briseurs d'atomes*, Hermann. — Walt W. Wilm et Auguste Chaplet : *Gaz de guerre et guerre des gaz*, Papeterie de la Bourse.

Professeur au Conservatoire des Arts et Métiers, René Dubrisay avait précédemment rédigé un livre de chimie générale (1), qui témoignait d'une large compétence en ce domaine. Comme, par ailleurs, il n'a cessé de se préoccuper, dans ses recherches personnelles, des *actions de surface*, il est naturel qu'il ait accepté de se charger, dans la remarquable Collection Armand Colin, de la mise au point des **Phénomènes colloïdaux,** qui font intervenir des corps qui ont (p. 124) « une surface très grande par rapport à leur masse » (2).

L'état colloïdal de la matière présente une importance telle, que « les exigences de l'actualité » nous ont contraint de leur consacrer six chroniques (3) au cours des dernières années. Ce ne sont pas les exposés qui manquent : à dimensions égales, celui de Dubrisay l'emporte sur les autres, étant le plus récent et le plus synthétique. Les phénomènes superficiels dans les liquides, les phénomènes de contact (gaz-solide et solide-liquide) absorbent à juste titre plus de la moitié de l'ouvrage; les deux derniers chapitres sont consacrés aux suspensoïdes et aux émulsoïdes, à leur stabilité et à leurs transformations (floculation et gélification, peptisation...)

Les colloïdes ont été le point de départ *d'efforts héroïques* depuis le début du siècle; la question est passablement obs-

(1) *Mercure de France*, 15 juin 1929, pp. 659-660.

(2) L'auteur aurait dû ajouter : « dans les systèmes usuels d'unités » (car ce ne serait plus exact dans le système pratique des électriciens). Une seconde édition que nous souhaitons prochaine, débarrassera facilement l'ouvrage de cette imprécision et d'un certain nombre d'autres.

(3) *Mercure*, 15 mars 1926, p. 680; 15 janvier 1927, pp. 426-430; 15 avril 1928, pp. 399-400; 15 août 1933, pp. 173-174; 15 septembre 1934, pp. 586 et 588; 15 novembre 1935, p. 146.

cure, mais les résultats sont encourageants. L'état colloïdal intervient constamment dans les techniques matérielles et vitales : la teinture et la tannerie en sont des applications directes, sans parler d'opérations fréquentes (catalyse, flottation, relargage, dépoussiérage, humectation...), dont il importe de saisir le mécanisme; l'état colloïdal nous fera comprendre l'histoire de notre globe et le mécanisme de la vie, d'où son importance en agronomie et dans les industries agricoles, en hygiène et thérapeutique. Cette affirmation, dût-elle faire sourire les politiciens, les économistes, les militaires, voire les médecins, le développement de la colloïdologie est le problème le plus important et le plus urgent de tous ceux qui se posent dans la société contemporaine.

§

Le physicien belge G. Gueben publia l'an dernier (4) un opuscule sur la structure des noyaux atomiques (n° 247 des *Actualités scientifiques et industrielles*, Hermann). Depuis, il a fait paraître, à la même librairie, en collaboration avec A. De Rassenfosse, un intéressant ouvrage, à la fois historique et didactique, intitulé **Des alchimistes aux briseurs d'atomes,** qui part des origines de la chimie pour aboutir aux dernières découvertes sur la radioactivité artificielle, le positron et le neutron.

C'est une erreur fort commune chez les profanes que de voir dans les microphysiciens actuels les successeurs des alchimistes médiévaux : leur mentalité ne survit que dans ces illuminés, qui se proclament *alchimistes,* et dont l'imagination est à la fois « mal avertie et mal dirigée » (p. 174).

Ce petit livre, bien présenté et copieusement illustré, est dans l'ensemble assez satisfaisant; il soulève néanmoins maintes critiques (5), qui auraient pu être évitées, puisque l'édition parisienne suit un premier tirage, paru en Belgique, il y a huit ans.

(4) *Ibid.*, 15 octobre 1935, pp. 380-381.

(5) Contradictions (pp. 117-118); erreurs sur l'ionisation (p. 131); confusion entre éléments et corps simples (pp. 68, 88); définition inacceptable pour le photon (p. 178). Les auteurs attribuent (pp. 111 et 115) une luminosité (!) aux rayons cathodiques; ils croient que, dans les gaz, les atomes sont juxtaposés (p. 124) et que la solubilité des corps « dépend de la constitution du noyau » (p. 144).

§

Sous son propre nom et sous divers pseudonymes, Auguste Chaplet a publié un grand nombre de livres très utiles et généralement bien documentés, dont nous avons rendu compte au jour le jour (6); aussi n'avons-nous pas hésité, Georges Urbain et moi, à lui confier la chimie industrielle dans le second tome de l'encyclopédie (Larousse) *La science, ses progrès, ses applications* (7).

Avec le capitaine aviateur Walt W. Wilm, il nous donne aujourd'hui un petit volume, du plus puissant intérêt : **Gaz de guerre et guerre des gaz,** qui examine successivement : l'historique de la guerre des gaz depuis l'antiquité; les gaz de combat actuels et futurs; procédés d'attaque, protection individuelle et protection collective; bombes incendiaires; conseils aux spectateurs éventuels; bibliographie.

Les auteurs citent quelques effets des gaz asphyxiants (p. 47) :

> Le pouls s'affaiblit; les membres se révulsent; une écume rosée monte des poumons, sort par la bouche et le nez. Les yeux se révulsent, l'agonie fait sa dernière grimace. Le cadavre est bouffi et violet (d'après le docteur Viguier).

Il faut en prendre son parti : une guerre future serait plutôt une extermination des populations civiles qu'une lutte entre deux armées (p. 117); elle ne comporterait même plus de possibilité d'héroïsme, « ce qui est vraiment bien dommage pour tant de candidats à une mort glorieuse » (p. 115). Et, après avoir dénoncé les scandales mercantiles d'une fallacieuse *défense passive,* on doit conclure, avec le général Paul Pouderoux, que le seul moyen décisif d'échapper aux atteintes des gaz toxiques est de fuir.

Livre à méditer et à faire lire à tous les va-t-en guerre, inconscients ou cupides.

MARCEL BOLL.

(6) *Mercure*, 15 mai 1925, pp. 176-177; 15 septembre 1926, pp. 690-691; 15 juillet 1927, p. 413; 15 octobre 1928, p. 433; 15 juillet 1932, pp. 412-413; 15 février 1935, p. 143-144.

(7) *Ibid.*, 15 janvier 1934, p. 425.

SCIENCE SOCIALE

Salvador de Madariaga : *Anarchie ou Hiérarchie, la crise de la démocratie, ébauche d'une solution*, Gallimard. — Mémento.

Dans son livre **Anarchie ou Hiérarchie,** M. Salvador de Madariaga ne se contente pas de récriminer ou de se lamenter comme tant d'autres, comme, si l'on veut, MM. André Tardieu et Abel Bonnard, il propose des remèdes, et du coup son livre mérite un examen très attentif. On sait la place importante que s'est faite ce diplomate espagnol, non seulement à la Société des Nations qu'il présidait naguère encore, mais dans le monde des idées avec son autre livre *Anglais, Français et Espagnols,* un des traités de psychologie comparée les plus remarquables qui aient paru depuis ceux de Fouillée et de Boutmy; par conséquent, on peut s'approcher avec confiance de son nouvel ouvrage.

D'abord, M. S. de Madariaga prend son parti de la situation universelle actuelle, et il jette carrément par-dessus bord le vieux libéralisme que nous ne sommes plus que quelques isolés, mettons encroûtés, à défendre. L'Etat qu'il admet est tout à fait socialisé, étant le propriétaire de toutes les richesses et ayant le droit d'imposer une limite à leur appropriation privée; toutefois, sous cette souveraineté, l'auteur admet le droit de l'individu, lequel seul existe puisque l'Etat n'est qu'une abstraction, la survivance, même en économique, d'un domaine d'initiative privée qu'il souhaite aussi large que possible, et par suite la légitimité de l'inégalité, car, tout en étant très élogieux pour le bolchévisme russe qu'il dit donner de meilleurs rendements que le tsarisme antérieur, ce qui est inexact, il ne veut pas de cette égalité dans le dénûment qui est, en somme, son véritable et indiscutable rendement. La contrepartie de cette souveraineté économique de l'Etat, c'est l'interdiction complète des grèves et des lock-out; et quand on voit (nous venons de le voir) combien les grèves sont artificielles et irrationnelles, étant de simples mouvements d'esprit politicien révolutionnaire, on est porté à croire qu'en ce domaine le libéralisme a, en effet, échoué; actuellement la grève est interdite en Russie comme en Italie et en Allemagne, et la solution du problème ouvrier pourrait bien être

celle-ci : donner toujours raison à l'ouvrier quand l'intérêt supérieur national ou même international n'est pas en jeu, mais ne jamais le laisser, ni lui ni le patron, pratiquer l'anarchie, la grève et le lock-out étant essentiellement anarchie.

Cet Etat économique, dans le plan Madariaga, a son organisation propre : une Chambre économique composée de représentants des industries, et chaque industrie comprenant trois ordres, un manuel, un technique, un administratif; cette Chambre élisant un Conseil de directeurs économiques qui aurait le droit d'initiative en matière de législation économique, et la Chambre discutant, approuvant ou rejetant les projets de ce Conseil. Je n'entre pas dans les détails. Dans mon plan à moi (voir mon livre *Au pays des leviers de commande*) je vais plus loin encore en un sens que l'auteur, puisque mes Délégations économiques sont nommées par l'Etat souverain, il est vrai sur avis conforme de divers autres Conseils ou Sociétés.

Ce qu'il y a d'intéressant dans le plan Madariaga, c'est que cet Etat économique est subordonné à un Etat politique qui est le suprême souverain, et qui se meut, lui, dans une zone de liberté, comme l'autre se mouvait dans une zone de nécessité. Cet Etat politique a pour organe une Chambre élue au suffrage universel, mais à trois degrés : les électeurs (ceux-ci d'ailleurs vérifiés avec soin, beaucoup plus de cas d'inéligibilité qu'aujourd'hui) nommant les représentants communaux, ceux-ci les régionaux et ceux-ci les nationaux (ici l'auteur est un peu étroit, puisque, pour nous, cela arriverait à faire élire les députés de la région parisienne par un collège électoral à peine triple numériquement; mieux vaudrait revenir aux listes de notabilités de l'abbé Sieyès). Cette Chambre, qui serait strictement politique, tout en ayant droit de regard sur la législation économique, nommerait le Conseil des ministres qui serait élu pour quatre ans (à mon avis un an suffirait) et qui aurait droit d'initiative législative en matière politique comme le Conseil des directeurs en matière économique; la Chambre politique garderait le droit de renverser le Cabinet, mais alors, elle serait dissoute *ipso facto* et on procéderait à de nouvelles élections (ce serait un bien grand dérangement et peu utile). Il n'y aurait plus de Sénat

(ce serait fâcheux). Les deux Conseils (environ 25 personnes) accrus de 50 députés élus par la Chambre politique et de 25 députés élus par la Chambre économique nommeraient le président de la République, lequel se rapprocherait beaucoup plus du nôtre que du président des Etats-Unis.

Et voilà, dans ses grandes lignes, le plan de constitution politico-économique que propose Salvador de Madariaga. Il est très intéressant, et pourrait servir d'avant-projet à un Comité de professeurs de droit politique chargé d'élaborer la meilleure constitution à faire; mais il est à craindre que des Comités issus de Chambres telles que les nôtres ne l'adoptent jamais, car il réaliserait des conditions de stabilité, de sincérité et de « judiciosité » dont nos politiciens ne veulent pas. Ce qui leur importe, c'est le grouillis des brigues et des intrigues qui leur permet d'être élus et réélus; c'est cette seule partie négative qu'ils ont prise au libéralisme et qui fait d'ailleurs que le libéralisme a si mauvaise presse aujourd'hui. Au lieu d'être un instrument de concorde et d'harmonie, il est devenu un outil de falsification et de sophistication des idées d'abord et des réalités ensuite. La liberté n'est possible que dans les milieux loyaux, désintéressés et sages, un peu comme la politesse n'est viable que dans des cercles de gens bien élevés; s'ils se trouvent avec des malotrus, les gens polis jouent le rôle de dupes, et de même dans des pays de fanatiques et de frénétiques, les libéraux apparaissent comme des imbéciles, d'où les sévérités d'Abel Bonnard pour les modérés, et de tant d'autres pour les simples honnêtes gens et bons citoyens qualifiés alors conservateurs et même réactionnaires. Il faut se résigner, en effet, puisque le dit fanatisme et la dite frénésie ont fait tant de progrès, à abandonner beaucoup de cet ancien libéralisme qui faisait la gloire et l'honneur de nos démocraties d'Occident. Les nouveaux Etats, tels qu'ils s'organisent partout, même en Angleterre, sont beaucoup plus autoritaires qu'autrefois, et avec raison puisque la société humaine exige avant tout l'ordre; mieux vaut un ordre imparfait que le désordre, comme au fond disait Gœthe dans une formule mal comprise parce que mal dite; en ce moment, toutes les sociétés civilisées s'orientent vers un autoritarisme très net, et par exemple Mussolini a réalisé

depuis longtemps ce que proposent nos nouveaux gouvernants : industries nationalisées, banque d'Etat nationalisée, ouvriers fonctionnarisés, dividendes limités, patrons très surveillés, etc. En somme, plus on va, plus on voit que ces questions d'organisation intérieure, tant économique que politique, sont d'importance secondaire : on peut aussi bien vivre dans un Etat strictement gouverné que dans un Etat largement libéral et même on vit mieux dans un Etat autoritaire que dans un Etat libertaire, j'entends, anarchiste. Jamais la France n'a été plus saine, forte, riche et finalement heureuse que sous le Second Empire; et qui sait si l'Allemagne ne se trouve pas mieux d'Hitler et l'Italie de Mussolini et les Etats-Unis de Roosevelt que de leurs gouvernements antérieurs? Ce qui importe, ce n'est pas la forme du gouvernement, c'est la vie spirituelle de ce gouvernement, et la vraie cause du mal actuel c'est l'absence de toute vie spirituelle et l'unique préoccupation des soucis matériels; celle-ci est très sotte : qu'est-ce qu'une augmentation de salaires de 10 % si la vie augmente de 20 % et qu'est-ce que ce conflit de prix et de salaires en comparaison des grandes idées nationales et supranationales qui agitent en ce moment-ci l'Italie, l'Allemagne, l'Angleterre et l'Amérique? En vérité, il y aurait là de salutaires réflexions à faire pour les Français et les Espagnols dont a raisonné si bien Salvador de Madariaga dans son ancien livre, je ne parle pas des Russes qui, dans leurs milieux fanatisés et frénétisés, sont aussi incapables de réflexions que des Botocudos ou des Anthropopithèques; heureusement que des esprits comme Berdiaeff et Merejkovski permettent de ne pas désespérer de la grande, belle et sainte Russie!

MÉMENTO. — Paul Raynaud : *Jeunesse, quelle France veux-tu? Dialogue avec le lecteur sur les crises et les réformes.* Successivement l'auteur, député de Paris étudie la crise du régime, celle de la sécurité, celle de la monnaie. On peut ne pas approuver la solution qu'il donne à celle-ci, la dévaluation, mais d'autres de ses dires sont très judicieux, et notamment celui-ci que la question capitale à l'heure actuelle, c'est celle de la race en quantité et en qualité; l'auteur, ici, n'est pas pour sa dévaluation, et comme il a raison! — Un Français : *Le vote des femmes et la dégradation de l'énergie en France,* Editions Henri de Basserie. Ce petit livre dédié aux

anciens combattants et aux 1.700.000 français tués dans la dernière guerre, met bien en lumière l'importance de la natalité; l'auteur va jusqu'à demander que toutes les fonctions un peu importantes soient réservées à des pères de famille d'au moins deux enfants (combien, du coup, de nos présidents de la République n'auraient pas pu l'être! et n'aurait-ce pas été regrettable quand il se serait agi d'un Thiers ou d'un Poincaré?) Par contre, il ne souhaite pas que les femmes votent, et propose à leur activité d'autres services sociaux et humanitaires qui, assurément, seraient plus utiles à la communauté. Parfait. Mais aller jusqu'à retirer leur droit de vote aux célibataires, est excessif. Que l'on pose le principe : un être vivant, un vote (le vote de l'enfant mineur étant exercé par son parent), et tout sera pour le mieux. — Jacques Valdour : *Organisation monarchique de l'Etat*, Nouvelles Editions latines. Ce livre n'est pas seulement théorique, ce qui légitimerait la discussion sur les avantages comparés du régime monarchique et du régime polyarchique, il est encore pratique et alors on en revient à la jument de Roland qui avait tous les mérites mais était morte. Et puis, même de nos jours, l'institution monarchique a montré bien des inconvénients en Allemagne, en Autriche, en Russie, en Bulgarie, en Grèce, en Roumanie, etc., etc. Tout le monde devrait convenir sur ce double point qu'une bonne monarchie vaut mieux qu'une mauvaise république et une bonne république qu'une mauvaise monarchie, et s'employer à faire que la monarchie ou la république sous laquelle on vit soit aussi bonne que possible. — Henri Javal : *La crise a assez duré*. Edition Baudinière. Un livre plein de sagesse et dont il faudrait reprendre les chapitres, l'un après l'autre. Celui sur le Régime parlementaire, en particulier, demanderait de longues pages de discussion. Assainir l'élection d'abord (l'auteur prône le scrutin uninominal départemental de René Laforgue avec sièges complémentaires pour les voix non représentées). Rendre les élections gratuites, l'Etat assurant les frais d'affiches, de bulletins, etc. (sera-ce suffisant? et ne sera-ce pas bien cher?) Assurer l'indépendance du pouvoir législatif ainsi que la défense du contribuable (l'initiative des dépenses enlevée au Parlement). Réformer le pouvoir judiciaire, etc., etc. Tout cela est excellent. Mais nos politiciens en voudront-ils? — Docteur E. G. Sée : *L'Animal dans la société devant la Science, la Philosophie, la Religion, essai de mise au point*, Editions de la Gazette de Biarritz. Mon ami Léautaud grand ami des bêtes me demande de signaler ce livre bien qu'il ne rentre pas trop dans la science sociale. Voilà qui est fait. Ce livre est en effet plein d'idées, et on ne sera jamais assez affectueux pour nos frères inférieurs, à condition que nos frères du même étage n'en souffrent pas.

— Docteur Pierreville. *L'inégalité humaine devant la mort et la maladie.* Editions Fustier, 8, rue de Choiseul. Il y a beaucoup à prendre dans ce livre, sans trop s'arrêter aux considérations politiciennes de l'auteur. La lutte contre la maladie devrait être le premier soin de tout Etat civilisé. Quant à croire que l'interdépendance de la vie internationale interdit toute idée de guerre ou de violence, c'est une autre question. — Le *Journal des Débats* donne dans son numéro du 6 juillet une revue financière établissant que l'ensemble des fortunes privées a diminué de 53 % depuis les années d'avant-guerre; l'énormité des droits successoraux est pour beaucoup dans cette diminution qui ne fera d'ailleurs qu'aller en augmentant à la grande joie de nos communistes pour qui la fortune privée est l'ennemi, car d'une part le rendement du travail diminuera et d'autre part la part prélevée par l'Etat augmentera; l'*Espoir français* évalue notamment à 4 milliards et demi par an le montant des nouveaux impôts que nécessitera la réalisation du plan politico-social de nos nouveaux gouvernants.

HENRI MAZEL.

ETHNOGRAPHIE

Armando Pinto Corrèa : *Gentio de Timor*, Lisbonne, chez l'auteur, Travessada Portugueza, 5, 2°; 8°; ill. de 64 photos. — Nguyen van Huyen : *Introduction à l'Etude de l'Habitation sur Pilotis dans l'Asie du Sud-Est; Austro-Asiatica*, t. IV, Geuthner, pet. 4°, 16 pl. et grande carte.

Il est convenu que les ethnographes doivent savoir une quinzaine de langues au moins pour pouvoir se livrer à du travail comparatif; ils pourront donc utiliser l'excellente monographie en portugais d'Armando Pinto Corrèa sur la **Population de Timor,** et plus précisément de la partie portugaise de cette île, ou région de Baucau. Mais il aurait mieux valu pour la diffusion des faits recueillis par lui avec méthode pendant un séjour de six ans comme gouverneur, que l'auteur eût préféré le français ou l'anglais ou tout au moins le hollandais puisque les mœurs de Baucau ne sont intelligibles que comparées à celles des autres populations de l'Indonésie.

Comme monographie descriptive ce volume est certainement à ranger parmi les meilleurs du monde. Les moindres détails de la vie sociale indigène, de la naissance à la mort, sont décrits avec précision et de telle manière qu'on peut suivre parfaitement l'agencement, ou le scénario des gestes, des rites et des croyances sous-jacentes. Excellentes sont aussi les descriptions des cérémonies périodiques, de l'inaugura-

tion d'un temple, de celle d'une maison, des jeux. Neuve est la section consacrée aux légendes plus ou moins historiques.

Aux mœurs et coutumes de Baucau proprement dit sont comparées ensuite celles des autres régions de Timor portugais, selon le même plan; 64 photos, aussi bonnes qu'on puisse les obtenir en pays tropicaux, illustrent l'ouvrage. Je rappelle que, sauf par Osorio de Castro, il y a déjà une vingtaine d'années, jamais ces populations n'avaient été étudiées de près; l'enquête instituée par A. P. Corrèa a été beaucoup plus approfondie et constitue en fait une véritable révélation. J'espère que l'auteur en donnera une édition dans une langue plus accessible, bien qu'en somme, si on sait du latin ou du provençal, le portugais ne soit pas aussi difficile qu'il semble d'abord.

Pour ces mêmes pays, voici encore une monographie vraiment neuve et qui sera utile aux préhistoriens d'Europe spécialisés dans l'étude de nos civilisations lacustres. Nguyen van Huyen a eu la bonne idée d'étudier comparativement **l'Habitation sur pilotis dans l'Asie du Sud-Est.** Annamite d'origine, il connaissait nécessairement les types en usage dans son pays; pour les autres, il a utilisé non seulement les publications antérieures, surtout anglaises et hollandaises, mais aussi le système des questionnaires spéciaux et enfin, aux Pays-Bas, les riches collections de modèles en bois démontables conservées aux musées de Rotterdam, d'Amsterdam et de Leyde. Ces maquettes ont été exécutées par les services civils des Indes Néerlandaises pour l'enseignement colonial dans la métropole et sont d'une exactitude rigoureuse, avec indication des noms indigènes de toutes les parties composantes. Pour le moment, je ne connais chez nous de comparables que les maquettes faites jadis par Gay, de Thônes, des maisons et chalets de sa région qu'on peut voir au musée d'Annecy; les noms patois des parties composantes sont donnés dans une brochure aujourd'hui rarissime.

L'étude de ces maisons sur pilotis a conduit Nguyen van Huyen à la constatation que la cause fondamentale du type, par opposition à la maison sur terre, n'est nullement l'état du sol, ou la condition naturelle. Sans doute, la maison sur pilotis a pu prendre naissance plutôt en pays marécageux;

elle a l'avantage aussi d'être une défense contre les bêtes sauvages et les ennemis humains. Mais la carte de répartition en fin de volume montre que le type existe tout aussi bien en pays secs, et même en pays montagneux. Donc, contrairement aux théories que j'ai si souvent combattues ici des « géographes humains », ce ne sont pas les conditions externes, l'état du sol, l'utilité économique, ni surtout la nature des matériaux utilisables qui déterminent le type de la maison, en comprenant par là ensemble la matière des parois et du toit, l'assemblage des éléments architecturaux, la division en chambres selon tel ou tel plan.

Nguyen van Huyen insiste avec raison sur le caractère pour ainsi dire sacré du type de la maison et de son aménagement, dont le but principal est, dans toutes les civilisations, la séparation des sexes, bien que même dans la nôtre on puisse constater souvent une propension à la promiscuité et qu'en Russie tsariste et soviétique cette promiscuité n'ait jamais été regardée comme un mal individuel ou social. En Orient et en Extrême-Orient, par contre, et la Grèce ancienne était sur ce point orientale, les sexes sont séparés. Or, même avec les faibles possibilités de dichotomisation des maisons sur pilotis, celles-ci sont agencées de manière à séparer les hommes des femmes.

Les objections de la p. IX, sous forme de questions, aux explications simplistes sont applicables au même problème quand il s'agit des maisons de France. Nos populations alpines font en très haute montagne des maisons de bois (dites chalets) là où la pierre abonde et le bois manque; mais font des maisons de pierre dans la large zone des forêts, où le bois sert à pied d'œuvre, mais où il faut apporter la pierre de carrières souvent éloignées. L'auteur juge que ce sont des considérations plutôt sociales, et à un certain degré magico-religieuses, qui déterminent en Asie la préférence pour la maison sur pilotis et expliquent sa formidable extension territoriale puisqu'elle est le type dominant de la Birmanie, du Siam, de la presqu'île de Malacca, de Sumatra, Bornéo, Célèbes, de la plupart des îles hollandaises, Philippines, et enfin du Laos, du Tonkin, du Cambodge; alors que la maison au ras du sol ne se rencontre que dans une longue bande cô-

tière de l'Annam et dans toute la Cochinchine d'une part, dans la région côtière septentrionale de Java, à Madoera, Bali et Lombok d'autre part. Pourquoi cette localisation? L'auteur n'a pas réussi à en discerner les causes; d'ailleurs, il ne considère ce volume que comme une introduction à l'étude des divers types de maisons en Extrême-Orient. En fait, les bandes côtières cochinchinoise, annamite et javanaise ne se distinguent ni par le climat, ni par la nature du sol ou des matériaux utiles des régions limitrophes avec maison sur pilotis. Aucune coïncidence ne se constate avec un type anthropologique, une race, une forme de société, un dialecte, ou tel autre élément culturel.

Etant donné que le facteur social préhistorique paraît déterminant, Nguyen van Huyen a eu soin de donner dans chaque cas des indications sur les mœurs, à savoir la localisation dans la demeure par sexes et par générations, et cherché ce qui arrive en cas de mariage. La construction d'une nouvelle maison est alors la règle générale et à ce moment s'observent dans toutes ces régions des cérémonies de consécration d'un type uniforme quoique variant dans les détails.

A signaler encore que la tendance fondamentale semble être la double tripartition, probablement, comme l'admet l'auteur, parce que le nombre trois est toujours encore sacré en Extrême-Orient. En effet, la maison sur pilotis comprend le rez-de-chaussée libre, entre les poteaux, où s'abritent les animaux domestiques, où on entrepose les instruments de travail, etc.; au-dessus vient l'étage d'habitation; et au-dessus, sous le grand toit en pente, le grenier. L'étage d'habitation est divisé normalement en trois : chambre commune avec le foyer, où dorment les hommes non mariés; chambre des parents; chambre des femmes et des enfants. Mais le principe a subi au cours des âges, et selon les régions, beaucoup d'adjonctions, de sorte qu'il y a même de grandes maisons à plusieurs chambres desservies par une galerie intérieure ou par une véranda. Pour les détails de ces variations je renvoie aux descriptions, avec plans et photos, de Nguyen van Huyen; peut-être aurait-il fallu insister davantage sur la situation des maisons les unes par rapport aux autres.

Il semble que dans la plupart des cas, tout au moins au bord des cours d'eau, les demeures soient alignées sur un seul rang, se touchant ou non; mais on ne voit pas si cette préférence pour la rangée apparaît aussi quand les villages sont construits en terre sèche ou en montagne.

D'autre part, il doit y avoir bien plus de variations du type fondamental que ne l'indiquent les voyageurs, ou explorateurs, dans une même région. Est-ce qu'à Mentavei toutes les maisons sont absolument identiques ou bien la maison décrite par Hansen n'est-elle pas celle où il fut reçu puisqu'il dit que les jeunes couples habitent dans une hutte à part en attendant qu'il y ait une chambre de libre dans la maison commune? Ces « huttes » doivent être nombreuses; peut-être deviennent-elles des demeures permanentes; en tout cas : sont-elles sur pilotis aussi, ou sur terre? Et dans l'un ou l'autre cas, combien y a-t-il de chambres? Ceci simplement pour signaler que très souvent les documents sont encore insuffisants et que si Nguyen van Huyen n'a pu formuler de généralisations précises, la faute n'en est pas tant à lui qu'aux lacunes de l'information.

A. VAN GENNEP.

LITTÉRATURE EXOTIQUE ET QUESTIONS COLONIALES

Félicien Challaye : *Souvenirs sur la Colonisation* (Librairie Picart). — S. Faci : *L'Algérie sous l'égide de la France* (en vente chez l'auteur, 22, rue Sainte-Famille, Toulouse). — Piersuis : *Bourrasque Bédouine* (Editions du Mohgreb). — Général Duboc : *Mauritanie*, Collection de l'Ancre, (L. Fournier). — Roger-Francis Didelot : *Au Soleil de la Brousse*, Editions de France. — Pierre Frondaie : *Le Lieutenant de Gibraltar*, Plan. — Henri-Louis Mill : *Présages* (Grasset). — Jean Sermaye : *Barga, Maître de la Brousse*, Editions du Moghreb. — Médecin-général Emily : *Fachoda* (Hachette). — Commandant Jean Baradez : *En survolant cinquante siècles d'histoire*, Plon. — Ch. de Chavannes : *Avec Brazza*, Plon. — Alfred Martineau : *Bussy et l'Inde française*, Ernest Leroux. — Louis Audouin-Dubreuil : *Sur la Route de la Soie*, Plon. — Léon Laleau : *Abréviations*, Librairie de France. — Ch. de la Roncière *Au Fil du Mississipi avec le Père Marquette*, Bloud et Gay. — Thérèse Herpin : *Yoloch le Maléfique*, Plon. — Capitaine Gabriel Bureau : *La Guyane méconnue*, Fasquelle, éditeur. — Serge Denis : *Nos Antilles*, G. Luzeray, éditeur. — Docteur Stéphen Chauvet : *L'île de Pâques et ses mystères.*

Par suite de l'abondance des matières, cette chronique coloniale a dû attendre son tour quelque temps.

Ceci dit — pour les auteurs qui nous honorent de leur envoi, — accusons réception, tout d'abord, au professeur Félicien Challaye de son livre foncièrement « anti-colonial », intitulé

Souvenirs sur la Colonisation. Ce philosophe, dont je n'ai point les idées et dont je combats loyalement les inquiétantes théories, est, quand même, un grand voyageur, doublé d'un observateur et d'un écrivain. A vrai dire, il connaît les questions dont il parle, mais il les traite sous un prisme spécial. Ses pénétrations successives aux Indes britanniques et néerlandaises, en Indochine française, au Congo français baptisé désormais A. E. F., en Corée japonaise et en Tunisie beylicale, l'autorisent à nous parler d'exotisme en connaissance de cause. On en a fait une sorte de « mutiné de l'Elseneur », étayant ses dires sur des messages subversifs d'André Gide, de Paul Langevin et de Romain Rolland. Je crois qu'on est allé un peu trop loin... Certes, cet ennemi de l'impérialisme et de la colonisation *forcée* mène une croisade évidente contre ce qu'il appelle « un régime de pression politique ayant pour but l'exploitation économique des peuples soumis ». Beaucoup de faits, choquants ou révoltants, cités par lui (la criminelle affaire Gaud et Toqué, par exemple) sont exacts; mais là où notre auteur se laisse emporter par la passion, c'est quand il s'en prend à l'œuvre des missionnaires. Au cours de mes randonnées à travers le monde, j'ai constaté, neuf fois sur dix, que cette œuvre de bonté était reconnue et glorifiée par des penseurs libres, notoirement anticléricaux, quelques-uns même occupant un grade élevé dans la franc-maçonnerie. Par contre, Félicien Challaye est dans le vrai quand il s'insurge contre la mainmise nipponne. Ce doux peuple coréen, vêtu de blanc, a été peu à peu amalgamé aux émigrés japonais, alors que nous autres Français nous respections, dans le même moment, la fierté musulmane et nationale de nos Marocains.

Si je voulais faire *knock-out* monsieur le professeur Challaye, prédicateur d'émancipation noire, je n'aurais qu'à lui citer, ainsi qu'à ses amis André Gide, Langevin, Romain Rolland, l'exemple typique de la République de Libéria, fondée par des nègres esclaves, puis affranchis, venus des Etats-Unis et qui replonge aujourd'hui ses ressortissants dans le plus indiscutable esclavage et la plus sombre barbarie. C'est vraiment un beau cadeau que les Yankees ont fait là aux braves Noirs autochtones de la Côte occidentale d'Afrique, en leur

imposant cette stupide démocratie américaine d'importation, dont le seul mérite est de doter les philatélistes de beaux timbres gravés en taille douce... Mais je ne veux pas *knock-outer* M. le professeur Félicien Challaye : j'estime, en effet, que les outrances ont parfois du bon. Voire les outrances coloniales! L'essentiel, en cette matière, est de proclamer avec le sage : *Est modus in rebus.*

Laissons de côté, pour l'instant, la question de savoir si l'**Algérie sous l'égide de la France** est heureuse et si elle est fondée à se révolter contre la féodalité algérienne : c'est le problème qu'étudie tout au long M. S. Faci, dont l'ouvrage est préfacé par l'ancien gouverneur Maurice Viollette. L'Algérie veut rester bel et bien française, voilà l'essentiel. Et passons plutôt à cette **Bourrasque Bédouine,** de Piersuis, roman ou plutôt récit consciencieux, mais *trop dialogué.* J'aime le style indirect et je préconise, en littérature coloniale, les descriptions exotiques, à condition, bien entendu, que l'auteur n'en fasse point abus. C'est le cas de **Mauritanie,** du général Duboc; du volume **Au Soleil de la Brousse,** de Roger-Francis Didelot, sorte de troisième tome du *Livre de la Jungle,* qui nous fait vivre sous le soleil torride avec « Seigneur Gaënde » (le lion), « Dame Wara » (la panthère) et « Demoiselle N'diamal » (la girafe). Le reproche que j'adressais tout à l'heure à M. Piersuis, d'abuser du dialogue, ne peut s'appliquer à Roger-Francis Didelot... sans doute parce que ce jeune et talentueux écrivain n'a jamais assisté à un docte entretien entre une panthère et une girafe? La vraie formule, selon moi (dosage approprié de style indirect, de descriptions et de dialogues), vous la trouverez dans deux romans qui viennent de paraître : **Le lieutenant de Gibraltar,** de Pierre Frondaie, chez Plon, et **Présages,** d'Henri-Louis Mill, chez Grasset. Voilà deux bons exemples de style et de composition, dont feraient bien de s'inspirer nos écrivains et romanciers coloniaux. (C'est d'ailleurs ce qu'a fait M. Jean Sermaye, auteur de **Barga, maître de la Brousse,** dont le vivant roman se passe en Nigérie française.)

Je regrette de ne pouvoir que citer — hélas! trop rapidement — trois ouvrages documentaires de grande valeur : **Fachoda,** du médecin-général Emily, dévoué « toubib » de

la mission Marchand (1896-1899); **En survolant cinquante siècles d'histoire,** du Commandant Jean Baradez, sorte d'itinéraire de Paris à Addis-Abéba, préfacé par l'aviateur René Chambe; enfin un gros ouvrage du gouverneur des Colonies Ch. de Chavannes, intitulé **Avec Brazza.** Dans ce dernier bouquin, volumineux, il est prouvé que la conquête pacifique du Congo français par l'illustre et humain Savorgnan de Brazza ne fut point une mince affaire. Brazza, ami des pères catholiques, ne riait pas, en effet, tous les jours; et surtout il ne mangeait pas toujours à sa faim, ce pour quoi Curnonsky et Gaston Derys ne citent aucune recette de lui dans leur alerte et spirituelle *Anthologie de la Gastronomie Française,* qui vient de paraître chez Delagrave. M'est avis que Félicien Challaye peut en prendre de la graine...

Passons à l'Asie. J'ai la plus grande estime pour la science coloniale du gouverneur Alfred Martineau, historien de l'Inde française du XVIIIe siècle et en particulier de notre génial Dupleix, à qui il a consacré cinq volumes. Aussi ne saurai-je trop recommander à nos lecteurs son **Bussy et l'Inde Française,** qui relate fidèlement la geste magnifique de Charles-Joseph Patissier, marquis de Bussy-Castelnau, au Deccan et au Carnatic. Ce gros volume (illustré) complète un *Journal de Bussy,* déjà paru, et dont les révélations nous avaient prodigieusement intéressé.

En Extrême-Orient, Louis Audouin-Dubreuil, un des « Jasons » de la Croisière Jaune, nous emmène à l'assaut des cimes himalayennes et des hauts-plateaux chinois. Il le fait avec un rare bonheur d'images et une simplicité d'expression, réellement saisissante. Je connais l'homme et m'honore de son commerce amical et modeste. C'est dire que j'ai lu tout d'une traite l'émouvant carnet de la Méditerranée à la Mer de Chine, qu'il intitule **Sur la Route de la Soie,** orné de 17 belles gravures, et que vient de publier l'éditeur Plon. C'est le récit véridique d'un Marco Polo moderne en auto.

L'Amérique du Nord, du Centre et du Sud nous a valu, ces temps derniers, de bien vivants et substantiels livres coloniaux. En langue haïtienne, donc extrêmement française et littéraire : **Abréviations,** de Léon Laleau, homme d'Etat

de Port-au-Prince, précédent romancier de *Jusqu'au Bord* et *La Danse des Vagues.* Ces *Abréviations* sont une manière de poème des Quatre Saisons. On a pu dire justement du nouveau volume de Léon Laleau qu'il était « imprégné d'émotion, de charme, de pensée et d'art. »

Chez nos auteurs de nationalité française, férus du Nouveau-Monde, je signale en particulier : **Au fil du Mississipi avec le Père Marquette,** grande aventure d'un jésuite français chez les sauvages, par Charles de La Roncière; *Yoloch, le Maléfique,* roman guyanais de Thérèse Herpin, qui évoque avec une vivante exactitude cette atmosphère lourde et accablante de Cayenne, que je connais si bien; **La Guyane méconnue,** du capitaine Gabriel Bureau, magistral réquisitoire préfacé par Henry Bérenger et Gaston Monnerville, où le capitaine Bureau, qui n'a pas froid aux yeux, expose les richesses de l'Eldorado français, souillé par le criminel contact des bagnards; enfin cette un peu massive, mais remarquable monographie de Serge Denis, agrégé, qui a nom : **Nos Antilles.** Sans doute, ce qu'on a fait de mieux jusqu'ici sur la littérature et l'ethnographie de notre Guadeloupe et de notre Martinique. Ah! combien savoureux, ces textes et ces proverbes créoles!

J'ai gardé pour la fin un livre étrange sur lequel vous allez tous vous précipiter, dévorés de curiosité, comme je l'ai fait moi-même : **L'Ile de Pâques et ses mystères.** L'auteur en est un médecin très connu, doublé d'un ethnographe de haute valeur, le docteur Stéphen Chauvet. Ce savant, ce chercheur, qui s'est spécialisé et *surclassé* ès-migrations polynésiennes, a rassemblé, en un grand volume d'art splendidement édité et illustré par les Editions « Tel », environ 300 documents incontestables et incontestés sur cette énigmatique et sinistre île maorie, sans végétation, perdue en plein Pacifique. C'est ainsi que nous apprenons par lui que les Pascuans, aujourd'hui colons chiliens, ont le culte de l'oiseau *Manutara* (Kiwi, ou aptéryx néo-zélandais), qu'ils connaissaient le *tabou,* qu'ils buvaient de l'eau de mer, faute d'eau douce quasi introuvable dans leur île triangulaire, qu'ils édifiaient à leurs dieux ou à leurs morts ces monumentales, grimaçantes et terrifiantes statues de pierre, chantées par

Loti, qu'ils possédaient des *reimiros*, objets décoratifs et pectoraux, des *tablettes parlantes*, aujourd'hui déchiffrées, enfin cet affolant et déconcertant *boustrophédon*, répertoire de signes idéographiques, d'où provient peut-être, à l'origine, le symbolique *svastika* hindou, l'inquiétante et légendaire croix gammée d'Hitler.

...L'Atlantide de Platon, les *tumuli* celtes, le *tabou* océanien, les pyramides égyptiennes des Pharaons, celles mexicaines des premiers aztèques, les temples et les momies péruviennes des Incas solaires, les statues colossales de l'Ile de Pâques, le *svastika*, autant de problèmes hallucinants qui dépassent l'histoire et la littérature!

Là gît probablement le primitif et troublant secret de notre humanité...

ROBERT CHAUVELOT.

QUESTIONS RELIGIEUSES

Louis Leclère : *Sainte Angèle de Foligno* (Plon). — Mémento.

Il y a des saints populaires, des saints qui, malgré leur terrifiante héroïcité de vertu, apparaissent au peuple fidèle par certains côtés plus près de lui que les autres : tels la petite Thérèse ou saint Louis, le curé d'Ars ou la grande Thérèse, saint François de Sales ou Jeanne d'Arc. Je ne sais quoi de compréhensif, un trait humain, une tendre indulgence soudain nous rapproche d'eux, et nous aimons que l'évêque de Genève ait eu tant de patience avec Philothée, que le roi de France se cachât de sa mère pour aller retrouver sa femme, que la libératrice d'Orléans se soit fait blâmer pour avoir trop chéri les beaux habits, que la puissante religieuse d'Avila ait été déçue de s'être vue portraicturer « laide et chassieuse » par un moine maladroit. Nous aimons que sainte Chantal ait tant pleuré en apprenant la mort de son directeur, que sainte Scholastique ait prié Dieu d'envoyer un orage qui lui permît de causer toute une nuit avec son frère Bruno, que saint François d'Assise ait eu une prédilection pour les gâteaux aux amandes fabriqués par Jacqueline de Settessoli.

Sainte Angèle de Foligno, dont le R. P. Louis Leclère nous retrace la vie, et qui est une des plus grandes saintes de la catholicité, une des plus hautes mystiques que le monde

ait connue, sainte Angèle n'établit pas, entre nous et elle, cette communication naïve et tendre, d'une part à cause de cette vocation extraordinaire qui l'élève au-dessus de l'humanité, la fait se mouvoir sur un plan qui n'est pas le nôtre, lui donne accès à des modes de penser qui nous dépassent, d'autre part, il le faut bien dire, parce que sa vertu offre, au moment de sa conversion, une grandeur dure et tragique qui fait froid au cœur : on sait que « Cella » était une grande dame de Foligno, riche, coquette, séduisante, fort gâtée par sa mère, pourvue d'un mari (qu'il semble bien qu'elle ait trompé) et bénie de plusieurs jeunes fils qu'elle aimait profondément.

Quand elle fut revenue à Dieu, après la confession totale qui lui coûtait tant, elle médita longuement sur la croix, et un irrésistible feu d'amour la saisit : elle comprit que, seules, les œuvres crucifiantes l'uniraient à Jésus et qu'elle n'y parviendrait que par le dépouillement total : non seulement du point de vue matériel, mais aussi moral. Cédons la parole à son biographe :

Elle n'en sentit que mieux l'obstacle insurmontable que la vie de famille constituait au dépouillement absolu demandé par le ciel. Impossible d'arriver au dénuement total aussi longtemps qu'il lui faudrait faire droit aux vouloirs de son mari et aux larmes de sa mère, et pourvoir aux besoins de ses petits garçons. Or, les quitter lui était justement interdit; que faire alors? Dieu et Dieu seul pouvait lever l'obstacle en les rappelant à lui. Et Dieu, qui voulait faire d'elle un professeur extraordinaire de dépouillement, exigea que d'abord elle prêchât d'exemple, en acceptant, plus que cela, en lui *demandant* la mort des siens. Elle regarda le sacrifice en face; et peu à peu, Dieu aidant, elle l'accepta, elle le demanda. Sa mère, qui plus que personne s'apposait aux vues de Dieu, mourut la première; son mari et ses fils la suivirent en un temps très court.

On s'étonne qu'Angèle, qui n'avait pas alors de directeur, ait pu être si sûre d'elle-même et de sa vérité, que de ne pas craindre d'être le jouet d'une tentation diabolique : comment, pour quelque but surnaturel que ce soit, un chrétien peut-il se croire le droit de *demander* à Dieu la mort d'autres humains? Mais quand on pense qu'il s'agissait là de la chair de sa chair : sa mère, ses enfants, on ne peut retenir un frisson

d'horreur à la pensée de cette prière contre-nature : l'Evangile nous montre la Sainte Vierge debout, en larmes, au pied de la croix, soutenue par saint Jean; nulle part il ne nous est dit que Jésus ait exigé qu'elle *demandât* sa mort, et tous les vieux « mistères » de la Passion, y compris celui de Gréban, nous ont toujours fait entendre les supplications de la mère de Dieu. On aurait compris qu'Angèle implorât elle-même de mourir, dépouillement total et immédiat; on n'accepte point, comme idéal surnaturel, qu'elle demande à Dieu de priver de cette vie, qu'on nous représente comme un bien accordé par le Créateur, celle de qui elle l'avait reçue et ceux à qui elle l'avait donnée. Il n'y a pas une mère qui puisse se sentir tentée de prendre sainte Angèle de Foligno pour patronne.

Qu'après cela son biographe nous dise qu'elle en ressentit une atroce douleur nous le croyons sans peine, mais non sans noter que :

Du point de vue surnaturel cependant, en raison de la possibilité qu'elle y trouvait de suivre sa vocation, elle en ressentit une grande joie, à la pensée que, dès lors que Dieu avait fait ce miracle pour la posséder, dorénavant son cœur serait toujours dans le cœur de Dieu, et le cœur de Dieu toujours dans son cœur.

Fort bien, mais convenons qu'on a bien raison de dire qu'il faut admirer certains saints, et non les imiter, et que la conduite d'Angèle, en telle matière, était bien loin de celle que, dans son *Introduction à la Vie dévote*, saint François de Sales dictait à sa Philothée :

Entre les exercices des vertus, nous devons préférer celui qui est plus conforme à notre devoir, et non pas celui qui est plus conforme à notre goût (3e Partie, ch. 1er).

(...) Je n'approuve nullement qu'une personne attachée à quelque devoir ou vocation s'amuse à désirer une autre sorte de vie que celle qui est convenable à son devoir, ni des exercices incompatibles à sa condition présente. Si je désire la solitude des Chartreux, je perds mon temps, et ce désir tient la place de celui que je dois avoir, de me bien employer à mon office présent. (...) Ne désirez pas les croix, sinon à mesure que vous aurez bien supporté celles qui se seront présentées. (3e Partie, ch. XXXVII).

Ce bon sens et cette simplicité rafraîchissent le cœur. Non que je me permette de discuter la sainteté d'Angèle de Foli-

gno, que les plus grands docteurs ont reconnue (1). Mais je persiste à croire que, pour le commun des mortels qui n'ont pas à marcher dans les voies extraordinaires, la lecture des vies et surtout des écrits des grands mystiques ne sont pas utiles et peuvent même être nuisibles à certains esprits; c'est pour cela que, si je regarde comme admirable et féconde l'*Antoinette de Geuser* du R. P. Plus, je songerais beaucoup moins à mettre entre toutes les mains ses carnets intimes et lettres (publiés sous le titre de *Consummata* et *Lettres de Marie de la Trinité*) beaucoup trop spéciaux pour convenir à tous. Et c'est bien pour cela que le sage évêque de Genève disait nettement : « Il y a certaines choses que plusieurs estiment vertus et qui ne le sont aucunement, desquelles il faut que je vous dise un mot : ce sont les extases ou ravissements, les insensibilités, impassibilités, unions déifiques, élévations, transformations, et autres telles perfections desquelles certains livres traitent, qui promettent d'élever l'âme jusqu'à la contemplation purement intellectuelle, à l'application essentielle de l'esprit et vie superéminente... Laissons volontiers les suréminences aux âmes surélevées : nous ne méritons pas un rang si haut au service de Dieu; trop heureux serait-on de le servir en sa cuisine, en sa paneterie... » (*Introduction*, III, ch. II).

C'est encore pour cela que la petite Thérèse (dont le souvenir a inspiré au chanoine Coubé son récent essai : *Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus et les crises du temps présent* (2), nous avouait que, lorsqu'elle se sentait mal à l'aise après avoir parcouru certains livres de piété qui la déconcertaient, elle reprenait avec soulagement l'Evangile. Cette Normande lucide n'aimait pas à perdre pied. Il est d'ailleurs curieux que, intensément pieuse, totalement abandonnée, mais n'ayant reçu aucune révélation mystique proprement dite (analogue à celles de sa grande patronne) elle ait pu offrir l'exemple de la canonisation (par l'Eglise) la plus prompte qu'on ait connue, et qu'Angèle de Foligno, si incontestablement comblée durant sa vie de conversations surnaturelles, ne soit encore que bienheureuse.

Il va de soi que ces réflexions ne tendent nullement à dimi-

(1) Encore que, canoniquement, elle ne soit que « bienheureuse ».
(2) Flammarion.

nuer l'intérêt puissant, pour ceux que requiert la haute mystique, de la vie et des écrits (enfin groupés et ordonnés) de celle à qui Notre-Seigneur dit un jour si terriblement : « Je ne t'ai pas aimée par plaisanterie. »

Mémento. — *Per crucem*, par Louise André-Delastre (éd. de la Presse Lyonnaise du Sud-Est) : un très beau chemin de la croix en prose rythmée, plein d'inventions poétiques. — *Rimbaud*, par Daniel Rops (Plon) une étude de bonne foi, indépendante, sur le drame spirituel du poète. — *Solitude de Jésus-Christ*, par René Schwob (Desclée). Un pèlerinage en Terre Sainte, où le pèlerin s'arrête scandalisé. — *L'Eglise et la musique*, par A. Gastoué (Grasset). Le titre dit bien ce qu'est le livre. Une étude sérieuse, par quelqu'un qui s'y connaît. — *Avons-nous raison d'être catholiques?* par Jean de Courberive (Flammarion). Une apologétique courante, grâce à une méthode courte et pratique. Un livre pour ceux qui « cherchent en gémissant ».

HENRIETTE CHARASSON.

SCIENCES OCCULTES ET THÉOSOPHIE

L'Astrosophie : Un article de M. Rolt Wheeler sur : *Qui écrivit les lettres des Mahatmas?*

M. Rolt Wheeler vient de faire paraître dans l'*Astrosophie*, la revue d'occultisme qu'il rédige à Nice, un article d'un grand intérêt sur la passionnante question des Maîtres et en particulier des deux Maîtres qui furent les fondateurs de la société théosophique. Cet article résume et en partie réfute le livre de MM. Harold Hare et Loftus Hare : **Qui a écrit les lettres des Mahatmas?** Ce livre vient de paraître à Londres et ne sera sans doute pas traduit en français, étant donné le peu d'intérêt que de tels sujets soulèvent dans notre pays.

Les Maîtres existent-ils? Y a-t-il des hommes plus parfaits que nous, plus développés, susceptibles d'intervenir à certaines heures pour nous guider? Cette question est capitale, car celui qui est sûr de leur existence cesse d'être seul sur la terre. L'appel qu'il faisait à Dieu, avec le risque de ne pas être entendu, il peut le faire à des intermédiaires qui, s'ils ne sont pas tout-puissants et même s'ils sont dépourvus de tout pouvoir dans les choses du monde, ont du moins une vision plus large que la nôtre, ont conquis par leur intelligence une parcelle d'autorité spirituelle. Le livre de

M. Gabriel Trarieux, d'Egmont, analysé ici, semble avoir donné d'irréfutables preuves morales de leur existence. Mais il s'agit de l'existence réelle de deux d'entre eux, Koot Houmi et Morya, et cette existence est mise en doute.

Ces deux maîtres ont à notre époque plus d'importance que les autres, en tout cas leur action est plus connue, plus visible, plus efficace, car ils ont créé un mouvement immense et qui va croissant, la Société théosophique. Pendant quelques années, à partir de 1880, ils ont donné sous la forme de lettres à deux Anglais, MM. Sinnet et Hume, un enseignement solide, cohérent, sur les origines du monde et la destinée de l'âme humaine après la mort, et qui est apparu à un très grand nombre d'esprits cultivés comme le seul système logique qui ait jamais été formulé. Cet enseignement, appelé par eux-mêmes Bouddhisme ésotérique, fut exposé d'une manière plus étendue dans le livre de Mme Blavatsky : *La doctrine secrète.*

Et voilà que, sous le prétexte que Mme Blavatsky servit à transmettre les lettres de Koot Houmi et de Morya, deux Anglais publient aujourd'hui un gros ouvrage pour tenter de démontrer que ceux-ci n'ont pas existé, — tentative de démonstration qui avait déjà été faite et réfutée.

M. Rolt Wheeler, avec la puissante logique qu'il apporte à ses démonstrations, objecte que seul le résultat intellectuel et spirituel compte. L'important est qu'un clair et logique système du monde, d'où découle une morale supérieure, ait été exposé. Peu importe comment ont vécu ceux qui l'ont exposé. Peu importe même qu'ils n'aient pas vécu et que Mme Blavatsky n'ait pas eu d'inspirateurs et soit l'auteur du système. Ce système n'en demeure pas moins la forme la plus accessible de la vérité.

Il est vrai. Mais la protestation de M. Rolt Wheeler ne va pas assez loin. Koot Houmi et Morya ont bien réellement existé. Quand ils se manifestèrent pour révéler la plus grande partie de leur philosophie, ils se firent voir et connaître à un certain nombre de personnes qui en ont témoigné. Il suffit de prendre, pour s'en rendre compte, les revues spéciales de l'époque, et aussi l'*Histoire de la société théosophique* d'Olcott. Il n'y a aucune raison de mettre en doute des té-

moignages aussi nombreux, apportés par des gens honorables, dont les vies furent pleines de sincérité et qui n'auraient menti que sur ce point, point qu'ils n'avaient aucun intérêt matériel à soutenir.

Il s'est produit pour les Maîtres de la Société théosophique, ce qui s'est déjà produit souvent dans l'histoire. De même que la foi a une vertu créatrice et invente des légendes, le doute a une vertu destructrice et fait une création à rebours. Le XIXe siècle n'a permis une existence historique qu'à ce qui était prouvé par des « pièces d'archives ». Or, une foule d'hommes ont vécu et ont eu même des vies célèbres sans que leur vie soit jalonnée par des pièces d'archives. Et c'est encore plus vrai en Orient, où l'état civil est négligé et où l'on ne tient pas compte des dates.

Le doute et son amour de la négation s'aggrave de la haine que le sceptique porte toujours en lui pour l'homme supérieur, pour le créateur qui lui, a créé avec sa foi. Cette haine s'exerce intellectuellement et pour les personnages du passé. Elle est même quelquefois inconsciente. Le meilleur moyen de frapper ceux qu'on n'aime pas parce qu'ils ont dépassé votre mesure, qu'ils furent trop grands, est de leur refuser l'existence, de les nier.

Le plus extraordinaire mouvement de négation est celui qui s'est manifesté pour Shakespeare, au sein même du peuple qui aurait dû s'enorgueillir d'avoir fait sortir de lui cet immense génie. Outre l'amour de la négation, il y eut une jalousie de classe. Les gens bien pensants ne purent supporter l'idée qu'un des plus grands poètes de l'humanité fût un histrion, fils d'un boucher. Il ne pouvait être qu'un lord, Bacon ou Portland. Toute une école de savants zélés a nié l'existence matérielle de Jésus. Homère a été remplacé par une collectivité de poètes, sous prétexte que certaines parties de son œuvre ont une prosodie légèrement différente. Il est probable que l'esprit de négation fera de même, un peu plus tard, pour Hugo quand on confrontera les *Odes et Ballades* avec les *Châtiments* ou *La fin de Satan*. Ces livres attestent davantage plusieurs personnalités que les différences constatées dans l'*Iliade* et dans *l'Odyssée*.

Les fondateurs de la Société théosophique ont été victimes

d'une tendance humaine qui s'est manifestée très souvent à l'égard des créateurs. Il est vrai qu'ils se sont prêtés au danger d'être niés — si toutefois c'en est un — en se dérobant à la curiosité et aux investigations de leurs contemporains. Mais n'était-ce pas leur droit, puisqu'ils donnaient ce qu'il y a de plus précieux, la somme de leurs connaissances révélatrices?

On peut rejeter leur philosophie, qui est la philosophie du Bouddhisme des érudits, si toutefois on l'étudie à sa source première, sans tenir compte des transformations que lui ont fait subir les théosophes, successeurs de Blavatsky. Mais on ne peut tenter de diminuer cette philosophie en niant l'existence de ceux qui l'ont transmise. C'est du reste une tentative vaine. Comme le dit M. Rolt Wheeler, on ne trouve pas « l'origine d'un haut idéal, en comparant l'encre, le papier et les fautes de grammaire ».

MAURICE MAGRE.

LES REVUES

M. André Gide condamné à droite par M. Edmond Pilon et à l'extrême gauche par M. Maurice Wullens, est jugé par la jeunesse actuelle (enquête de la revue : *Jeux*), qui le tient pour un « apôtre », un maître, un « initiateur d'humanité », un « dieu en fleurs ». — *Revue de Paris* : M. Georges Duhamel dans son discours de réception à l'Académie, cite M. André Gide parmi les écrivains à cause desquels la France est la France. — *Les Marges* : souvenir de Jean de Tinan. — Mémento.

Les personnages falots des sociétés défuntes ont trouvé un historien parfaitement académique de leurs menus faits sans importance ou à très faible répercussion. C'est M. Edmond Pilon. Notre jeunesse lui a connu une seule étourderie. Ce fut, dans un poème très noble, de définir par cet extrême souci d'exactitude qui porte au pléonasme :

... une trirème à quatre rangs de rames.

A choisir ses modèles dans la foule poussiéreuse et fanée des siècles révolus, l'ingénieux compilateur avait acquis le goût d'une très méritoire indulgence pour les figurines plus dignes de l'oubli souvent que de la toute petite place à elles ménagée par leur admission dans son cabinet de curiosités. On aimait, on aime encore ce rôle de montreur de marionnettes ressuscitées dans l'objet unique de divertir les lecteurs

apeurés par des héros plus vivants. Or, voilà que M. Pilon, s'acquittant d'un adieu à Henri de Régnier, emprunte pour donner du ton à sa prose quelques lignes de M. André Gide et l'en remercie incidemment par cette présentation qu'il en fait :

Du temps où il était encore un écrivain français, André Gide...

N'en déplaise à l'amusant biographe de M. Poivre et de quelques autres originaux, l'adhésion de M. André Gide au parti communiste est compatible avec la qualité d'écrivain français, que lui valent des œuvres dont pas un juge sincère ne saurait nier les hauts mérites, même s'il en aime peu les réticences, la mobilité, puis en rejette avec dégoût le corydonisme.

Ce coup de plume de M. Pilon à l'auteur des *Nouvelles nourritures* coïncide avec la publication par **Les Humbles** (juin) de « Respects à Monsieur Gide ». Ici, c'est la confrontation d'une préface de M. Gide aux *Lettres* du lieutenant de vaisseau Dupouey et des extraits de celles-ci, vantées par le préfacier, avec les idées sociales aujourd'hui chères au dilettante exquis de *Paludes*. D'autres citations suivent, en prose et même en vers. L'ensemble prouverait tout simplement que M. André Gide est venu de loin à ses actuelles convictions, si l'on ne trouvait dans ses ouvrages d'il y a quarante ans de nombreux germes de celles-ci.

A M. Maurice Wullens, libertaire, comme à M. Edmond Pilon, amateur des grâces surannées et fidèle du genre académique, recommandons d'ouvrir ou de rouvrir le *Voyage d'Urien, Saül, Le Prométhée mal enchaîné*. Ils y constateront qu'à la fin du dernier siècle celui qui, déjà, n'était plus André Walter, frondait en individualiste jaloux de sa liberté morale, nombre des idées les plus chères à la bourgeoisie protestante d'où il était issu et qui l'avait éduqué.

A « un certain nombre de personnes », M. Georges Ardiot, en sa qualité de directeur des cahiers **Jeux** (juillet), a posé cette question :

Qu'est pour vous André Gide?
c'est-à-dire :
Quels sentiments fait naître en vous son attitude actuelle?

Quel homme représente-t-il pour vous?
Quelle puissance lui atttribuez-vous?
Quelle place lui conférez-vous comme écrivain?
Quelle influence a-t-il sur vous?

En un mot, quand on vous dit : « André Gide », quelles réactions se produisent en vous?

M. Jacques Béchot décèle sa jeunesse en écrivant : « même voyageur, Gide reste surtout un lettré ». Il ajoute : « un lettré courageux » et il déclare :

La clarté et la précision de son esprit le prédisposaient à la rigueur de la dialectique marxiste.

Cela n'est pas très sûr peut-être? L'opinion valait d'être notée. La jeunesse de M. Pierre Chartier éclate, dans sa réponse :

Reconnaître, avec les jeunes, et non plus les jeunes d'autrefois, mais bien avec ceux d'aujourd'hui, la nécessité du changement, l'espoir d'un état meilleur, d'une ère nouvelle, voilà ce qui fait de vous, André Gide, notre apôtre, notre espoir, notre pensée.

Gide, vous avez l'intuition de l'homme en marche, et vous déplorez aussi « l'illusion de l'homme accompli ». Comme nous, mieux que nous, vous désirez que « soit dépassé l'état actuel de l'humanité ».

Et cette pensée fait de vous le jeune parmi les jeunes, et vous donne droit à notre reconnaissance.

Que les académiciens qui font macérer la pensée dans un bocal hermétiquement clos, sachent grâce à vous, André Gide, que la pensée est sans cesse renouvelée, qu'il n'y a pas d'arrêt dans la vie spirituelle, que l'idée de progrès — l'idée « du progrès de l'homme même » — est partie intégrante de notre immense espérance.

. . . .

Gide, demeurez le magicien de notre joie, le pilote « éperdument penché à l'avant du navire »...

M. Pierre Deudon est déçu par les derniers ouvrages de M. Gide, au point d'écrire :

Pourquoi ne s'est-il pas tué en 1933, en constatant sa déchéance? Il en est encore temps, pour l'honneur de son œuvre.

Il serait dommage que M. André Gide suivît le conseil de son jeune critique, lequel observe avec plus de raison :

...il était communiste en fait par toute son œuvre.

M. Henri Ducorbier date de l' « Hôpital de Saint-Germain » une réponse enthousiaste. La jeune fille qui, à Reims, où il travaillait, l'initia à l'œuvre de M. Gide, « faillit renoncer à la vie et disparut », tandis que lui s'embarquait pour « les Amériques ». Et il termine :

J'emportais dans ma valise le *Retour de l'Enfant Prodigue.*

Je partais pour chercher, ailleurs, le « goût sauvage des glands doux ». Mais dois-je l'avouer? (toute aventure a son côté sordide), si ce fut le lecteur de Gide qui décida du départ, le « jeune homme pauvre qui doit gagner sa vie » parla aussi : il choisit l'Amérique du Nord, pays où il pourrait apprendre l'anglais commercial...

M. Georges Hyvernaud admire et explique son admiration:

Le voilà engagé dans un grave combat. Il [M. A. Gide] apporte à l'art révolutionnaire une note nouvelle. En France, la littérature révolutionnaire a je ne sais quoi de hargneux, de souffreteux et d'écrasé. Littérature d'hommes qui furent souvent vaincus. Rien de semblable dans *les Nouvelles Nourritures :* un lyrisme d'affirmation et de conquête, au contraire, comme il convient à ceux qui veulent refaire le monde. Je sais le pouvoir de ce lyrisme sur les hommes de travail. Il m'est arrivé, l'hiver dernier, de parler d'André Gide dans une de ces tristes salles où les employés et les ouvriers des villes viennent le soir chercher un peu de culture. Je leur lisais de ces pages qui invitent à l'effort, au départ vers les plus hauts possibles : « Camarade, n'accepte pas la vie telle que te la proposent les hommes... ». Avec quelle ferveur ils écoutaient! J'ai mieux compris, ce soir-là, combien Gide a grandi lorsque, quittant le public de subtils buveurs de thé qui l'a longtemps honoré, il a choisi de faire route avec des hommes véritables.

« Je l'ai rencontré parce que je cherchais Dieu », confesse M. G. Paul-Henri, s'exprimant sur M. Gide qu'il appelle : « l'initiateur d'humanité » et dont il dit : « il me fit homme ».

Une certaine anxiété pourtant accompagnait ma quête pour la satisfaction de désirs toujours renouvelés. L'objet, la chose désirée me fermait l'horizon et une étrange sensation d'opacité m'étreignait de plus en plus. C'est alors que, dans ma solitude richement chatoyante, Gide me fit apercevoir l'homme, mon compagnon de solitude, et que, délaissant l'espoir d'un ciel, abandonnant toute exaltation de vanité, je ne désirais plus autre chose qu'être un homme, mais un homme complet, fermement responsable, et que je ne

cherchais plus que dans l'homme une mesure, un équilibre, une harmonie.

. . . .

Aussi, je ne connais plus rien maintenant de plus grand, de plus magnifique, de plus émouvant qu'un visage d'homme où le regard reflète la flamme de mes propres yeux et où je retrouve la même inquiétude résignée mêlée à une sereine humilité.

M. Maurice Peyssou regrette le départ « de l'individuel au social » par quoi M. André Gide est devenu l'homme d'un parti. Mais il écrit, de ce départ :

Ce que fait ce grand vieillard est admirable. Son indépendance est d'une telle qualité qu'il l'entraîne et la garde jusqu'en ces cercles politiques où tant d'autres ont sombré. Je considère avec le plus grand respect un écrivain que l'on croyait indifférent et qui brûlait, depuis longtemps peut-être d'un intense amour de la justice, de la vérité...

. . . .

« Je ne suis ni de droite ni de gauche », s'écrie Paul Valéry dont plusieurs écrits en prose sont de véritables barricades antibourgeoises et révolutionnaires. Je pense aussi qu'un écrivain ne devrait être qu'un témoin ou — selon le cas — un arbitre au-dessus de la mêlée. Toute son action intellectuelle en prendrait plus de poids, comme il arriva pendant la guerre à celle du loyal et sensible Romain Rolland qui n'a pu tenir ce rôle jusqu'au bout...

Dans le cas d'André Gide, la chute nous paraît d'autant plus angoissante que nous l'avions aimé pour l'avoir vu fièrement, courageusement en marge, dans une solitude intellectuelle quasi miraculeuse. Et nous n'imaginons pas sans tristesse qu'il a sacrifié dans un généreux élan — et peut-être en vain — le meilleur de son âme...

M. Daniel Wallard, de « vérificateur des Douanes », s'est fait « un jeune militant révolutionnaire », sous l'influence de M. André Gide qu'il nomme « un dieu en fleurs » et qui ouvrira sa maison de Cuverville au repos de « quelques jeunes militants ouvriers ».

M. Wallard achève ainsi sa contribution à *Jeux :*

Tu as dit quelque part que tu donnerais sans hésiter ta vie pour l'U. R. S. S.; crois, cher André Gide — et j'engage ici sans hésiter, mes camarades ouvriers — que nous donnerions volontiers notre sang pour prolonger la tienne. Tu n'es pas seul, Gide, il t'a fallu beaucoup de courage pour venir jusqu'à nous, mais maintenant tu es notre frère.

Pourquoi ces citations? Elles renseignent sur un courant chez les jeunes hommes d'aujourd'hui et sur l'importance qu'a pour eux M. André Gide. J'emprunte à un excellent article de M. Gérard Bauër : « M. Georges Duhamel à l'Académie » (**Revue de Paris,** 15 juillet) ce passage du libre, du courageux discours, si neuf de ton, que prononça notre directeur, lors de sa réception sous la coupole mazarine :

Si la littérature française est l'incomparable monument que nous ne nous lassons pas de chérir, c'est qu'elle est l'œuvre d'esprits infiniment divers et souvent même contradictoires. Ce serait bien mal aimer la patrie de la variété que de penser qu'elle pourrait être représentée par un seul esprit ou même par une seule famille d'esprits. La grandeur de notre pays tient à cette diversité prodigieuse qui se manifeste aussi bien dans le génie des créateurs que dans les fruits et les présents de la terre. Pour que la France soit la France, il faut que Gérard de Nerval rêve et que Boileau disserte, il faut que Bossuet tonne et que Verlaine soupire. Pour que notre pays soit le surprenant pays que nous admirons, il nous faut saluer tour à tour Pascal et Diderot, Paul Claudel et André Gide.

Loué par la jeunesse, honoré à l'Académie par un grand cadet de sa génération, M. André Gide est « encore » un écrivain français.

§

M. F. Chaffiol-Debillemont donne aux **Marges** (juin-juillet) un tableau exact de notre monde littéraire à la fin du siècle dernier. Il l'intitule « Autour de Jean de Tinan » et trace du charmant fantaisiste de *Penses-tu réussir?* un portrait particulièrement bien venu :

Parmi les écrivains qui exprimèrent avec le plus de nuances les sentiments de notre vingtième année, Jean de Tinan apparaît, sans conteste, comme l'un des témoins les plus représentatifs. Les cahiers de son *Journal* intime (qu'un amateur vient d'acquérir pour la somme de 7.500 francs), dégagent l'essence de ces jours abolis. Mme Rachilde, le cygne noir de la rue de l'Echaudé-Saint-Germain, avait surnommé ce visiteur intermittent de ses mardis littéraires, « le beau ténébreux ». Enveloppé dans une cape à revers de soie, haut cravaté, fringant, de bonne compagnie, Jean de Tinan, en ce salon modeste du Faubourg, figurait les Brummel, sans grand mérite, d'ailleurs, si le hasard le mettait en présence d'Alfred Jarry,

dont le complet de vélocipédiste ne prétendait pas au dandysme. Malgré leurs costumes qui se défiaient insolemment, Raoul de Vallonges n'éprouvait pas pour le Père Ubu cette aversion insurmontable qu'on a voulu laisser entendre. Il allait le voir fréquemment en son atelier du boulevard Port-Royal, où un hibou voletait en liberté. N'a-t-il pas formulé ce jugement : « Sa fantaisie nous dépasse tous »? C'est de la sorte que Joachim du Bellay devait apprécier Rabelais, en ramenant naturellement sur des plans différents les protagonistes de ce parallèle.

J'ai souvenir d'un logis à « z-hiboux » — contenant, à destination de les faire jouir de musique », un accordéon monté sur deux X parallèles et muni d'une pédale pour actionner le soufflet de l'instrument — non pas boulevard Port-Royal, mais boulevard Saint-Germain, à un coin de rue.

M. Chaffiol-Debillemont écrit bien joliment :

Jean de Tinan a traversé l'amour comme un page blessé qui, sous un sourire amer, masque le mal incurable dont il est atteint. En 1897, on s'exerçait à la pudeur de souffrir par mépris pour le bas romantisme. Les cris de Jacques Rolla au matin blême, devant une courtisane endormie, et son mélodramatique suicide par le poison, dont le vieil Arouet est rendu responsable, ont de quoi choquer le bon goût.

Et cependant le visage de Jean de Tinan reste frappé sur l'envers de la médaille qui porte l'effigie de Musset. Ce jeune homme, par son allure, son esprit, et sa fièvre amoureuse, semble une réplique, doucement ombrée par le génie du poète immortel des *Nuits*. Mais l'un se fana lentement dans l'atmosphère viciée de son désespoir, l'autre eut la triste faveur de disparaître en pleine floraison, sans être flétri par la déchéance... Sa chambre s'ornait du portrait de Saint-Just, et dans son *Journal*, il lançait à la face du destin cet ardent défi : « Je veux vivre intensément parce que je dois mourir jeune. »

C'est à ce prix qu'il conquit sa part de gloire. Mais « le vent de l'autre nuit a jeté bas l'Amour » et la stèle de Jean de Tinan qui lui faisait vis-à-vis, n'est plus guère visitée que par les nostalgiques rêveurs qui errent encore dans le parc abandonné de ce passé charmant.

Mémento. — *Le Mois* (juin à juillet) : *** : « La transformation des forces et l'avènement de forces jeunes ». — « Freud », par M. le docteur Gilbert-Robin.

Crapouillot (juillet) : « Les mystères de la police secrète », par M. Jean Galtier-Boissière.

Revue des Deux Mondes (15 juillet) : suite de « Le démon du soir », un très remarquable roman de M. Charles Silvestre. — « Balzac au Marais », par M. Marcel Bouteron. — « Mort de Dollfuss », par M. John Gunther. — « A Verdun », par M. Elie Chamard.

L'Amitié Guérinienne (avril à juin) : lettres inédites d'Eugénie et de Maurice de Guérin. — « Charles Vincent », par Mme Vincent-Lebaupin.

La Grande Revue (juin) : M. Claude Barjac : « M. Léon Blum, chroniqueur et moraliste à *la Grande Revue* ». — M. J. de Saint-Chamant : « Spiritualisme et Russie ». — M. Robert de Souza : « L'Encyclopédie française ». — M. R. Michard : « La Poésie et le Théâtre » aux Etats-Unis.

La Phalange (15 juillet) poursuit sa campagne « France-Italie » par des textes éloquents. On y trouvera « Italie 1900 », de Jean Lorrain, et de beaux poèmes, avec une étude de M. Jean Tortel sur « La poésie de Jean Royère ».

Feuilles Vertes (juillet) : « Terre », poème de M. Fernand Divoire. — « L'heure interne », par M. Jean de Louët.

La Revue hebdomadaire (18 juillet) : Lettre inédite de Gorki à Léonide Andréieff. — M. le général Bourgine : le rôle de Nungesser dans la bataille de l'Ourcq, partie de la victoire de la Marne. — M. G. Truc : « Anticléricalisme et antichristianisme ».

Europe (15 juillet) : « Adieu à Gorki », par MM. Romain Rolland et Jean-Richard Bloch. — « Caractères et Confidences », de M. Martin du Gard. — « Grimaces », de M. L. Guilloux. — M. Ch. Baudoin : « 80e anniversaire de Freud ».

L'Homme réel (mai-juin) : M. A. Guigui : « Collaboration dans l'audace ».

Esprit (1er juillet) : par divers : « Où va le syndicalisme? ». — « Itinéraire d'un ouvrier », par M. Maurice Timon.

Le Génie français (août) : « Le Palais-Bourbon », par Mme Jenny Olivier. — « Poèmes », de M. Emile Vitta.

Arts et Idées (juillet) : M. Lucien Combelle : « Veyrat et Berthaud, poètes misérables ». — M. L. C. interpelle sous l'exclamation : « Domestiques! » les écrivains qui ont rendu hommage à Gorki à l'occasion de sa mort. Par contre, M. Ramon Massiez célèbre le jubilé littéraire de « Charles Maurras, divin poète ».

Le Feu (15 juin) : « Adieu à Louis Le Cardonnel », par M. Emile Ripert. — « Symbolisme Mythologique en Astrologie », par Mme Marguerite Rey.

Revue bleue (4 juillet) : « Antigone. Phèdre », par Mme Marguerite Yourcenar. — « La bible dans la poésie française du XVIIe au XIXe siècle », par M. F. Lévy-Wogue. — Poème de M. A. Droin : « A mon livre manuscrit ».

La Revue Universelle (15 juillet) : suite du « Molière », de M. René Benjamin. — « Poème », de M. A. Droin. — « J. E. Blanche », par M. L. Corpechot. — Début d'un roman nouveau, très attachant, de M. Constantin-Weyer.

La Révolution Prolétarienne (10 juillet) : « La classe ouvrière reprend confiance en elle », par M. Pierre Monatte. — Divers : « Le mouvement gréviste et ses victoires ». — M. L. Picot : « Une corporation sacrifiée : les chauffeurs de taxis parisiens ».

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Le 4e Centenaire d'Erasme (*la Dépêche de Toulouse*, 19 juillet; *Toute l'Edition*, 11 juillet). — Léon Bloy sauvé de l'eau de Javel (*l'Intransigeant*, 12 juillet). — Autour de la chasse aux coquilles (*Toute l'Édition*, 18 juillet). — Le « Mercure de France » vu par Jean Lorrain. — Les neveux de l'oncle Hansi, lauréats du prix de français (*Journal d'Alsace et de Lorraine*, 16 juillet).

Quel dommage! Nous l'avons laissé échapper, le quatrième centenaire! 12 juillet 1536! L'anniversaire tombait l'autre dimanche : il y a quatre cents ans, Erasme mourait à Bâle, et la Suisse ne paraît pas s'être souvenue de l'honneur que lui faisait ce prince de l'esprit en venant s'éteindre chez elle; et la Hollande, où il est né, ne s'est pas glorifiée, que je sache, d'un enfantement que les siècles accordent aux peuples avec parcimonie. La France elle-même, qui s'enorgueillissait jadis d'être la seconde patrie des hommes qui pensent, *prata mentium*, l'asile par excellence de ceux qui collaborent au progrès de l'humanité, la France n'a pas eu le loisir de consacrer une journée à la mémoire de ce défunt qui fut, au temps de Charles-Quint et de François Ier, un précurseur de la pensée moderne.

Ainsi écrit dans **la Dépêche de Toulouse** M. Edmond Haraucourt. La presse a salué le quatrième centenaire d'Erasme, en tout cas. A ne citer que **Toute l'Edition,** voici M. Francis Ambrière traiter des « illustrateurs d'Erasme depuis quatre siècles : d'Holbein à Chas Laborde ».

Comme il se morfondait à Londres, chez son ami Thomas Morus, dans la chambre où le retenait la maladie, Erasme écrivit en sept jours, pour se distraire, le célèbre *Eloge de la Folie*. Puis, le livre

paru, il n'omit pas d'en adresser un exemplaire à un jeune peintre de ses amis dont il avait protégé la carrière et qui n'était autre que Hans Holbein. Holbein lut ces divertissantes et cruelles peintures du monde, rêva, prit un crayon et, dans les marges du volume, surgit peu à peu une troupe nombreuse de fols et de grotesques... Ainsi devait naître l'un des chefs-d'œuvre du livre ancien, et l'un des plus parfaits exemples qu'on ait d'une entente heureuse entre un auteur et un artiste, le texte d'Erasme et l'illustration d'Holbein s'accordant miraculeusement l'un à l'autre. Depuis qu'il y a des hommes, et qui font des livres, on peut compter sans risquer le vertige le nombre de ces réussites.

Cependant que, dans *Toute l'Edition* également, Mme Marianne Beaugrand commente un autre bel exemple d'amitié, entre auteur et éditeur cette fois : Erasme et Froben.

Ce qui attira l'attention d'Erasme sur cet éditeur bâlois, ce fut la publication des *Adagia* (1513) ; ce recueil de proverbes latins — l'un des premiers succès littéraires d'Erasme — fut imprimé avec tous les soins voulus; pour la première fois, en pays germanique, un imprimeur avait employé la lettre italique. Bientôt après, Erasme se rendit à Bâle. Froben, alors, lui fit part de son intention de publier, en neuf volumes, une édition complète des œuvres de saint Jérôme. Erasme se réservait la tâche la plus difficile : restituer la correspondance de ce père de l'Eglise.

Et Erasme relatait:

Froben imprime cette édition à l'aide des caractères les plus fins et n'épargne ni son argent ni sa sueur. Je suis convaincu que le divin saint Jérôme a déployé moins de peine pour écrire ses livres que nous pour les reconstituer. J'ose même jurer que, durant ces vingt dernières années, nulle imprimerie onques ne prépara œuvre avec autant de frais joints à un tel zèle.

Ces soins trouvèrent leur récompense: un bref pontifical donna à Froben le droit exclusif sur l'édition en question, pendant un délai de cinq ans.

Trois presses de Froben — sur les sept — travaillèrent alors constamment pour Erasme. En 1515, Froben édita le chef-d'œuvre de son ami : *Encomium Moriae* (*Eloge de la Folie*) — sorti pour la première fois, en 1509, chez un autre éditeur. Cette nouvelle édition de 1.800 exemplaires fut épuisée en quelques semaines.

En 1516, Froben imprimait la première édition, en grec, du *Nouveau Testament*, annoté par Erasme. En 1521, il offrait

à Erasme l'hospitalité la plus large. Pendant huit ans, l'auteur logea presque continuellement sous le toit de l'éditeur.

§

L'Intransigeant consacre une série de tableautins aux « grands périodiques littéraires ». M. Pierre Humbourg écrit, parlant du *Mercure* :

Le *Mercure de France* a été le véhicule spirituel du mouvement symboliste, note le collaborateur des « Treize ». On ne dit pas l'anthologie du Symbolisme, mais l'anthologie du *Mercure*...

Autrefois, les collaborateurs passaient plusieurs fois par semaine à la revue, dans la calme rue de Condé. C'était un cercle. Henri de Régnier y resta fidèle jusqu'à la mort. C'était aussi un temple, un confessionnal. Les auteurs venaient consulter Vallette.

— Il était de si bon conseil, me dit Georges Duhamel. Quand je dus partir pour un long voyage, je vins le trouver : « Monsieur Vallette, je vous confie ma femme et mes enfants. » — « M. Duhamel, me répondit-il, je ferai ce que je pourrai. » C'était une tradition dans la maison.

Et Jacques Bernard d'évoquer ce souvenir :

— Léon Bloy faisait la même chose. Un jour, il vint flanqué de ses filles qui lui ressemblaient d'une façon étonnante : « Je n'ai jamais vu Bloy à tant d'exemplaires », murmura M. Vallette.

Un buste de Léon Bloy fait pendant à un buste de Rimbaud, au *Mercure*. Un jour où on nettoyait la maison, dit Georges Duhamel :

— Les ouvriers, dans leur zèle, passèrent Rimbaud à l'eau de Javel. Nous ne sauvâmes Bloy que de justesse.

M. Pierre Humbourg écrit plus loin :

Je descends un étage, mon camarade Auriant me conduit chez Paul Léautaud. Le titre de M. Léautaud au *Mercure?* Il n'en a pas, il est de la maison. Sa patiente activité se déploie dans une aire de quatre mètres carrés, où le papier dévore tout. En fait, il dirige les services de presse, il écoute les histoires, lit une incroyable somme de manuscrits. Et quand le téléphone ébranle les vieux murs du *Mercure*, la plume d'oie de M. Léautaud continue à grincer sur le papier.

C'est fort bien dit. Mais étiez-vous donc si pressé, Pierre Humbourg, que vous n'avez pas suivi votre camarade Au-

riant chez Louis Mandin? Un avis précise que le secrétaire de la rédaction a son bureau à l'étage au-dessus. Vous êtes descendu trop tôt. Il fallait monter. Il fallait voir Mandin devant une table à sa taille, ses binocles penchés sur les épreuves.

On rappelait ces temps-ci que Paul Fort, de même qu'il est calligraphe exemplaire, est un impeccable correcteur d'imprimerie.

Sous ce rapport, relate M. Gustave Fuss-Amoré dans *Toute l'Edition*, son principal rival, Alfred Vallette, directeur du *Mercure de France* (et Dieu sait pourtant si Alfred Vallette regardait de près aux corrections, menait avec minutie la chasse aux « coquilles ») s'avouait vaincu : « Paul Fort, disait-il, non sans une petite pointe d'envie, ne laisse échapper ni un point ni une virgule!... »

Eh bien! Mandin n'est pas moins bon chasseur. Et le poële peut rougeoyer terriblement, l'hiver, les courants d'air peuvent filtrer sans mesure, l'été, mille papiers peuvent disputer la table, voire les chaises, aux épreuves, Mandin ouvre l'œil sous ses verres, tient bon, poursuit en silence l'échenillage. C'est plaisir, quand on est plein de ressentiment contre les injustices, les sottises, les vilenies auxquelles se reconnaît le tragique quotidien, de le voir, obstiné à la tâche, tout plein, lui, d'une égale humeur, et qui, le soir venu, son inévitable parapluie au bras, les poches grosses d'épreuves, encore, traverse le Luxembourg, muse un moment, dédie un vers à Ariel, caresse un songe. Le nom de Mandin poète, pour être très estimé, n'est guère prononcé. Notre ami a grand peur que la renommée risque de changer quelque chose à ses habitudes. Il va être fort ennuyé, de lire ces lignes. La discrétion le pressera de couper. Le devoir lui commandera de n'en rien faire. J'ai confiance qu'à l'issue d'un débat qui le rendra inquiet, malheureux — non sans la nuance d'un sourire — le devoir l'emportera. Secrétaire de la rédaction consciencieux, Mandin est tout le contraire d'un père-coupe-toujours. Et je me réjouis du tour que je lui joue ici.

§

Dimanche, 11 *octobre*. — Dans la tristesse de la pluie battante, dans l'inconfort d'un appartement en désordre, inhabité depuis deux

mois et où la vie intime a du mal à reprendre au milieu des meubles devenus étrangers et des bibelots oubliés pendant l'absence, des livres et des livres! Des livres entassés là depuis le 30 juillet, venus dans le cabinet de travail abandonné jour par jour et retrouvés là, livres, brochures et revues, monceau de littérature un peu menaçant à la vérité et qu'il me va falloir attaquer pourtant.

Dans le désœuvrement de cette journée pluvieuse, où je sais que je ne ferai rien encore, justement parce que j'ai trop à faire, ce sont les revues que je feuillette, et c'est le *Mercure de France* qui me requiert et me captive, une fois de plus, par la savante variété de ses pages. C'est sur le *Mercure de France* que la nuit me trouvera penché, très allumé, je l'avoue à ma honte, sur le roman un peu scabreux de M. Hugues Rebell.

Ainsi écrivait Jean Lorrain dans ses *Pall-Mall* du *Journal*. C'était en 1896, et Jean Lorrain, après un éloge de *la Nichina*, s'écriait :

Elle a d'ailleurs la main heureuse, cette direction du *Mercure de France!* C'est dans le *Mercure de France* que parut en feuilleton la divine *Aphrodite* de M. Pierre Louys, le plus gros succès littéraire du printemps. L'*Aphrodite* alors s'appelait *l'Esclavage*, comme trois ans avant elle s'appelait *le Collier, le Peigne et le Miroir*, quand, enthousiaste du talent de l'auteur, je colportais, sans aucun succès d'ailleurs, dans tous les bureaux de rédaction, ce roman aujourd'hui à son cinquantième mille; mais M. Pierre Louys était un inconnu, inconnu comme MM. Henri de Régnier et Vielé-Griffin, que les éditions du même *Mercure de France* ont popularisés depuis, un inconnu comme M. Emile Verhaeren, dont les poésies, parues cette année dans la même maison, font aujourd'hui prime; un inconnu comme l'est encore Georges Eeckhoud, qui sera connu demain. La vaillante et très littéraire direction du *Mercure* n'a-t-elle pas publié son *Cycle patibulaire*, comme elle a mis en vente en cette même année 1896 ces deux œuvres délicieuses : *le Trésor des Humbles* et *Aglavaine et Sélysette*, de Maurice Maeterlinck?

Il m'a paru que ce témoignage, signé du maître-chroniqueur, avait sa place dans la rubrique *les Journaux*. Quitte à ne pas analyser, bien entendu, *la Ville Empoisonnée*, ainsi s'appelle le choix des chroniques de Jean Lorrain que M. Georges Normandy a préfacé. Rien qui montre davantage combien le journalisme fut à toute époque fort littéraire. Et nous ne quitterons pas *la Ville Empoisonnée* sans signaler le *Pall-Mall* que le dimanche 18 février 1900 — et ce n'était

pas un « sombre dimanche » — Jean Lorrain consacrait à notre Rachilde, — « peut-être la plus spirituelle des critiques de ce temps », écrivait l'auteur de *Monsieur de Bougrelon.*

La Jongleuse venait de paraître. Jean Lorrain rappelait maints livres de Rachilde parmi les plus connus, livres qui, précisait le chroniqueur du *Journal :*

...l'ont depuis longtemps campée à part et au-dessus des autres femmes de lettres de ce temps, dans le clan des écrivains dangereux et rares, comme une espèce de Mademoiselle de Maupin du Livre, petite-fille à la fois de Monsieur de Cazotte et du grand J. B. d'Aurevilly...

Au fait, Pierre Humbourg, que n'avez-vous frappé à la porte de Rachilde? Dans le salon où persistent les rideaux à tentures, les lampadaires à gaz, l'écho des réceptions du Mardi, voici, sur la cheminée, avec pour piédestal les derniers numéros du *Mercure* qui aient paru sous sa direction, l'encrier, le porte-plume d'Alfred Vallette.

§

Par ce temps de distribution des prix, on aimerait de citer avec le **Journal d'Alsace et de Lorraine** le discours que M. Paul Bastier, sous-préfet de Sélestat, l'auteur de *la Chaîne des Femmes,* prononça à Schœnau, tout près du Rhin. L'application des petits Alsaciens à remporter le prix de français, est touchante :

Un garçon de famille peu aisée devait expliquer l'expression : « Maison coquette ». Il répond ainsi : « C'est une maison contente d'être belle ».

Voilà du bon Jules Renard.

GASTON PICARD.

MUSIQUE

Le Symbolisme et la Musique : Concert donné à la Bibliothèque Nationale à l'occasion de l'exposition du « Cinquantenaire du Symbolisme », par Mme Claire Croiza, MM. Jean Laffolye et Charles Oulmont. — Mort d'Argentina.

Les poètes symbolistes ont rendu aux musiciens un grand, un immense service : la collection de la *Revue wagnérienne* en porte témoignage. Mais ce serait une très grave erreur que de restreindre au seul « dieu Richard Wagner » un

bienfait qui s'étend, en définitive, à la musique tout entière. Si les symbolistes n'avaient fait que dresser des autels pour l'idole de Bayreuth, le profit pour l'art français serait certainement contestable. Pour juger sainement le débat, il faut d'abord considérer l'état de la musique en France environ 1880, puis mesurer l'importance du wagnérisme non seulement en lui-même, en ses effets immédiats, mais plus encore en ses conséquences lointaines. Car il est vrai, comme l'a très bien montré M. André Suarès dans une étude parue dans la *Revue musicale* du 1er octobre 1923, que ce n'est pas Beethoven qui a fait comprendre Wagner à Paris, mais Wagner compris qui ouvrit les Français à l'intelligence de Beethoven. On pourrait ajouter de Mozart, de Bach, et de Rameau, et encore de Fauré et de Debussy, car pour qu'une réaction se produise, encore faut-il qu'elle soit précédée d'une action. On ne réagit point contre le néant.

Or quelle était donc la pâture musicale des Français quand le symbolisme commença cette croisade? Sans attendre le symbolisme, les musiciens avaient entrepris dans ce pays une action aussi intelligente que vigoureuse pour rendre à la musique française sa dignité perdue. Pendant tout le XIXe siècle en effet il n'y eut de musique française qu'au théâtre, exception faite de Berlioz — mais les déboires de ce compositeur de génie prouvent au contraire en quelle mésestime Paris tenait alors la musique symphonique. Bien sûr, toute la musique française de théâtre au XIXe siècle jusqu'en 1870 n'est pas à dédaigner et il serait absurde de nier la haute valeur d'un Gounod, d'un Saint-Saëns et d'un Bizet; mais ceux-là précisément, s'alliant avec Franck, avec Lalo, avec d'Indy, avec Chabrier, avec Duparc, Castillon, Fauré, Bourgault-Ducoudray, Massenet et quelques autres, furent les fondateurs de cette Société Nationale, qui, en 1871, prenant pour devise *Ars Gallica,* entreprit, sur l'initiative de Romain Bussine, de rendre aux Français le goût de la musique pure et à la musique française un rang qu'elle avait perdu.

Tout récemment, à propos de la représentation de *Don Giovanni* par la troupe de Salzbourg, le critique intérimaire du *Temps* déplorait que les ouvrages essentiels du théâtre lyrique « soient demeurés hors de portée des amateurs de

musique. De loin en loin, une représentation sensationnelle, inaccessible aux élèves des écoles de musique, rompt à peine le lourd silence qui pèse sur ces grandes œuvres que sont : l'*Orfeo* et l'*Ariane* de Monteverdi, l'*Armide* de Lully, *Dardanus, Hippolyte et Aricie, Castor et Pollux* de Rameau, *La Flûte enchantée, Don Giovanni, Le Nozze di Figaro,* de Mozart, *La Servante maîtresse,* de Pergolèse, *Armide, Alceste, Orphée* et les deux *Iphigénie* de Gluck, *Fidelio,* de Beethoven, *Euryanthe* et *Le Freyschütz* de Weber, voire *Boris Godounow* ». Certes; et il est déplorable que la subvention insuffisante accordée aux théâtres lyriques nationaux oblige ceux-ci à flatter complaisamment les goûts les plus bas du public afin d'assurer la recette — au lieu de leur permettre de remplir leur véritable office, qui est celui d'un musée des arts de durée, comme le Louvre est un musée des arts plastiques. Un sens plus rigoureux des devoirs de l'Etat envers le peuple ferait cesser cette inégalité. Mais c'est une autre affaire; j'en reviens au symbolisme dont je ne me suis point tellement écarté qu'il peut sembler. Ce mal, le symbolisme s'est consciemment ou non appliqué à le guérir, et son action s'est ajoutée aux efforts des fondateurs de la Société Nationale. Dieu lui-même a besoin de cloches, disait Lamartine; les meilleures causes ont besoin de publicité. Que la littérature se soit tout à coup avisée de rendre hommage à la musique, c'est un fait d'une portée considérable et dont la musique n'a point manqué de tirer bénéfice. La génération romantique traitait la musique avec indifférence, sinon avec mépris. Elle acceptait cette pâture assez pauvre que lui offraient l'Opéra et les Italiens; elle se souciait si peu de la musique symphonique qu'elle laissa Berlioz sans secours. Les Parnassiens — certains du moins — commencèrent à goûter les philtres wagnériens. Ils passèrent la coupe de Brangäne à la génération suivante, celle des symbolistes. (N'oublions pas que Verlaine, Rimbaud et Mallarmé ont collaboré aux deux premiers *Parnasse contemporain* et qu'aux débuts du symbolisme, comme il arrive à la naissance de chaque école littéraire, les frontières sont imprécises). Par leurs ouvrages et leur exemple, ils entraînèrent l'élite de la jeunesse. Les grandes associations symphoniques se sont créées, Colonne

en 1873, Lamoureux en 1881, continuant et développant l'action des concerts du Conservatoire, fondés par Habenek en 1828, et demeurés jusqu'à l'initiative de Pasdeloup, en 1861, les seuls défenseurs de la musique symphonique à Paris. La popularité des concerts dominicaux date de ce moment où la jeunesse comprit la valeur spirituelle d'un art dont les aînés ne recherchaient plus, au théâtre, qu'une sorte de simulacre. Qu'il y eût quelque peu de snobisme dans ce mouvement, que la joie d'appartenir à une secte d'initiés n'ait pas doublé, pour le moins, le plaisir de cette génération wagnérienne, capable d'exprimer, comme en un langage secret, ses pensées par l'emploi des *leitmotive* de la *Tétralogie,* de *Tristan* ou des *Maîtres,* c'est possible. Mais ceux-là qui demandèrent à Wagner leur initiation musicale sont demeurés fidèles à la musique, même quand ils ont cessé de croire au seul dieu de Bayreuth. La musique ne restait plus, comme vingt ans plus tôt, éloignée de la littérature : les frontières étaient abolies et des vers de Mallarmé, et des proses de Villiers et de Huysmans aux facéties de Willy, toute la littérature s'imprégnait de musique.

Bien entendu la musique s'imprégnait parallèlement de littérature. Une forme nouvelle, née de la symphonie, — le poème symphonique — jetait une sorte de pont entre les deux arts. Berlioz dans la *Fantastique* avait traité musicalement les épisodes précis d'un roman autobiographique; Liszt illustrait un poème de Lamartine ou de Victor Hugo; Franck et Saint-Saëns perfectionnaient le genre. Debussy, avec le *Prélude à l'après-midi d'un Faune,* allait rendre la collaboration du poète et du musicien plus étroite encore et si bien qu'une unique inspiration semble avoir fait sourdre d'un même esprit les deux œuvres jumelles. Naturellement aussi, ces rapports spirituels ont donné lieu à des collaborations plus fréquentes qu'en aucun autre temps. La liste des mélodies écrites par les musiciens de la génération symboliste montre que la curiosité de ces compositeurs à l'endroit des poètes exactement contemporains semble beaucoup plus éveillée qu'en aucun autre temps depuis la belle époque de la Renaissance où le recueil de Tritonius s'ouvrait sur cette déclaration : *humanistes et musiciens sont frères et doivent*

se donner la main. Quand on regarde les programmes des concerts « symbolistes » on est tenté de reprendre le mot en voyant combien de musiciens ont été inspirés par Mallarmé, Verlaine, Villiers de l'Isle-Adam, Albert Samain, Henri de Régnier, Verhaeren, Maeterlinck, Van Lerberghe, etc.

Il était donc naturel que la musique eût place dans les cérémonies qui ont fêté le cinquantenaire du symbolisme. On ne pouvait mieux faire pour réaliser ce programme que d'en confier l'exécution à des artistes dont le goût et la compétence sont égaux au talent : Mme Claire Croiza, MM. Jean Laffolye et Charles Oulmont. Bien des fois ici même j'ai dit quelle reconnaissance nous devons à Mme Croiza pour son dévouement à la musique contemporaine : son art est merveilleusement nuancé et l'on citera toujours en exemple ses interprétations si intelligentes et sensibles. Le programme, aux noms des poètes déjà mentionnés, unissait ceux de Déodat de Séverac, Raynaldo Hahn, Ernest Chausson, Gustave Samazeuilh, Charles Bordes, Louis de Serres, Claude Debussy, Gabriel Fauré, Florent Schmitt, Maurice Ravel, Pierre de Bréville, Albert Roussel. La liste est loin d'être complète des musiciens qui ont pris aux symbolistes leur inspiration mélodique. Mais un concert ne peut être une encyclopédie et tout choix est forcément injuste en quelque manière. S'il péchait par omission, celui-ci au moins avait le mérite de ne rien offrir qui ne fût parfaitement digne des poètes que l'on souhaitait honorer.

Qui eût pu prévoir que le compte rendu de *L'Amour sorcier* paraîtrait après que l'admirable interprète de ce poème dansé aurait été enlevée brutalement par la mort? Le nom de la Argentina restera parmi les plus glorieux parce qu'elle sut plier son art aux exigences les plus hautes, traduire par le mouvement les images suggérées par la musique, et, alors que tout semblait dit, apporter quelque chose de magnifiquement nouveau.

RENÉ DUMESNIL.

ARCHÉOLOGIE

ORIENTALISME. M. Rutten : *Contrats de l'époque séleucide conservés au Musée du Louvre* (Geuthner), 1935. — A. Weigall : *Le Pharaon Akh.En.Aton et son époque* (Payot), 1936. — Les fouilles françaises de Chapour (Iran).

Après la conquête d'Alexandre et sous ses succcesseurs, les **Séleucides,** l'hellénisme eut droit de cité en Orient et les grandes caractéristiques de cette nouvelle situation ont été maintes fois étudiées. Par contre, et ceci est moins connu, les coutumes fondamentales de la société demeurèrent les mêmes qu'auparavant, et l'hellénisation ne fut que superficielle. L'étude de Mlle Rutten, attachée au Musée du Louvre et chargée d'une conférence d'assyrien à l'Ecole du Louvre, met bien en lumière les points sur lesquels la Babylonie resta orientale et ceux sur lesquels elle consentit à subir l'influence de ses vainqueurs. Parmi les grands centres mésopotamiens, Ourouk, l'Erech de la Bible, la Warka d'aujourd'hui, tient une place de premier rang pour son importance, politique, commerciale, et surtout religieuse. C'est d'Ourouk que proviennent les contrats étudiés.

Le site de Warka, en Basse-Mésopotamie, dans l'ancien pays de Sumer, objet de sondages hâtifs au milieu du siècle dernier, est systématiquement fouillé depuis quelques années par une mission allemande que le Docteur Jordan dirigea à son début. Le site se présentait comme un immense champ semé de collines et de buttes de ruines, creusé de fondrières dues à l'activité des fouilleurs clandestins. Les travaux actuels, qui n'en sont qu'à leur phase initiale, par rapport à l'immensité du site à déblayer, ont, sur certains points, dégagé les différentes couches de débris correspondant aux occupations successives et continues du tell pendant plusieurs milliers d'années. Habitée dès le IV[e] millénaire, Ourouk fut le siège vers 3400-3200 d'une civilisation assez particulière pour avoir reçu son nom du site : civilisation d'Ourouk. Cette civilisation a pour principaux caractères : l'invention de l'architecture et de l'écriture, l'extension de l'emploi du métal, l'usage d'une céramique sans peinture (par opposition à celle de la période précédente). Un peu avant le début de l'histoire, vers 3.000 avant notre ère, Ourouk est désignée comme capitale d'une dynastie mythique dont les rois sont parfois

des hommes, parfois des héros (Gilgamesh, l'Hercule assyrien), parfois des divinités (Ishtar, déesse de la fertilité et de la fécondité). Par suite, le caractère de métropole religieuse attribué à Ourouk l'emporte sur celui des autres cités, et au cours des âges tous les souverains de la Babylonie, même les conquérants se montreront empressés à restaurer, agrandir, reconstruire ses temples. En raison de la précarité de leurs matériaux, la brique d'argile simplement séchée, tous ces monuments avaient besoin de perpétuelles restaurations.

Le polythéisme babylonien se manifestait évidemment dans Ourouk, mais les grands dieux de la cité étaient Anou, dieu du ciel, dieu extrêmement ancien qui, après avoir subi des périodes d'éclipse, connaissait un renouveau de faveur sous les Séleucides, et sa fille Ishtar. On les vénérait dans l'Eanna (le « temple du ciel »), composé de plusieurs sanctuaires et où des dieux secondaires, qui formaient une cour aux dieux principaux, avaient aussi leurs chapelles. Mlle Rutten a judicieusement utilisé, dans son volume, l'étude des noms propres, dont les éléments comportent presque toujours un nom divin, pour mettre en lumière l'importance des divers dieux à l'époque séleucide.

Il n'est pas sans intérêt, à propos de l'Eanna, de rappeler que nous connaissons le rituel journalier du temple et celui des fêtes, grâce à des documents séleucides traduits par M. Thureau-Dangin; ils décrivent par le menu l'ordonnance des processions et surtout l'effarante quantité de victuailles offertes aux dieux en sacrifice, lors de leurs multiples repas quotidiens. On prend ainsi idée de l'importance de ces temples, desservis par une légion de prêtres, de serviteurs et de gardes, jouissant de revenus considérables en plus des offrandes de chaque jour, pourvus d'un mobilier cultuel où l'or et l'argent abondaient.

Les contrats eux-mêmes, et ceux du Louvre sont bien représentatifs de ce genre de littérature, peuvent se ranger sous trois rubriques : les ventes d'esclaves, les ventes de terrains, les ventes de bénéfices ecclésiastiques. Les linguistes pourront étudier, puisque l'auteur nous donne la transcription, la traduction des textes et même le fac-similé, pour une tablette

inédite, les modifications subies par la langue et l'écriture à cette époque; les juristes, au contraire, remarqueront que ces contrats n'innovent à peu près rien sur ceux des époques néo-babylonienne et perse.

Les esclaves, comme auparavant, sont vendus à prix divers en raison de leurs capacités; ils sont marqués au nom de leur possesseur; le vendeur se porte garant qu'ils ne sont d'aucune des catégories de la société dont les membres ne pouvaient être vendus : les hommes libres, les oblats du temple, les hommes du roi, et il garantit l'acheteur durant un temps (100 jours), contre une fuite possible de l'esclave.

Les ventes de terrains reproduisent déjà les clauses de nos transactions actuelles sur la même matière; les contrats les plus intéressants sont ceux par lesquels certains détenteurs de « bénéfices ecclésiastiques » aliènent les avantages attachés à leur charge. Portiers, pâtissiers ou brasseurs du temple, sacrificateurs, touchaient un pourcentage sur la valeur des offrandes, pourcentage sans doute variable selon les jours et les heures d'affluence, car ils aliènent ces avantages pour certains jours du mois ou pour certaines heures de la journée. Ils vendent ce qui leur revient sur les sacrifices réguliers ou extraordinaires, spécifiant même, parfois, que la chair crue ou cuite des sacrifices est comprise dans ces avantages.

A part cette dernière coutume, assez particulière à l'époque séleucide, presque tout dans les usages mentionnés par ces contrats est bien babylonien. Quelques coutumes nouvelles sont influencées par l'hellénisme; celle du cachet en amande dont les empreintes accompagnent le nom des témoins, dont les sujets sont quelquefois d'art grec et de signification souvent astrologique, enfin l'habitude, pour les Babyloniens, de prendre un second nom, grec, par lequel on les désignait aussi bien que par leur propre nom sémitique. On peut y voir une sorte de privilège octroyé par le pouvoir civil, puisqu'un texte nous dit que le second nom d'un individu lui fut donné par le roi.

Le lecteur saura le plus grand gré à Mlle Rutten de lui faire connaître cette curieuse époque, encore peu étudiée, grâce à ce volume, plein de solides qualités et qui met, chose

rare, les textes cunéiformes à la portée d'un public étendu.

On a beaucoup écrit sur **Akhénaton,** surtout à l'étranger, mais le personnage est attachant et la traduction de la monographie de M. Weigall ne manquera pas de susciter l'intérêt, bien qu'il s'agisse d'une étude datant déjà de quelques années et n'ayant pu profiter des toutes dernières découvertes. Aménophis IV («La Paix d'Amon») devenu plus tard Akhénaton («Aton est satisfait»), était le fils d'Aménophis III et de Tii; celle-ci avait pour parents Youia, sans doute un prince syrien et Touiou, probablement une Egyptienne, couple qui jouissait de la faveur de la cour. Or Youia était prêtre de Min, dieu de fertilité et de fécondité, plus proche par son caractère de certains dieux asiatiques que les divinités du panthéon égyptien. D'autre part les mariages d'Aménophis III avec des princesses mitanniennes, au début de son règne avec Gilou-Hépa, à la fin de sa vie avec Tadou-Hépa, prédisposaient la cour à l'adoration d'autres dieux qu'Amon, dont le clergé de Thèbes avait rendu le culte prépondérant, notamment à celui de Rê-Hor-Akhti-Atoum, patronné par le clergé héliopolitain. Dès la fin du règne d'Aménophis III, le nom d'Aton, le disque solaire, aparaît sur quelques monuments et il est vraisemblable que Tii eut autant de part que son fils Aménophis IV à ces innovations religieuses qui se doublaient du désir d'amoindrir la puissance devenue dangereuse des prêtres thébains. Pour abattre la superbe de ce clergé, le nouveau pharaon imagina d'abandonner sa capitale et d'en bâtir une autre à environ 25 kilomètres du Caire moderne; ce fut la «Cité de l'horizon d'Aton» aujourd'hui Tell-el-Amarna. En l'an VIII de son règne, alors qu'il avait environ 21 ans, Akhenaton put habiter définitivement sa nouvelle ville. Cette date donne occasion à M. Weigall de discuter l'âge des membres de la famille royale; il conclut qu'ils furent mariés étant encore des enfants, Aménophis III vers 14 ans, Tii vers 10 ou 11, Aménophis IV vers 13 ans et ses filles à 12 ans, 11 et 4 ou 5 ans.

C'est dans la nouvelle capitale que la religion subit une deuxième transformation; Aton n'est plus seulement le disque solaire; il est défini « Chaleur qui est dans Aton »; c'est l'ultime raison des choses, le tendre père de toute la création.

L'heure où on l'adore particulièrement est l'aurore et le crépuscule, car les ardeurs du milieu du jour ne peuvent caractériser un dieu bon; (même conception en Babylonie où Nergal, dieu destructeur, est le soleil de midi). Ces croyances humanisèrent l'idée qu'on se faisait de l'au-delà où le mort pourrait jouir encore du suprême bienfait, voir la lumière d'Aton. Tout ceci nous est connu par les inscriptions inaugurales, les hymnes en l'honneur d'Aton et les monuments où le roi et sa famille rendent hommage au nouveau dieu.

En même temps, les monuments célèbrent la douceur de vivre; de là ces innombrables représentations d'épisodes de l'existence familiale du roi et des siens; les défilés de tributaires, de captifs, ne donnent plus lieu à ces pénibles scènes de torture ou de décapitation des règnes précédents. La seule violence apparente réside dans la suppression du nom d'Amon pour favoriser le règne du vrai dieu, car en politique extérieure on ne relève pas trace de la moindre fermeté. Les possessions égyptiennes de Syrie sont menacées par les Hittites; la trahison des gouverneurs fait tomber les places fortes l'une après l'autre, Akhénaton malgré les demandes de secours n'agit pas; il ne répond même pas aux messages. Car il a formé un nouveau projet, capable de faire gronder la révolte dans son empire; maintenant que le nom d'Amon est proscrit, il prétend faire effacer partout les noms des autres dieux de l'Egypte! Mais les jours d'Akhénaton, malingre, souffreteux, étaient comptés; sans héritier, il désigne un de ses familiers pour successeur et lui fait épouser une de ses filles; il disparaît au moment où les prêtres d'Amon voient luire leur revanche et où l'armée, tenue dans l'inaction, réclame de faire campagne en Syrie d'où les tributs ont cessé de venir. Quelques années après, le second successeur du roi, Toutankhamon abandonnant la nouvelle capitale rentrait à Thèbes et abjurait l'éphémère religion; en conséquence, tout ce qui la rappelait ainsi que son promoteur détesté fut persécuté ou détruit.

Il reste cependant assez de monuments de l'époque pour montrer à quel point le changement religieux s'accompagna d'un esprit nouveau dans l'art. D'un réalisme outrancier, souvent cruel, soit qu'il eût pour point de départ les tares phy-

siques du roi, soit qu'il fût créé de toutes pièces, un nouveau type d'humanité à tête longue, au menton prognathe, aux cuisses adipeuses, au ventre boursouflé fut créé, et ces nouveaux personnages gardent malgré tout, dans leur attitude, quelque chose d'attachant. L'artiste copie les scènes de chaque jour, il voit la nature et la reproduit sans souci des conventions; il tempère par une note d'élégance ce que ses modèles peuvent avoir d'affligeant, et la fraîcheur avec laquelle ses yeux voient la nature, fait de l'époque d'Amarna un épisode de premier ordre dans le développement de l'art.

On quitte le volume de M. Weigall, charmé du personnage qu'il a campé. N'est-il pas un peu « romancé » cet Akhénaton qui nous est dépeint si prestigieux, si en avance sur son époque et aussi sur bien d'autres temps? Même si nous ne suivons pas toujours M. Weigall dans l'enthousiasme qu'il montre pour son personnage, Aménophis IV n'en reste pas moins un des plus curieux et plus prenants parmi les pharaons.

La mission du Musée du Louvre en Iran, qui travaillait l'an dernier entre Téhéran et Ispahan, s'est transportée cette année à **Chapour,** entre Chiraz et Bender-Bouchir. Sur ce site, MM. G. Salles et R. Ghirshman viennent d'exécuter une première campagne de quatre mois. Chapour, capitale des rois Sassanides, se présente comme un amoncellement de décombres où le travail est particulièrement dur en raison de la masse de pierres écroulées qu'il faut mobiliser avant de retrouver le plan des constructions. M. Ghirshman y a découvert un monument dédié au roi Chapour I (241-272 après J.-C.), composé de deux colonnes à chapiteau, l'une d'elles portant une inscription en écritures sassanide et parthe. La mission a également déblayé une grande construction (temple du feu?), carrée, faite de pierres de taille et blocage, à toiture soutenue par des colonnes dont le chapiteau est, comme à Persépolis, fait de protomes de taureaux. Ces fouilles, qui présentent déjà un haut intérêt, seront continuées l'an prochain.

Dr G. CONTENAU.

NOTES ET DOCUMENTS SCIENTIFIQUES

Véridique histoire de la T. S. F. — Il est quelquefois bon d'habiter la province. Si je n'avais point passé plusieurs années de mon existence à Limoges en Limousin, je n'aurais très probablement pas connu M. Albert Turpain et cet éminent professeur à la Faculté des Sciences de Poitiers en Poitou (Limousin et Poitou se touchent) ne m'aurait pas documenté sur la naissance et l'évolution de la T. S. F. Or je possède, grâce à lui, sur ce sujet, un dossier très fourni et à mon sens très convaincant que je vais dépouiller loyalement et qui renferme : d'abord un exposé fait à l'Association française pour l'avancement des Sciences, en 1923, à Bordeaux, et intitulé *Un premier appareil récepteur de T. S. F.*, — puis la relation d'une conférence sur les origines de la T. S. F. (la Rochelle 1927) — troisièmement, le numéro du 16 mai 1931 du journal radio-technique l'*Antenne* et quatrièmement le numéro du 24 mai 1931 de cette même *Antenne*, les deux numéros contenant une discussion très serrée des titres de tous ceux qui participèrent à la lente genèse de cette Radio aujourd'hui radieuse. C'est dans ce dossier riche de dates exactes et de précises références que je puiserai pour essayer de rendre à chacun sa justice.

M. Turpain commence par établir que si Hertz n'avait pas conçu et produit des ondes électriques capables de voyager sans le secours d'aucun fil, il n'y aurait pas de T. S. F. Hertz eut l'idée de présenter à un *excitateur* un circuit ouvert qu'il appelait *résonateur* et il constata qu'à deux, quatre et même vingt mètres, l'étincelle projetée par l'*excitateur* se répétait avec les mêmes variations dans le *résonateur*, cet œil électrique, sensible aux nappes d'électricité comme notre rétine à la lumière. C'est à Carlsruhe, en 1887, que Hertz sut mener à bien les expériences de laboratoire, décisives, cruciales, qui démontrèrent au monde savant, et bientôt après à tous les hommes, que pour se propager le fluide électrique n'a besoin que de l'espace. Ces expériences, les physiciens d'Europe et d'Amérique s'appliquèrent à les reproduire. Les Anglais Lodge et Howard les réalisent en mai 1889; en septembre de la même année, Sarrasin et de La Rive les

présentent à la Société Helvétique des Sciences naturelles, et Joubert, toujours en 1889, à la Société française de physique. A Vienne ce fut le docteur Necker qui les reprit en 1894, et, fin 94, Turpain les reprenait à la Faculté des Sciences de Bordeaux, devant la Société des Sciences physiques et naturelles. Qui y a-t-il d'extraordinaire à cela? Rien, si ce n'est que Turpain ne fut pas seulement un consciencieux copiste. Sur ce point essentiel il innova et lui-même va nous expliquer en quoi :

Nous eûmes, dit-il dans sa conférence de la Rochelle, l'idée de pratiquer sur le résonateur de Hertz une large coupure et d'y insérer un téléphone. En même temps nous placions, dans le circuit primaire de la bobine de Rhumkorf qui alimente l'excitateur des ondes, un interrupteur, lequel, manœuvré, véritable clef morse, nous permettrait d'effectuer des émissions tantôt longues, tantôt brèves, d'ondes électriques à l'excitateur. Le résonateur à coupure, armé du téléphone, était placé au coude que fait un long couloir de 25 m. dans les caves de la Faculté des Sciences de Bordeaux. Quatre gros murs, épais de 50 cm. chacun, étaient interposés entre ce résonateur formant oreille électrique et l'excitateur. On pouvait ainsi envoyer à un observateur attentif, placé au téléphone de la coupure du résonateur, des signaux morse, émis à 25 m. et à travers quatre murs épais. Je crois bien que ces essais de novembre 1894 constituent à la vérité la première transmission par signaux morse au moyen des ondes électriques.

Cette citation n'est-elle pas d'un énorme intérêt? On avait, jusqu'à Turpain, scrupuleusement reproduit les expériences de Hertz. Mais qui donc, avant lui, avait émis et capté, grâce à ce dispositif, de véritables signaux télégraphiques? Turpain fait bel et bien figure d'inventeur. Sans conteste, on lui doit d'avoir utilisé les ondes hertziennes pour communiquer à distance sans aucun intermédiaire. Sa découverte ne saurait être niée. Il ne put la faire enregistrer par la Société française de physique, étant tombé malade au moment où il se rendait à Paris dans cette intention et n'ayant repris ses travaux qu'en 1897. Mais les professeurs Boulouch du Lycée de Bordeaux, Duhem et Bergonié, de la Faculté, assistaient à ses expériences et leurs attestations très nettes (Cf. *Un premier appareil de T. S. F.*, p. 4) nous ôteraient le moindre doute, si la probité absolue de M. Turpain n'en chassait à

elle seule jusqu'à l'ombre. De plus l'appareil dont Turpain se servit en 1894 fut exposé en 1923 à l'Exposition Voltienne de Côme. Les essais de Turpain furent donc, de toute évidence, selon sa propre expression, les « premiers balbutiements de la T. S. F. »

Réfléchissons-y : c'est une initiative fort glorieuse que d'avoir fait ainsi balbutier un nourrisson qui devait si merveilleusement grandir et dont la voix aujourd'hui instruit et charme tout l'Univers.

La priorité de Turpain sur Marconi est certaine : Marconi ne s'est manifesté qu'en juin 1895. Il a d'ailleurs, — bien sot qui le nierait! — rapidement obtenu de splendides résultats pratiques et la réalisation totale de la T. S. F. est son œuvre. Mais les expériences des Caves bordelaises sont venues bonnes premières et ce fait historique ne doit pas être passé sous silence. Il faut saluer et admirer Albert Turpain comme un indiscutable précurseur.

C'est lui qui amorça effectivement la Radiodiffusion en transformant les vibrations électriques en vibrations sonores, ce dont ni Hertz, ni Branly ne s'étaient jamais avisés. Branly en 1891, donc quatre ans après les expériences de Hertz à Carlsruhe, fait part à l'Académie des Sciences des études qu'il a entreprises sur l'impressionnabilité des limailles de fer à l'étincelle électrique. L'étincelle jaillissait d'une machine de Holtz dont le tube à limaille était distant de 40 centimètres environ. Il y avait là un phénomène de la plus vaste portée et c'est un grand honneur pour Branly de l'avoir enregistré, analysé, répété. Mais pas plus que Hertz, il ne s'est soucié des applications. Son rapport à l'Académie (dont le Secrétariat de cette haute Institution m'a fourni la date exacte, 24 novembre 1890), est muet sur les suites pratiques. En France, l'application, l'utilisation, c'est Turpain, qui n'employa pas le tube à limaille. En Italie, puis dans le monde, c'est Marconi. Marconi se servit d'un tube à limaille, mais ce ne fut pas, du moins tout d'abord, de celui de Branly. En effet, dès 1884, avant même les expériences de Hertz, un autre Italien, Calzecchi Onesti, professeur à Formo, avait montré que la limaille métallique, insérée en un tube de verre, était sensible au courant électrique déterminé par une étincelle d'in-

duction éclatant dans un circuit proche. C'est du cohéreur de Calzecchi Onesti qu'usa au début son compatriote Marconi. Ce cohéreur remonte à cinquante et un ans. Calzecchi l'a présenté, puis défendu, dans des mémoires publiés par le très important journal de physique *Il nuovo Cimento,* dont tous les exemplaires se trouvent certainement à la Nationale et à la Bibliothèque de l'Académie des Sciences. Mais Calzecchi, dont la priorité n'est pas niable, Calzecchi, comme Hertz et Branly, resta indifférent aux conséquences. Les purs savants lancent le bon grain; les techniciens, les adaptateurs, le font fructifier et fleurir.

Sans les purs savants que furent Calzecchi, Hertz et Branly (je respecte l'ordre chronologique), la Radiodiffusion ne serait pas née. Elle ne serait pas née davantage sans Turpain et sans Marconi. Un enfant n'a qu'un père et une mère. Une invention et une machine peuvent en avoir plusieurs. La création intellectuelle exige bien souvent l'effort de plusieurs créateurs associés ou disséminés.

La très véridique et très vérifiable histoire de la T. S. F. que je viens d'esquisser, illustre une fois de plus cette vérité, contemporaine de l'Univers.

R.-A. FLEURY.

NOTES ET DOCUMENTS POLITIQUES

La Palestine nouvelle et ses amis en France (1). — Comme il existe des associations France-Amérique, France-Angleterre, France-Italie, France-Japon, et même, vaille que vaille, une association France-Allemagne, il s'est fondé, voici dix ans, une association France-Palestine.

Elle a, tout de suite, vivement intéressé et séduit, ainsi qu'il arrive de tout être nouveau, un peu exceptionnel et un peu exposé. Elle représentait moins que ses parentes, puisqu'il s'agissait d'un tout petit pays ,non pas même : d'un fragment de pays, qui ne s'appartenait guère encore, étant placé sous mandat britannique. Mais elle représentait aussi plus, car elle avait charge, précisément, de dégager, aux yeux des Français,

(1) Le *Mercure de France*, qui a déjà donné sur les problèmes palestiniens diverses études, ne croit pas inutile de publier celle-ci, à laquelle les événements récents prêtent une actualité nouvelle. (N.D.L.R.)

la Palestine juive de ce qui l'entourait et de lui valoir, à l'intérieur de la Palestine et, par un rayonnement singulier, dans tout le Proche-Orient et en Europe et dans le monde, un appui soit de ferveur, soit d'entremise, inspiré de considérations délicates impliquant beaucoup de circonspection, et, cependant, relié aux plus vastes et plus hauts sentiments auxquels on tienne en France.

Qu'était-ce donc que la Palestine juive? Qu'était-ce que ce « home » où, depuis 1922, la législation internationale garantissait à des émigrants venus de tous pays, nationaux russes, allemands, polonais, roumains, turcs, yéménites, une sorte « d'exterritorialité dirigée », que beaucoup considéraient, déjà, comme une nouvelle patrie. Ce n'était même point une enclave bien délimitée, avec une frontière continue. Ce n'était qu'un semis de colonies agricoles, sur des terres rachetées, au fur et à mesure, aux Arabes, et, dans les villes, qu'une montée lente et graduelle de population juive. Une seule grande ville exclusivement juive, poussée, de toutes pièces et brusquement, sur le sable : Tel-Aviv.

Or, malgré son aspect dispersé, décousu, et bien qu'en certains endroits il n'eût l'air que d'une greffe encore frêle, il s'est trouvé que le « home » a réveillé le pays tout entier, l'a galvanisé et régénéré, et que ce qui n'était que jachère turque, dépendance délaissée de l'Asie, terre d'histoire et de tombeaux pour l'Europe, lui doit une renaissance fougueuse pour laquelle, à travers villes et campagnes, circule et agit un ferment particulier, mélange de la plus ancienne tradition en ces lieux, la tradition hébraïque, et du plus hardi modernisme. Tout est respecté. Les dieux ressuscitent. Mais, à côté d'eux et autour d'eux, la technique de la civilisation s'épanouit. Culture et cultures : foyer d'intellectuels, de savants, d'ingénieurs, foyer de paysans. Et nombre de ces paysans sont sortis volontairement de la vie intellectuelle. Mais ils ne l'ont pas reniée. La vie intellectuelle, sans cesse, les garde et les reprend, tantôt pour les aider, par ses découvertes, à perfectionner leur travail, tantôt pour orner, par ses charmes, leurs loisirs.

Comment la France ne se serait-elle pas attachée à cette

formation émouvante, objet complexe de diplomatie, si noblement animée d'humanité et de liberté?

L'association France-Palestine s'est appliquée à lui donner de plus en plus d'amis avertis.

Le dixième anniversaire de France-Palestine témoigne d'une robuste continuité. Il annonce en même temps un renouvellement.

C'est double plaisir. Celui de célébrer un âge, déjà fort respectable pour une association; celui, en même temps, de recommencer. Ce recommencement, comme nous verrons, est justifié par la différence des circonstances. Il sort d'elles. Elles l'imposent tout naturellement.

Le Dr Victor Jacobson, le premier des Délégués Permanents de l'Organisation Sioniste auprès de la S. D. N., prit, à Paris, l'initiative du Comité « France-Palestine », en y voyant la maille maîtresse d'un vaste réseau d'associations semblables, à travers tous les pays.

Le Dr Victor Jacobson en eut de grandes satisfactions.

Mais il en eut, également, des déboires.

Le Dr V. Jacobson était d'humeur romantique. Il crut à un mouvement d'opinion, à un afflux massif de concours, à de grosses démonstrations extérieures. Il n'en fut rien. Ce n'est pas ainsi que « France-Palestine » se classa, encore que sa première assemblée publique en mars 1926, à la salle Poissonnière, et nombre d'autres, par la suite, aient laissé beaucoup de curieux aux portes.

La vérité, c'est que la fonction de ce groupement n'impliquait et n'implique nullement une extension pareille. On lui sut gré d'exister. On frappa à sa porte, chaque jour. On se réjouit d'apprendre qu'il réunissait les plus hauts patronages, à commencer par celui du chef de l'Etat, et que son intervention avait du crédit. Mais il s'établit un ton, une distance qui le mirent à part, un peu en retrait. Cette réserve, cette discrétion tenaient à son rôle même.

Oh! sans doute, une telle position n'alla point sans inconvénients. Combien avons-nous recueilli de sourires! « Qu'est-ce que nous faisions? A quoi est-ce que nous servions? » Il y a, partout, des gens tumultueux. Même chez les Juifs, bien qu'ils soient à l'école de la patience, il y en a. Je m'étais accoutumé

à essuyer philosophiquement leurs doutes, tant j'avais la conviction que le bien que « France-Palestine » devait produire ne s'accommoderait jamais ni de précipitation, ni de tapage.

A vrai dire, s'il y eut méprise sur l'étendue et le tour de notre action, c'est l'époque qui en fut, surtout, responsable. A distance, on comprend mieux que ceux qui la dirigeaient aient pu, parfois, se tromper sur sa véritable nature, au milieu des remous continuels d'élans et d'abandons qui s'agitaient alentour.

Cela venait de l'état général du monde, de la disposition commune des esprits, après la Grande-Guerre. Au jour le jour, une abondante circulation de sympathies, d'attraits, se retrouvant, se recherchant entre hommes et entre peuples. Les relations étaient avides, étaient pressées. On aimait franchir les frontières, connaître l'inconnu. On se sentait porté à l'humanité. Mais ce n'était, d'ordinaire, qu'un plaisir de plus à joindre aux frivoles plaisirs qui, partout, flambaient, puis s'éteignaient, masquant l'extrême désordre, la désorganisation, la misère. Epoque exaltante, pitoyable époque de commodités turbulentes, de turbulences commodes!

Le mouvement inspiré par « France-Palestine » fut entraîné dans ce tourbillon. La Palestine fut même un objet de mode, ce qui est dangereux.

Amis, partisans, courtisans, flatteurs, quémandeurs, il n'en manqua pas. Que de rencontres, que de conversations, que de discours, que de réceptions! Etait-ce davantage qu'engagements mondains, fugitifs passages, que l'on voyait peu à peu s'amincir, s'effaçer, comme de belles esquisses qui, imprudemment, n'ont pas été fixées?

Et puis... et puis, les hauts mobiles de justice et d'équilibre, associés à la restauration d'une Palestine juive, arrivaient bien assourdis jusqu'à l'Occident européen! Au milieu des bruits de fêtes qui se prolongeaient, du fracas des fortunes imprévues, que comptait, au loin, la plainte des Juifs russes, polonais, roumains, et saisissait-on l'écho tout neuf, l'écho extraordinaire qu'y faisaient les chants durs, les âpres rires de liberté et de victoire des Juifs de la Cisjordanie, admis, depuis 1922, sous le contrôle de la S. D. N. à une existence

légale, dans le nouveau cadre international des Territoires sous mandats?

§

Pratiquement, comment se traduisit l'entrée en jeu de « France-Palestine » et quel aspect ont pris ses travaux durant les dix ans où, assez précis, assez déterminés pour couper court, tout de suite, à une vogue et une prodigalité auxquelles ils ne se prêtaient point, ils subirent, cependant, les cahots du trompe-l'œil ambiant, paraissant tantôt près des plus beaux éclats, tantôt près de l'oubli, et, les deux, toujours à tort?

Ce qui est certain, c'est qu'un plan complet fut dressé et que la maison, en construction dans toutes ses parties, munie de tous ses organes de correspondance et de transmission, apparaît, à présent, de conception si opportune et de proportions si spacieuses, qu'il n'y a vraiment rien à y changer.

Il s'agissait de quelque chose qui, restant relativement fermé, à la manière des postes diplomatiques, eût, pourtant, toutes sortes d'ouvertures sur le dehors et fût en mesure, dans des directions très diverses, d'émouvoir et de mouvoir promptement.

Les appartements ou, pour employer le terme de la technique administrative, les « départements » de la maison furent, dès 1925, au nombre de cinq. Ils n'étaient point étanches. On entrait de l'un dans l'autre.

C'était d'abord celui de l'action politique, afin qu'à chaque occasion importante, les autorités françaises et les milieux politiques français vissent, du point de vue des idées chères à la France, l'intérêt de suivre les efforts de la nouvelle Palestine et de protéger et assister ses ressortissants.

A côté de l'action politique, l'action intellectuelle : avec rapidité, la Palestine juive, occupée à ranimer une terre stérile, la para d'une culture neuve, d'une Université, d'écoles, de musées, et voici que des professeurs et des étudiants, des écrivains, des artistes proprement palestiniens commençaient à prendre rang, à demander des échanges, à faire connaître leurs noms. Comment la France ne leur aurait-elle pas offert l'accueil de ses Universités, de ses livres, de ses écoles spé-

ciales, et promis les relations qu'elle aime nouer avec les éléments les plus élevés, en chaque pays? « France-Palestine » s'en fit l'intermédiaire.

L'action politique, au Ministère des Affaires Etrangères, fut cause d'entretiens fréquents avec la Direction des affaires politiques et, plus spécialement, par raison de voisinage, avec la Direction d'Afrique qui s'occupe de la Syrie et du Liban. L'action intellectuelle amena des liens étroits avec le « Service des Œuvres Françaises à l'Etranger » qui ne tarda pas à accorder non seulement son appui moral, mais certaines subventions à « France-Palestine ».

Outre ces deux départements apparentés et communiquants s'ouvrit, en 1927, celui des rapports économiques de la France et de la Palestine. Il prit la forme d'une Chambre de Commerce Franco-Palestinienne. Tout naturellement, à côté de la Chambre de Commerce, se plaça, bientôt, dans les soins de « France-Palestine », celui d'encourager les voyages et le tourisme. Elle y ouvrit ses bureaux avec tant d'attention qu'on la prit, souvent, elle-même, pour un simple « Bureau de Voyages ».

Enfin un souci de filiation ne tarda pas à faire naître, au dessus de ces quatre sections, celle des « filiales » ou, si vous préférez, des « filleules » de « France-Palestine ». Son exemple tenta d'autres pays. Elle envoya ses statuts, ses références, ses preuves. Le Dr V. Jacobson devint comme, dans un article du *Monde Nouveau* qui fit date, le qualifia M. Justin Godart, le « grand Ambassadeur » du Sionisme et, de pays en pays, il posa les premières pierres d'associations semblables à « France-Palestine ».

Quoi encore? Cela fait bien cinq. Mais, pour que la maison fût signalée à grande distance et pût assujettir de vastes liaisons, on la surmonta de deux organismes qui devaient faire office de tours et rassembler toutes ses antennes et tous ses fils : une publication périodique, émanant de « France-Palestine » même, et une publication périodique, en français, contrôlée par elle, où toutes les associations similaires concentreraient leurs informations et leurs vœux. Cette publication, ce bulletin donnerait voix à l'Union des Comités nationaux pro-palestiniens, laquelle s'exprimerait encore au-

trement : par des Congrès, probablement tous les deux ans, en marge des Congrès Sionistes.

Tel fut et reste l'agencement de « France-Palestine ». Telles sont ses divisions établies les unes en 1925, les autres en 1926, puis ajustées et fonctionnant toutes ensemble depuis 1927.

§

Or, une particularité, avec le recul de dix années, saute immédiatement aux yeux : c'est que ces rayons d'activité ont surtout donné des résultats entrecoupés, dans des cas exceptionnels, y prouvant leur force et leur raison d'être, mais ne sont guère arrivés, jusqu'ici, à une « constante ». Et l'irrégularité de chacun s'est accompagnée d'inégalité entre eux.

Si l'action politique, si l'action intellectuelle, acquirent de la fermeté et prirent, à Paris, un cours stable, par contre, la Chambre de Commerce, les voyages, l'Union des associations d'amitié palestinienne furent soumis à des arrêts, à des syncopes fâcheuses. De gros succès passagers les compensèrent mal.

Exemples de cette balance, de ces contradictions :

Il ne se forma que peu de liens commerciaux durables de la France à la Palestine et inversement. Mais la Palestine eut un pavillon à l'Exposition Coloniale internationale de 1931 et la France semble, depuis 1934, vouloir participer sérieusement aux Foires du Levant de Tel-Aviv.

On n'est pas parvenu à des visites, régulières, d'études et d'agrément, à des chassés-croisés périodiques de conférenciers entre milieux intellectuels ou techniques français et palestiniens. Mais l'inauguration de l'Université de Jérusalem et, récemment, son premier jubilé décennal donnèrent lieu à de précieuses démonstrations de solidarité française.

« France-Palestine » a, fort aisément, dans un beau mouvement, suscité des émules en Belgique, Italie, Allemagne, Roumanie, Bulgarie. Mais la correspondance n'a jamais été très étroite entre elles. Plusieurs ont dépéri. L'Union internationale que l'on envisageait a plus existé dans des lettres et des rapports que réellement, et aucun Congrès n'a pu encore être organisé.

Quant à la grosse revue que fonda « France-Palestine », en 1927, sous le titre *Palestine,* puis celui de *La Nouvelle Revue Juive,* elle reçut le plus chaud accueil, elle a laissé un noble souvenir. Mais son recrutement de rédaction et de lecteurs fut extrêmement difficile, et si lent qu'elle dut disparaître en 1931, sans avoir encore trouvé son pouvoir de vivre.

Que se passait-il donc?

Pour la revue, on avait commis, je crois des erreurs. Peut-être était-ce prématuré. Peut-être était-ce une revue trop spécialisée. *La Revue Juive,* publiée, quelques mois auparavant, par Albert Cohen, beaucoup plus générale, beaucoup plus littéraire, indiquait une meilleure voie. Trop de publications juives françaises se disputaient, d'ailleurs, le succès. Et l'on éprouvait, sur ce point, comme sur d'autres, les effets de la dissipation de ce temps-là, où les attractions alternaient avec les rétractations, où la sympathie était si avenante et si étourdie que, semblable au ballon délesté de Hans Pfall, elle se perdait, bientôt, dans les nues, loin de notre monde palpable.

Mais le vrai fautif, c'était le bouleversement géographique, moral, politique, conséquence de la guerre et des traités. Sur des ruines, une incubation tourmentée préparait de nouveaux peuples et, dans les peuples anciens, sauf trois ou quatre, de nouveaux régimes.

On assiégeait ces nouveautés, on les épiait. Tout était problème, tout était mirage. Quoi de surprenant que les hommes, incapables de bien s'éclairer et se décider, errassent dans une espèce de fougueuse mollesse?

Voilà pourquoi des entreprises maganimes de la qualité de « France-Palestine » prirent si bien et, pourtant, plus d'une fois, tinrent si mal. Elles étaient conditionnées par quantité de remaniements et d'ébauches dont l'issue, à ceux qui s'y attachaient, pouvait paraître autant improbable que probable, ce qui les amenait, aussi bien, à s'en détacher.

Qu'était, que deviendrait la fragile Palestine? Qu'était, que deviendrait l'antisémitisme, couvert par l'égalité républicaine, en Russie, en Pologne, en Allemagne? Comment toutes ces données, dont avait à tenir compte « France-Palestine », tourneraient-elles? Les connaissait-on même avec précision? Elles se modifiaient tellement et à l'improviste!

A présent, l'évidence des faits, les mobiles d'action sont tout autres. Dix ans ont grossi et durci le bien et le mal. La vie générale, assombrie, a ramené les hommes sur eux-mêmes et, s'ils se consacrent à une chose, c'est avec plus de réflexion.

Cela justifie que l'on puisse, à propos de « France-Palestine », parler de recommencement.

On a désormais, devant soi, une Palestine mûre, musclée. Vers elle des chemins réels se frayent.

On a, désormais, à côté de soi, des formes si violentes et si basses d'inquisition et de torture, dans le pays qui passait pour un des plus avancés du monde, que la Palestine n'est plus seulement le but d'un beau voyage, une séduisante expérience de civilisation entée sur la plus vieille tradition. Elle sauve des hommes, elle sauve la justice. Le mal qu'elle guérit ravage le centre de l'Europe. Tous les hommes libres de la terre relient la Palestine à la mission et l'alarme qui s'imposent, de nouveau, à eux.

Ce que l'on se contentait de servir à sa guise, au gré d'agréables rêveries, entre dans un ordre de soucis rudes et impérieux.

Sous la pression d'iniquités dont, à notre époque, l'ensemble des peuples est comptable et avec lesquelles, en tout cas, la majorité des Français se refuse à pactiser, « France-Palestine », dans les lignes scrupuleuses qu'elle s'est tracées, va, sans nul doute, apparaître comme le rendez-vous opportun d'initiatives dont le but est, désormais, sans obscurité.

Mais, surtout, elle peut être, elle doit être un des vifs foyers d'humanité française, dans les années qui viennent. On s'apercevra que son titre, loin d'indiquer et de dicter une limitation, symbolise éloquemment et est de nature à grouper les attitudes de protection et de défense pour lesquelles la France sait et veut se montrer vigilante.

HENRI HERTZ.

LETTRES RUSSES

N. V. Gogol : *Materialy i izsledovania.* Tchast pervaïa. « Literatourny arkiv ». Izd. Akademii naouk S.S.S.R. Moskva, 1936 (Documents et recherches. 1re partie. Série « Archives littéraires ». Edit. de l'Académie des Sciences de l'U.R.S.S. Moscou, 1936). — Mémento.

Malgré la pauvreté qualitative et quantitative de la produc-

tion littéraire actuelle au pays des Soviets, le nombre d'ouvrages qui s'y publie est néanmoins assez considérable. Mais ce sont, pour la plupart, des réimpressions d'œuvres anciennes, munies de gloses, de commentaires et d'introductions, ou des monographies sur tout et sur tous, ou encore des recueils constitués par la correspondance, ou des « inédits » de divers hommes de lettres ou artistes, voire même hommes politiques de la Russie d'hier. C'est ainsi que nous eûmes dernièrement une nouvelle édition des œuvres complètes de Pouchkine, dont j'ai parlé dans ma chronique précédente (1); c'est ainsi qu'aujourd'hui l'Académie de l'U.R.S.S. fait paraître un nouveau volume de plus de 500 pages sur **N. V. Gogol,** qui nous le présente, grâce à toute une série de lettres retrouvées et quelques inédits, sous un jour fort curieux et assez inattendu.

Après l'échec scénique de son *Revisor,* Gogol, le cœur ulcéré et l'esprit voué aux tourments, quitta brusquement sa patrie et vint se réfugier d'abord à Paris, ensuite à Rome. De Paris, où il habitait au n° 12 de la place de la Bourse, il écrivit, le 28 novembre 1836, à son ami M. P. Pogodine, une longue lettre qui dépeignait très bien son état d'âme d'alors.

Il est temps, enfin, de s'atteler à quelque chose de sérieux, écrivait-il à Pogodine. Nous devons avoir en vue la postérité et non pas nos misérables contemporains. L'œuvre que j'élabore actuellement et qui me demandera encore beaucoup de temps, de labeur et de souci, ne ressemble ni à une nouvelle, ni à un roman; elle sera longue, très longue; son titre : *Les Ames mortes.* C'est tout ce que pour le moment tu dois savoir sur son compte. Si Dieu veut bien m'aider à réaliser mon poème comme il sied, ce sera ma première œuvre passable. Toute la Russie s'y reflétera... J'ai joué mon va-tout. En abandonnant ma patrie, j'ai abandonné en même temps tous mes désirs du moment présent. Un mur infranchissable c'est élevé entre ma patrie et moi. La fierté que ne connaissent que les poètes, et qui grandissait en moi depuis le berceau, n'a pu résister. Oh! quelle basse, quelle ignoble situation!... Les cheveux se dressent sur la tête. Des gens nés pour recevoir des gifles, pour être des entremetteurs... Et devant ces gens... Loin, plus loin d'eux! Et aujourd'hui encore, je n'ai pas le courage de les appeler par leur nom.

(1) *Mercure de France,* 15 mai 1936.

Il n'est pas difficile de compléter ce que Gogol ne disait pas. « Devant ces gens », il avait dû, probablement, plier l'échine. D'où le haut-le-cœur de sa lettre qui se termine ainsi :

Je ne t'écris rien sur Paris. L'ambiance ici est toute politique et j'ai toujours fui la politique. Ce n'est point l'affaire d'un poète de prendre part aux débats sur la place publique.

Parmi les autres lettres de Gogol, faisons mention de celles qu'il écrivit à sa mère et à ses deux sœurs. Ces lettres sont pleines de recommandations sur la façon dont les jeunes filles doivent organiser leur vie à la campagne ponr ne pas s'ennuyer et pour se rendre utiles dans la gestion de la propriété familiale. Et Gogol insiste sur les soins qu'on doit apporter à faciliter la vie aux domestiques et aux serfs villageois.

Quant aux inédits qui font partie du nouveau livre, il en est un qui montre à quel point l'auteur des *Ames mortes* connaissait toutes les richesses artistiques et historiques de Rome et avec quelle finesse et quel amour il savait en parler. Cet inédit est une feuille intitulée : *Le voyage d'Alexandra Osipovna,* et il y est fait mention de toutes les curiosités de la ville éternelle, que Gogol avait fait voir en 1843 à sa grande amie, Mme A. O. Smirnova, qui fut aussi une grande amie de Pouchkine.

Une des dernières lettres de Gogol, si ce n'est la toute dernière de celles qui nous sont connues, est la missive qu'il adressa à sa mère, vers le 10 février 1852. Elle ne précéda que de quelque vingt-quatre heures son geste tragique et insensé, pourrait-on dire : l'anéantissement par le feu, dans la nuit du 11 au 12 février, de tous ses manuscrits, y compris la seconde partie de ses *Ames mortes*. Cependant, aux dires de Pogodine, « on ne remarquait en lui aucune maladie particulière; son mutisme et son air méditatif n'avaient rien d'extraordinaire ». Mais à sa mère Gogol écrit : « Il manque toujours quelque chose à ma santé pour qu'elle puisse se fortifier. » Quelques jours avant de jeter au feu ses *Ames mortes*, ou même peut-être à la veille de cet acte, Gogol parlait de ses travaux comme de quelque chose qu'il n'avait délaissé que

pour un certain temps. « Je ne puis reprendre comme il l'aurait fallu, ni mes travaux, ni mes affaires courantes. »

Gogol mourut le 21 février 1852, à huit heures du matin, dans l'appartement du comte A. P. Tolstoï, qu'il occupait depuis un certain temps. Après sa mort, le gérant de l'immeuble alla avertir la police du décès de « l'ancien assesseur de collège Nicolas Vasiliévitch Gogol ». La police envoya un inspecteur pour procéder au constat et faire l'inventaire des biens du défunt. Celui-ci ne trouva en fait de « biens » que des livres et quelques hardes; il enferma le tout dans une armoire en y apposant les scellés. Et ce n'est que le 13 avril que la police procéda en présence de trois « témoins de bonne foi », amis de Gogol, à un inventaire réel des effets que Gogol avait laissés après sa mort. Hélas! la liste de ces effets ne fut pas longue à établir : quelque cent cinquante livres en russe, à peu près autant en langues étrangères, une pelisse « assez usagée », de « vieux pantalons », quelques « vieux gilets », un peu de linge de corps « très usagé » et, enfin, le seul objet de quelque valeur, une montre en or, « sur dix carats et avec deux couvercles en or ».

L'histoire de cette montre est assez curieuse. Elle avait appartenu à Pouchkine, et Gogol l'avait prise de force à Joukovsky, qui en avait hérité. Cependant, Gogol ne s'en était jamais servi, aussi était-elle arrêtée à l'heure de la mort de Pouchkine : 2 heures 45 minutes de l'après-midi. Cette montre se trouve actuellement au musée de Gogol à Poltava. Quant à ses livres, dont on ne s'est même pas soucié de prendre les titres, ils furent vendus en bloc pour quelques roubles.

Tels étaient les biens matériels que laissait après sa mort l'un des plus grands écrivains russes.

C'est durant son séjour à Rome que Gogol fit la connaissance de la princesse Zinaïde Volkonsky et qu'il devint bien vite un des familiers de son salon artistique et littéraire, que fréquentaient la plupart des Russes de passage à Rome ou habitant la ville éternelle.

La princesse Volkonsky était une très grande dame. Elle avait connu, avant de se convertir au catholicisme et de venir habiter Rome dans une somptueuse villa de la porte San Giovanni, une brillante notoriété dans sa patrie. L'em-

pereur Alexandre Ier l'avait honorée de son amitié, ainsi que Pouchkine, dont elle possédait dans ses albums, car c'était alors l'époque des albums, maintes pièces de vers. Quant à Alexandre, il lui écrivait de longues lettres, empreintes de sentiments d'une réelle admiration. C'est ainsi qu'il achevait la lettre qu'il lui faisait parvenir de Leipzig, après la célèbre « bataille des nations », par les lignes suivantes :

> Veuillez, en attendant, ne pas m'effacer entièrement de votre souvenir et me croire à tout jamais tout à vous de cœur et d'âme.

Et au mois d'avril 1825, durant un cour séjour de la princesse Volkonsky à Tsarskoié-Sélo, où se trouvait alors la cour, Alexandre lui envoyait un billet ainsi conçu :

> Avant tout, je dois vous dire que ma joie de vous savoir si proche, et de vous revoir dans quelques heures, est immense. Entre quatre et cinq heures, je serai à votre porte avec la vive impatience de vous dire combien je suis touché de vos sentiments à mon égard.

Ce fut là la dernière lettre d'Alexandre à la princesse Zinaïde et leur dernière entrevue; car, à la fin de la même année, l'empereur mourait à Taganrog (2).

Vsiou jizn provel v dorogé
I oumer v Taganrogé (3)

écrivit d'une plume acerbe, quelques années plus tard, l'auteur de *Rousslan et Ludmila.*

Mais revenons à Gogol. L'hospitalité qu'il avait trouvée dans la maison de la princesse Zinaïde ne se limitait pas seulement à des visites plus ou moins fréquentes à la villa de la porte San Giovanni. Il y séjourna souvent plusieurs jours de suite, partageant ce privilège avec d'autres hôtes de marque, tels que Joukovsky, Mickiewicz, Villegorsky, etc. Du reste, la maison de la princesse Volkonsky était toujours

(2) Je puise ces renseignements, ainsi que ceux qui suivent, dans les très intéressants articles de M. A. B., publiés par le journal russe de Paris *Vozrojdénié* (numéros des 21 et 24 mai 1936), ainsi que dans ceux de M. Polonsky, parus dans les numéros 5545 et 5547 des *Poslédnia Novosti.*

(3) **Il passa toute sa vie sur les grandes routes**
Et mourut à Taganrog.

pleine de monde. Les poètes y lisaient ou récitaient des vers; les peintres Brouni, Brullov, Lédebev, Kiprensky dessinaient dans les albums de la princesse ou faisaient son portrait, les abbés savants parlaient de religion avec la maîtresse de la maison qui leur faisait lire des lettres de Lacordaire et de Xavier de Maistre.

Durant les belles journées du printemps et de l'été, on passait le temps dans l'immense parc de la villa. Gogol grimpait sur l'aqueduc romain qui traversait le parc, se couchait sur ce qu'il appelait les « arcades des riches » et y passait des heures entières, étendu sur le dos, à regarder le ciel. Ces années que Gogol passa à Rome furent peut-être les meilleures de sa vie, les plus harmonieuses et les plus lucides. Mais son destin le poussait à revenir dans cette maléfique ville de Pétersbourg où il sombra comme bien d'autres esprits éminents. Quant à son hôtesse, cette charmante, bonne et belle princesse Zinaïde Volkonsky, elle mourut à Rome en 1862, regrettée par tous les pauvres de la ville, dont elle était la Providence.

Mémento. — Léonide Grossmann, a qui nous devons déjà deux ouvrages très habilement construits et faciles à lire : *Dnevnik d'Archiaka* (le Journal d'Archiac) et *Dostoiévsky za rouletkoï* (Dostoiévsky à la roulette), vient de publier un nouveau livre, intitulé : *Barkhatny diktator* (le dictateur de velours). C'est une sorte de vie romancée du dernier premier ministre d'Alexandre II, l'Arménien Loris-Mélikoff qui a tous les défauts de ce genre littéraire, à peu près délaissé aujourd'hui en France, mais qui sévit encore en Moscovie. Il y a des pages très brillantes dans le livre de Grossmann, à côté d'inepties et de fautes flagrantes de goût. Il est risible de lire, par exemple, les réflexions que l'auteur met dans la tête d'Alexandre II à la veille de sa mort :

> Le vieux tsar examinait avec une certaine méfiance son petit-fils [c'est-à-dire le futur empereur Nicolas II]. Quelle différence avec Goga [le fils de la princesse Iourièvsky, l'épouse morganatique], ce jeune preux! Ce Niks est le portrait craché de sa mère; il a tout de la lignée danoise au sang pauvre. Rien chez lui des Romanof, de ces gens robustes, vigoureux et volontaires. Qu'a-t-il de commun avec son père, son grand-père et son aïeul?

Ah! les vies romancées, quelles boîtes à surprises!

NICOLAS BRIAN-CHANINOV.

LETTRES HISPANO-AMERICAINES

Enrique Larreta : *Las dos fundaciones de Buenos Aires*, Librerias Anaconda, Buenos-Ayres. — Antonio Aita : *Itinerarios*, Buenos-Ayres, 1936. — José Marti : *América* (traduit de l'espagnol par Francis de Miomandre), publications de l'Institut de Coopération Intellectuelle, Paris, 1936. — Mémento.

Buenos-Ayres célèbre actuellement le quatrième centenaire de sa première fondation par l'*Adelantado* de Castille Don Pedro de Mendoza en février 1536. La commémoration ne donne pas lieu seulement à une série de manifestations officielles, mais elle a suscité de nombreuses publications historiques et littéraires. De celles-ci se détache, malgré le nombre restreint de ses pages, le livre d'Enrique Larreta **Las dos Fundaciones de Buenos Aires.** Le célèbre écrivain argentin dont le chef-d'œuvre, *La Gloria de Don Ramiro*, a été répandu en Europe par le *Mercure de France*, dans la parfaite traduction de Remy de Gourmont, évoque cette fois les circonstances dramatiques qui présidèrent à la naissance de la future métropole et, en même temps, formule de curieuses considérations sur l'évolution et sur la physionomie actuelle de Buenos-Ayres. « Les deux fondations (1), si différentes l'une de l'autre — écrit Larreta — allaient laisser pour toujours à la ville une double empreinte. Son histoire allait être désormais le conflit ou le concert de ces deux qualités : désinvolture andalouse, bon sens basque »... Certains aspects matériels du Buenos-Ayres actuel lui suggèrent des jugements exempts d'indulgence. « Mais il ne faut pas s'affliger outre mesure — ajoute-t-il ensuite. — Notre peuple sera dans l'avenir un peuple d'artistes, de grands artistes. Quand il s'avisera de réparer le dommage, il le fera avec grandeur et avec élégance ».

Depuis les jours de la Colonie, l'Argentine a été — comme l'écrit également Larreta — « terre de pasteurs, non de mineurs ». L'immigration européenne allait en faire, en outre, un pays d'agriculteurs. Le fait est qu'il n'exista de raisons, ni avant ni après l'émancipation, pour que Buenos-Ayres s'enrichisse architectoniquement. Son développement prodigieux et galopant impressionne beaucoup plus par la quantité

(1) Celle de Don Pedro de Mendoza, en 1536, et celle de Don Juan de Garay, en 1580.

que par la qualité. Telle qu'elle est aujourd'hui même, bouillonnant et bruyant emporium avec deux millions et demi d'habitants, avec des avenues qui se mesurent par kilomètres, avec des gratte-ciel, avec des banques ou avec des cinémas majestueux comme des cathédrales, Buenos-Ayres continue d'être une ville en construction.

L'Espagne — nous l'avons dit ailleurs — n'a jamais choyé Buenos-Ayres comme Lima, comme Mexico. A l'extrême-sud du continent, il n'y avait pas d'argent ni d'or. Malgré son nom, le Rio de la Plata — le Fleuve d'Argent — ne charriait que de la boue. Les *hidalgos* espagnols avides de gloire et de fortune allaient au Pérou, au Mexique; et c'est dans les villes du Mexique et du Pérou que les *conquistadores* élevèrent les monuments les plus somptueux. Dans les villes argentines, ce qui rompt aujourd'hui l'uniformité de la silhouette urbaine, ce sont les « elevadores » et les frigorifiques. Ce sont là, d'ailleurs, les monuments qui conviennent à une grande démocratie dont la base économique est l'agriculture.

Dans *Las dos fundaciones de Buenos Aires,* Larreta continue d'être le poète et le styliste admirable que connaissent les lecteurs de *La Gloire de Don Ramire.*

Dans les Lettres argentines contemporaines, M. Antonio Aita présente le cas — peu fréquent dans les pays hispanoaméricains — d'un écrivain consacré d'une manière exclusive au sacerdoce de la critique. De bons critiques littéraires n'ont jamais fait défaut en ces pays. Toutefois, ceux qui n'ont pas en même temps cultivé d'autres genres sont rares. Ce n'est pas le cas de M. Aita, qui n'a publié jusqu'à présent que des livres de critique. Outre **Itinerarios,** on lui doit divers recueils d'essais, comme *La Literatura argentina contemporánea, La Literatura y la realidad americana,* etc. Partout, M. Aita démontre l'étendue de ses lectures et la sûreté de son jugement. Pour le premier point, l'auteur d'*Itinerarios* peut être mentionné comme un exemple caractéristique du cosmopolitisme intellectuel de l'Argentine contemporaine. Dans ses essais, il ne se limite pas à telle ou telle langue, ni même à tel ou tel continent. C'est en effet que l'Argentin cultivé d'aujourd'hui ne s'intéresse plus, comme celui d'autres

générations, à telle ou telle littérature comme une entité isolée : curieux, exigeant et éclectique, il est sollicité également par toutes dans la mesure où elles peuvent lui offrir des manifestations vigoureuses et originales.

De tout ceci, une preuve concluante nous est fournie par le nouveau livre de M. Aita, où il étudie l'œuvre d'un philosophe allemand, celle d'un poète et romancier tchécoslovaque d'expression allemande, celle d'un écrivain de l'Italie fasciste et enfin celle d'un romancier de la Russie soviétique. Dans ces quatre essais sur Keyserling, Franz Werfel, Mario Puccini et Leonidas Leonov, M. Aita confirme ce qu'avaient déjà démontré ses livres antérieurs : son sens affiné des valeurs et sa grande équanimité. Oscar Wilde a dit que nous ne pouvons être impartiaux que devant les choses qui nous sont indifférentes; mais justement, le talent du critique de race consiste à surmonter cette faiblesse humaine et à parler avec impartialité des choses qui le passionnent.

Itinerarios s'ouvre par une belle phrase de Georges Duhamel, digne d'être gravée sur un ex-libris :

> De chaque livre ouvert, il me plaît d'espérer pour le moins du plaisir, peut-être du savoir et, qui sait? de la sagesse.

Plus que l'œuvre écrite de Keyserling, dans le premier essai, l'auteur analyse la singulière personnalité de cet écrivain allemand, sans doute l'une des plus curieuses de notre temps. M. Aita dit ne pas connaître « d'autre intelligence vivante en laquelle se décomposent avec plus d'acuité les p ofonds problèmes de la vie actuelle ». Il affirme encore :

> Il y a dans ses livres une telle quantité d'intuitions magistrales, une telle profusion d'idées, une telle richesse d'observations, une telle originalité dans les points de vue, qu'en réunissant une sélection de ses pages nous aurions le document le plus profond et le plus sensible que l'homme de l'après-guerre ait composé pour l'inquiétude de l'intelligence humaine.

Ce qui ne l'empêche pas de reconnaître que Keyserling n'est pas un philosophe de grand style et qu'aucun livre de Keyserling ne contient une complète exposition d'un système. Il reconnaît, de même, qu'il y a du désordre en ses idées, que ces idées sont contradictoires, qu'il manque de

sens esthétique et, enfin, qu'il s'égare parfois, quoique « jusque dans ses égarements, il soit l'homme de la réalité ». M. Aita considére, cependant, que ces faiblesses sont largement compensées en ce « spectateur du cœur humain » pour qui les biens les plus précieux sont l'indépendance de l'esprit et la liberté de l'intelligence.

Dans le même essai, M. Aita affirme son amour pour la France dans les termes les plus chaleureux.

Sa loyauté envers la liberté de l'esprit, son respect de la hiérarchie intellectuelle, son sens délicat des valeurs, sa dévotion à la vie des idées, lui valent la gratitude de tous ceux qui aiment la dignité de la pensée. La terre de Montaigne est toujours restée fidèle à la suprématie de l'intelligence. Cette continuité acquiert aujourd'hui une valeur symbolique. En des moments où la violence politique va détruisant les derniers restes de cette civilisation, la France ranime dans les ténèbres la flamme de la justice sans laquelle n'existent ni l'ordre ni la hiérarchie dans la vie de la culture.

On pourrait transcrire aussi divers passages de l'étude sur Leonidas Leonov, notamment ceux où le critique dénonce avec énergie le système de proscription auquel l'intelligence pure est soumise en Russie soviétique. Pareil système « constitue l'un des spectacles les plus honteux dont puisse se targuer cette culture pratique, et que notre civilisation contemple avec indifférence ». Selon M. Aita la conception réaliste que soutient la dictature russe a causé la mort des forces spirituelles et la disparition totale des hiérarchies de l'intelligence.

La littérature d'imagination que cultivent les écrivains nouveaux de Russie se réduit exclusivement à nous offrir un témoignage de ses conquêtes sociales et la révélation d'un bilan sans déficit de l'œuvre réalisée... La littérature soviétique n'a pas donné jusqu'ici d'œuvre littéraire authentique, fait curieux et triste en un pays de tradition littéraire si riche et si variée.

Le livre de M. Aita est un acte de foi dans les valeurs éternelles de l'intelligence et de l'esprit. La sinistre éclipse par laquelle passe aujourd'hui la culture humaniste inquiète avec raison l'auteur d'*Itinerarios* et l'incite à jeter un cri d'alarme. Il est à désirer que cette voix généreuse éveille un écho en de nombreux lecteurs.

Sous le titre de **America,** l'Institut de Coopération Intellectuelle a publié récemment un choix d'essais du grand patriote et écrivain cubain José Marti (1853-1895). Ils ont été traduits en français par M. Francis de Miomandre, qui a écrit, en outre, une notice biographique concise et substantielle.

José Marti n'est pas seulement — avec l'Equatorien Juan Montalvo et l'Uruguayen José Enrique Rodó — l'un des prosateurs américains les plus exquis, mais aussi, à la manière de Sarmiento, le forgeur spirituel d'une nationalité jeune et robuste. Si l'on y ajoute que ses lauriers sont teints dans le sang du martyre, que le poète de *Versos sencillos* a lutté pour ses idées avec la plume et avec le sabre, donnant sa vie enfin pour une cause sacrée, on sera forcé de reconnaître que le nom de José Marti a des titres surabondants à la vénération durable de l'Amérique. Pour les générations successives des hispano-américains, ses écrits auront toujours beaucoup de l'évangile laïque.

Quand on lit en espagnol quelques pages de Marti, on est tenté de supposer qu'une grande part de sa séduction dérive exclusivement de la perfection de la forme. Le style littéraire de Marti, si viril et si féminin, si délicat et si vibrant en même temps, est sans doute l'un des plus harmonieux et des plus élégants que la langue ait connus. Formé à l'école de Sainte Thérèse, de Gracián, de Quevedo, de Cervantes et de Gongora, l'écrivain cubain s'est assimilé prodigieusement l'esprit du langage classique et il allie à sa noblesse archaïque les métaux fins de la modernité. Comme chez Gracián, dans le style de Marti la forme s'ajuste exactement à la pensée, la revêt sans plis et sans franges; comme en celui de sainte Thérèse, les idées les plus profondes s'expriment par les termes les plus quotidiens, les plus familiers.

M. Francis de Miomandre, pour qui l'espagnol n'a pas de secrets, a traduit Marti avec fidélité et avec élégance. L'expression est presque redondante, car le premier qualificatif suffirait. En français, en effet, Marti garde toute l'élégance que les lecteurs de langue espagnole admirent en lui; et quand on lit le volume que l'Institut de Coopération Intellectuelle vient de publier, on tient pour évident qu'il y a dans l'écrivain cubain quelque chose de plus qu'un grand artiste de la

parole écrite; que ses proses, de même que ses vers, contiennent un message pour tous les hommes. A ce point de vue, la traduction de Marti en français est comme la consécration d'une des gloires les plus pures du Nouveau Monde.

MÉMENTO. — Les écrivains argentins, avec le concours du gouvernement, se préparent à ménager une cordiale réception à leurs confrères européens et américains qui se rendront à Buenos-Ayres pour participer aux réunions du Congrès international de Pen Clubs qui doit se tenir dans cette capitale en septembre prochain. Tout fait croire que le Congrès de Buenos-Ayres atteindra de brillantes proportions, tant par la quantité que par la qualité des délégués étrangers qui prendront part aux débats. La délégation française sera constituée par MM. Georges Duhamel, Jules Romains, Jules Supervielle, Jacques Maritain, Benjamin Crémieux, Henri Michaux, Dominique Braga et peut-être M. André Malraux. Parmi les invités d'autres pays figurent Giovanni Gentile, le comte de Keyserling, Salvador de Madariaga, Karel Càpek, Ortega y Gasset, Stephan Zweig, etc.

Profitant de la présence à Buenos-Ayres de tant de grands écrivains, l'Institut de Coopération Intellectuelle réalisera dans cette capitale, après la clôture du Congrès, un de ses *Entretiens,* consacré à l'examen des influences réciproques entre les cultures européenne et américaine. Le texte du programme préparé est ainsi conçu : « Relations actuelles des cultures européenne et américaine : *a*) la littérature européenne en Amérique. Tendances et orientation de la littérature et de la pensée européennes. Problèmes qui s'y présentent. Influence de la pensée et des Lettres européennes sur la pensée américaine. Rôle des valeurs culturelles européennes en Amérique dans le passé et dans le présent; *b*) influence future de la littérature ibéro-américaine dans la pensée mondiale. Originalité de l'esprit américain. Ses points de vue sur les principaux problèmes de culture mondiaux, par exemple : machinisme, nouvel humanisme. Les apports nationaux à la culture universelle. »

Sous la présidence de M. Rafael A. Bullrich, un Comité France-Amérique vient de se constituer à Buenos-Ayres, dans le but — entre autres desseins — de recevoir les personnalités françaises qui visitent l'Argentine, de leur offrir des facilités pour connaître le pays, ainsi que de « s'associer à toutes les initiatives tendant à faire connaître la France en Argentine et signaler au Comité central français toutes les questions susceptibles de provoquer une plus grande compréhension entre les deux pays ».

Il faut signaler avec satisfaction la réapparition de *Nosotros*, la

grande revue littéraire argentine fondée en 1907 par MM. Alfredo A. Bianchi et Roberto F. Giusti. Il y a un peu plus d'un an, *Nosotros* dut suspendre sa publication pour difficultés matérielles. Elle reparaît aujourd'hui renouvelée jusque dans sa présentation, prête à accueillir en ses pages « la curiosité et l'inquiétude intellectuelles de l'heure présente », de manière à ce qu'on puisse dire d'elle comme de sa devancière « qu'elle a mis en valeur les écrivains les plus représentatifs et les mieux doués, bien qu'ensuite ceux-ci aient pu l'oublier ». Les trois numéros parus jusqu'ici témoignent de la fermeté et du sérieux de ce dessein.

Sur, la belle revue littéraire que dirige à Buenos-Ayres Mme Victoria Ocampo, continue à accorder une large place aux écrivains français. Dans le dernier numéro arrivé à Paris ils sont même en majorité. Nous y relevons, notamment, le poème « Perséphone », d'André Gide, avec, en regard, une parfaite « traduction libre » de Jorge-Luis Borges. Toute une partie du numéro est consacrée aux surréalistes français. Une série de « Portraits » de Valentine Hugo y accompagnent trois poèmes de Paul Eluard et un essai poétique — « Le château étoilé » — d'André Breton.

ENRIQUE MENDEZ-CALZADA.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Max Nordau : *Ecrits sionistes;* Librairie Lipschutz. (Textes choisis avec introduction, bibliographie et notes, par Baruch Hagani.)

Max Nordau a été, avec son prédécesseur, chef et ami, Théodore Herzl, le fondateur du Sionisme politique. A ce titre (et sans se préoccuper si les « textes choisis » sont les plus représentatifs des démarches de sa pensée ou des mouvements de son cœur), tout écrit émanant de lui est un véritable document pour ceux qui veulent étudier l'Histoire du Sionisme à ses débuts.

M. Baruch Hagani rappelle brièvement dans son introduction le rôle joué par Max Nordau dans la littérature et la philosophie contemporaines, puis se borne au rôle de bibliographe méthodique et de traducteur fidèle.

Le mot sionisme, dit Nordau, est la désignation nouvelle d'une chose très ancienne, en tant qu'il signifie seulement le désir qu'a le peuple juif de revoir Sion... Ce désir de Sion... a été la forme concrète..., l'aspect géographique de (sa) croyance dans le Messie, croyance qui a constitué la partie essentielle de (sa) religion. En fait, messianisme et sionisme furent deux mille ans durant des conceptions identiques.

Cette identification de la religion et de la nation est restée entière jusqu'à l'aube des temps modernes. A ce moment, à la fin du XVIIIe siècle, à la suite des théories de Moïse Mendelssohn, la notion de religion prit le dessus sur le sentiment national.

La doctrine de Mendelssohn se développa logiquement durant la première moitié du XIXe siècle en Réforme qui rompit délibérément avec le sionisme.

Mais cette Réforme échoua. En dernière analyse elle devait signifier la disparition du peuple juif en tant que peuple, ce à pouvait consentir. Mais la Révolution Française avait remué quoi le judaïsme, conscient de sa profonde originalité, ne un monde d'idées.

Le sentiment de nationalité a donné à tous les peuples conscience d'eux-mêmes, leur a enseigné à considérer comme des qualités leurs particularités, leur a donné le désir passionné de l'indépendance. ...L'attitude des nations qui..., considérant [les Juifs] comme un élément étranger, se séparaient d'eux et mettaient en relief... les contrastes réels ou imaginés ou seulement les dissemblances qui les séparaient des Juifs, contribua à rendre plus facile le travail douloureux de la reconstruction de leur individualité nationale.

. . . .

Mais chez la plupart des sionistes, l'antisémitisme n'a été que la contrainte qui les obligea à réfléchir à leurs relations avec les peuples, et leur réflexion les a conduits à des résultats qui resteront durablement acquis à leur esprit et à leurs sentiments, quand bien même l'antisémitisme disparaîtrait entièrement du monde... le sionisme est (le fait) de l'élite juive. La masse ignorante, attachée à d'antiques traditions, est sioniste sans beaucoup y réfléchir, par sentiment, par instinct, par la souffrance et les désirs. — Elle a une idée très claire du but à atteindre : la nouvelle union nationale, — mais non des voies à suivre pour y parvenir.

Ces voies ont été tracées ainsi par Nordau au premier Congrès sioniste, en 1897 :

Le sionisme a pour but la création en Palestine pour le peuple juif d'une patrie garantie par le droit public.

Le Congrès se propose d'atteindre ce but par les moyens suivants :

1° En favorisant de manière efficace l'établissement en Palestine de cultivateurs, d'artisans et d'industriels juifs.

2° En organisant les Juifs (de la Dispersion) en sociétés locales

et en fédérations générales dans la mesure permise par les lois en vigueur dans le pays où ces organisations sont appelées à fonctionner. . . . .

3° En raffermissant au sein du peuple juif le sentiment de la dignité personnelle et la conscience nationale.

4° En faisant les démarches préparatoires nécessaires afin d'obtenir des gouvernements leur consentement à la réalisation du sionisme.

Ce programme, dit le Programme de Bâle, n'a subi depuis aucune modification. Mais un programme n'est pas le but. Le but le voici :

Ce que nous voulons créer, c'est une Palestine juive, habitée par des Juifs organisés en peuple, parlant leur vieille et vénérable langue historique, l'hébreu : un hébreu évolué, adapté à tous les besoins des temps modernes, capable d'exprimer toutes les nuances des idées les plus compliquées, comme des sentiments les plus affinés; c'est une Palestine transformée par notre labeur d'un désert ou d'un pays tristement arriéré qu'elle est aujourd'hui, en un jardin, en un verger, en un paradis de fertilité et de beauté, dont la vue surprend et enchante; c'est une Palestine couverte de villes florissantes, d'usines actives, sillonnée de chemins de fer, de belles routes, de canaux, fière de ses ports grouillants, de ses écoles de tous degrés attirant de loin leurs élèves, même parmi les non juifs, et aussi, — pourquoi ne pas avouer notre ambition lointaine — une Palestine fière de son Académie des Sciences, de son Ecole des Beaux-Arts, de ses musées, de ses théâtres littéraires et lyriques. Dans une Palestine ainsi aménagée et développée, nous voulons que des Juifs libres, prospères et heureux regagnent toute leur élasticité native, écrasée par deux mille ans de souffrance, de haine et de persécution implacable, retrouvent tous leurs élans naturels, comprimés et repoussés par l'éternelle hostilité de leur ambiance, et donnent la pleine mesure de leur génie de race.

Ces lignes datent de 1912. Le rêve créateur de Nordau est en grande partie réalisé, la féconde utopie de Herzl s'est matérialisée. Un seul obstacle, la résistance arabe, subsiste. Est-elle insurmontable? Depuis quarante ans, tant d'autres obstacles ont été écartés ou submergés...

Comme beaucoup de précurseurs, Max Nordau n'a pas vu la réalisation progressive de l'œuvre sioniste, ni n'a participé à sa direction. Par suite de dissentiments politiques, il se trouva, dès le lendemain de la guerre, écarté du Comité

Exécutif, et mourut en 1923. Mais ses idées politiques ne sont pas mortes avec lui : le parti revisionniste, dirigé par M. Jabotinsky et qui occupe une place importante dans le monde sioniste, procède directement des idées qui ont illuminé les dernières années de Max Nordau.

KADMI COHEN.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction et, par suite, ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.]

Archéologie, Voyages

Norbert Casteret : *Au fond des gouffres*. Avec des illustrations. Préface de M. André Bellessort; Perrin. 15 »

Magdeleine Cluzel : *Autour de la terre*; Baudinière. 12 »

Bernard Frank : *La vergue*, récit des longs-courriers français ; Flammarion. 15 »

Pierre Melon : *Chasseurs de chamois*; Attinger. 15 »

Geoffrey Winthrop Young : *Mes aventures alpines*, traduit de l'anglais, par Bernard Lemoine; Attinger. 24 »

Marguerite Henry Rosier : *Prestiges de Rome*. Dessins de Chapelain Midy; Maison de la Bonne Presse. 25 »

Art

Divers : *La querelle du réalisme*; Edit. Sociales internationales. 10 »

Esotérisme et Sciences psychiques

Général E. Cazalas : *A travers les hyperespaces magiques*; Libr. du Sphinx, Bruxelles. 5 »

Maurice Privat : *La loi des étoiles*, philosophie de l'astrologie. Avec de nombreuses reproductions de gravures sur bois, gravures au trait, eaux-fortes, lithographies; Grasset. » »

Ethnographie, Folklore

Capitaine Y. Urvoy : *Histoire des populations du Soudan central. (Colonie du Niger)*; Larose. » »

Littérature

Jean Cassou : *Cervantès*. Suivi d'un choix de textes; Edit. Sociales internationales. 12 »

Abel Chevalley : *La bête du Gévaudan. Psalmanazar. Le drame d'Overbury. Trois énigmes historiques*; Nouv. Revue franç. 15 »

Robert Coffin : *Le roman des anguilles*; Nouv. Revue franç. 15 »

Roland Dorgelès : *Quand j'étais montmartrois*; Albin Michel.

Henri Guillemin : *Les Visions, de Lamartine*, édition critique; Belles-Lettres. » »

Marthe Lacloche : *L'enfant qui regardait le ciel*; Grasset. » »

Duc de La Force : *Femmes fortes*. Avec 10 illust. h. t.; Emile Paul. 15 »

Alfred Leroy : *Madame de Pompadour et son temps*. Avec des illustrations; Albin Michel. 20 »

Karl Marx et F. Engels : *Sur la littérature et l'art*, textes choisis, traduits et présentés par Jean Fréville; Edit. Sociales internationales. 15 »

J.-A. Mattei : *Les Rubaiyat ou Les quatrains d'Omar Khayyam*, es-

sai critique ; Impr. Heintz, Oran. 5 »

James Pointe : *La guerre devant la science et la religion;* Courrier littéraire, 65, Champs-Elysées, Paris. 10 »

Premier recueil de l'Association Florence Blumenthal, 1935. *Textes de divers;* Firmin-Didot. » »

Littérature enfantine

T. Trilby : *Dadou, gosse de Paris.* Illust. de Mario Jessel; Flammarion. 7,50

T. Trilby : *Moineau, la petite libraire.* Illust. de Manon Jessel; Flammarion. 7,50

Ouvrages sur la guerre de 1914

Ministère des Affaires étrangères. Commission de publication des Documents relatifs aux Origines de la guerre de 1914. Documents diplomatiques français (1871-1914). 3e Série (1911-1914). Tome XI : 24 juillet-4 août 1914; Costes. » »

Philosophie

Léon Chestov : *Kierkegaard et la philosophie existentielle (vox clamantis in deserto)* traduit du russe par T. Rageot et B. de Schlœzer; Les Amis de Léon Chestov, Libr. Vrin. 25 »

Hem Day : *Erasme.* Préface de Han Ryner; Bibliothèque de l'Artistocratie, Libr. Piton. 7,50

Pierre Quercy : *Les hallucinations;* Alcan. 10 »

J. P. Sartre : *L'Imagination;* Alcan. 10 »

Jean Sépulcre : *La force, principe de la morale;* Payot. 25 »

Poésie

Armand Bernier : *Le Sorcier triste;* Corrêa. » »

Ad. Ferrière : *La forge de l'esprit,* sonnets, ornés de 27 bois gravés par César Joannet; Impr. de Nessonvaux, Belgique. » »

Suzanne Gaillard-Forget : *Chansons;* Edit. La Bourdonnais. » »

Gabriel Germain : *Chants pour l'âme de l'Afrique;* La Kahena, Tunis. 8 »

René Guillot : *Chansons de ma terre;* Messein. 4 »

Roger de Nereys : *Profilée romaine;* imp. à la main par Raymond Duncan. » »

Victor de Saint-Firmin : *Ces poèmes éclos à ton ombre, Seigneur;* Cahiers gris. 10 »

K. Sayabalian : *Le marchand de cendres;* Terres latines, Bruxelles. 12 »

J. J. Van Dooren : *Inventaire;* Edit. du Sanglier, Bruxelles. » »

Politique

Edouard Crocikia : *Mussolini homme de gauche;* Baudinière. » »

Paul Darcy : *Qui gouverne l'Allemagne?* Baudinière.

Lénine : *Lettres à sa famille,* présentées par Henri Barbusse, avec la collaboration d'Alfred Kurella; Rieder. 12 »

Questions médicales

Docteur Arthur Vernes : *S. O. S. pour la défense de la race.* Préface du Docteur Alexis Carrel; Maloine. » »

Questions militaires et maritimes

Benoist-Méchin : *Histoire de l'armée allemande depuis l'armistice. De l'armée impériale à la Reichswehr;* Albin Michel. 20 »

Questions religieuses

Gaston Choisy : *Soutanes;* Nouv. Editions latines. 12 »

Roman

Pierre Benoit et Claude Farrère : *L'homme qui était trop grand;* Edit. de France. 15 »
Carlo Cito : *Czardas sanglantes;* Edit. de France. 12 »
Courthis-Mahler : *Tourments d'amour;* Flammarion. 12 »
François Crey : *Le vol du diamant bleu,* roman policier; Edit. de France. 6 »
Alphonse Daudet : *Soutien de famille;* Nelson. 7 »
Ferdinand Gigon : *Tempête sur l'Alpe;* Attinger. 15 »
Louis Guilloux : *Histoires de brigands;* Edit. Sociales internationales. 10 »
Marcelle Guinet : *Pâle Vénus,* d'après un manuscrit de Louis Franchon; chez l'auteur, Saint-André-le-Gaz, Isère. 18 »
Georges Imann : *Les étendards de l'enfer;* Grasset. 15 »
Yvette Prost : *Le temps des promesses;* Tallandier. 12 »
Marie-Louise Reymond : *Le miracle.* Avec une préface de Marya Kasterska; Attinger. 15 »
Samuel Rogers : *Un crépuscule américain,* traduit de l'anglais par Hilaire Claireau; Nouvelle Revue critique. 15 »
Maxence Van der Meersch : *L'empreinte de Dieu;* Albin Michel. 15 »
Herbert Wild : *La paroi de glace;* Edit. de France. 12 »

Sciences

Jean-Jacques Vallory : *Poussières de physique,* glanes dans le champ du sauvage subtil, tome I; Rieder. 50 »

Sociologie

Emmanuel Mounier : *De la propriété capitaliste à la propriété humaine;* Desclée De Brouwer. 8 »

Théâtre

Jean Bodin : *Persée;* Rieder. 12 »
Stella Maris : *Madame de Sévigné,* pièce en 4 actes en vers. *La pastorale héroïque,* vitrail en 2 épisodes en vers; Impr. moderne, Fontenay-le-Comte, Vendée. 6 »

Varia

Abbé Chanu-Bertrand : *La question de Pâques et du calendrier.* Préface du Rme Dom F. Cabrol; Les Œuvres françaises. 16,50

MERCVRE.

ÉCHOS

L'énigmatique « Monsignor » Bauer. — Suite à une controverse. Quelques mots de M. Jean Fiolle. — L'avenir du livre et les bibliothèques. — L'exposition du Cinquantenaire du Symbolisme. — Rectifications bibliographiques par Y.-G. Le Dantec. — Le cinquantenaire du dîner des « Bons Cosaques ». Plus fort que les Canadiennes. — Le Sottisier universel.

L'énigmatique « Monsignor » Bauer. — Ce fut en effet un original que cet abbé Bauer, juif converti, aumônier de Sa Majesté Très Catholique l'Impératrice des Français, de qui M. Jules Wogue a tracé, dans le *Mercure* du 1er juillet, une esquisse anecdotique, très légère et trop rapide. Le personnage demeure énigmatique et ce ne fut pas à tort qu'on a dit que ses agissements secrets étaient troubles. Marie-Bernard Bauer exécuta avec brio la partie qui lui fut assignée par Israël dans le plan concerté, sous les auspices et

avec la collaboration effective de MM. de Rothschild, pour la conquête de Paris sous le Second Empire; il y eut des « abbés Bauer », plus ou moins « convertis » — mais certainement circoncis — dans la littérature, l'art, la presse, la musique, la mode, la finance, le théâtre, l'industrie, le commerce, la politique, la diplomatie et jusque dans la galanterie. Si Napoléon Ier affranchit les Juifs, Napoléon III leur a permis de s'émanciper et de s'affirmer. Une étude approfondie de leurs activités diverses, de 1851 à 1871, ne manquerait pas d'intérêt. Elle serait édifiante. Pour en revenir à « monsignor » Bauer, comme on l'appelait aux dernières années de la kermesse impériale, où par son éloquence et ses excentricités, il jeta l'éclat d'un météore, il semble qu'il ait été un précurseur de Frégoli, tant, depuis son départ de Hongrie et, avant que de se métamorphoser en docteur en théologie et vicaire général de Saint-Brieuc et Tréguier, et de remplir, auprès de l'Impératrice Eugénie l'emploi d'aumônier, il emprunta des déguisements divers. Il fut, entre autres choses, rapin et mania le pinceau ou le crayon, dans le même atelier que le dessinateur Danjou. « Des marquises, assure Monselet, s'étaient employées à sa conversion et son baptême eut lieu en grande pompe à la chapelle du château de L... » Cet abbé frivole, badin et musqué, quand il allait dans le monde et par la ville, fut un instant à la mode, concurremment, sinon tout à fait au même titre, que Cora Pearl ou Blanche d'Antigny.

Le Marquis de Villemer, alias Charles Yriarte, l'a fait figurer dans ses « portraits contemporains ».

L'abbé Bauer, dans sa chaire de Saint-Thomas d'Aquin, semble un aigle auquel on a mesuré l'espace, un tribun qui voulait un forum et auquel on offre un boudoir... L'abbé a une tête de prélat, au front haut et large, une physionomie énergique et volontaire, empreinte de la plus haute distinction; quelque chose d'âpre et de violent couve en lui, il le renferme, mais tout d'un coup, il le laisse déborder. C'est un exalté, presque un fanatique... Sa voix est singulière, et c'est bien l'organe qui doit exprimer de telles idées; il traduit en accents âcres et stridents les passions qui l'agitent; sa conférence est une lutte, son thème un réquisitoire, un acte d'accusation. L'abbé Bauer « excelle dans la haine », comme dit Swift, il a du cœur, de l'entraînement, de la passion et de la fougue... Il crie, il pleure, il frappe du pied, il pétrit le bois de la chaire en grinçant des dents, et quand sa voix stridente, épuisée, achève la phrase, elle fait entendre un sifflement qui fait penser aux Euménides. La sueur coule sur le visage du prêtre...

Ayant repris haleine, l'abbé Bauer lance d' « effroyables malédictions ».

« Pourquoi, à l'heure où je vous parle, ne reste-t-il plus de la Pologne que des êtres effarés, qui n'ont plus l'âge de l'exil ou qui n'ont pas encore l'âge de l'échafaud? s'écrie le prêtre dans un sentiment d'indignation... Pourquoi ne reste-t-il plus, dans ce pays qui fut une patrie, que trois choses : des citadelles, des potences et des tombeaux? »

« Ne croirait-on pas entendre à la tribune politique un ardent

défenseur des peuples? » demande le Marquis de Villemer, qui commente ainsi l'éloquence de Bauer :

« Trop de zèle », me suis-je dit tout bas. Si l'abbé est un ambitieux, et je le crois, il dépasse le but.

Il fut moins inspiré l'année suivante, à Suez. Il accompagna l'Impératrice sur la terre de Mizraïm, où, portant « chapeau bas à larges bords, cheveux longs et bouclés, cravate violette avec col rabattu, redingote dessinant une très fine taille », il étonna, sans les scandaliser, les invités du Khédive-pharaon Ismaïl. Sur les bords de la Mer Rouge, qui furent témoins, d'après la légende, du tragique exode de ses aïeux, il prononça, sous prétexte d'exalter son œuvre, un pompeux (et quelque peu « pompier ») éloge de Lesseps.

Au signal du canon qui tonne, Bauer apparaît devant l'autel, écrivait Victor Fournel... Son front rayonne d'inspiration et un diamant magnifique étincelle à son doigt. Il porte un surplis digne du regard d'un pacha, et des gants violets brodés d'or qui plongent les grands cheikhs dans une admiration jalouse. La barrette d'une main, la jumelle de l'autre, il regarde d'abord la tribune du vice-roi, puis lève les yeux au ciel et, d'un geste habile, rejette en arrière ses longs cheveux noirs, qui laissent à découvert son front d'apôtre... Il va commencer, mais un malin rayon de soleil s'obstine à tomber d'aplomb sur sa tête. Mgr Bauer descend une marche, il en descend deux, il en descend trois, il va à droite, il revient à gauche, guidé par les avis bienveillants des auditeurs. Le voici placé. Il tend la main. Le canon tonne... Bauer fait signe aux auditeurs que c'est assez, mais les artilleurs sont loin et le canon tonne toujours... L'exorde se presse sur les lèvres palpitantes de l'orateur et toujours au moment précis où il va s'échapper, le canon le refoule et vient enclouer l'éloquence sur le seuil qu'elle ne peut franchir. Vainement la dextre tendue essaie d'imposer silence à l'airain brutal; en vain sa voix suppliante conjure l'assistance de porter au khédive l'expression de son angoisse, le canon tonne toujours... Enfin, le silence se fait... Métaphores, épithètes, antithèses, ce geste accentué, ces effets de barette, ces vibrations stridentes aux bons endroits, ces néologismes hardis, et même ces deux ou trois pataquès... Il a félicité M. de Lesseps, il a félicité l'illustre auditoire, il a félicité le bon Dieu, il s'est félicité lui-même. Les ulémas stupéfaits contemplaient timidement ce prêtre giaour à l'œil profond, dont la voix sifflait et ronflait avec une intensité prodigieuse, qui semblait avoir un pied sur chacun des deux mondes et dont les bras électriques avaient l'air d'ordonner au télégraphe de recueillir son discours.

La chute de l'Empire brisa la carrière de cet aventurier religieux, immodeste et arriviste, qui changeait de foi comme de chemise. Il avait joué son rôle. Il disparut au lendemain du 4 septembre, pour reparaître sur le boulevard, après une éclipse de dix ans, métamorphosé, cette fois, en « pschutteur ». Les chroniqueurs de 1881 signalaient sa présence au Bois, « chevauchant avec habileté sur une élégante monture », mêlé à quelques vedettes des clubs et des alcôves : M. Mackenzie Grieves, le baron d'Etreilles, le comte Potocki, Alice S., Blanche de C., Lea d'A., Fanny R., etc. On fit courir le bruit qu'il avait déposé à la Porte-Saint-Martin un drame écrit en colla-

boration avec Barbey d'Aurevilly. Mais c'était une malice des ennemis de l'auteur des *Diaboliques*. Le drame en question était de Charles Buet, qui n'avait sûrement pas pris pour modèle de son prêtre ce singulier abbé Bauer, qui le fut si peu. — AURIANT.

§

Suite à une controverse. Quelques mots de M. Jean Fiolle. — En addition à sa *Réponse à l'article de M. Marcel Boll* (réponse publiée sous la rubrique « Controverses », *Mercure* du 1er août, p. 650-652), M. Jean Fiolle nous prie d'insérer les lignes suivantes :

Les lecteurs de M. Boll pourraient croire, d'après son article, que je n'ai que mépris pour la *science;* c'est absolument faux. Si je n'approuve pas les excès du *Scientisme*, j'ai rendu hommage dans mon livre aux efforts et au génie des véritables savants : il n'y a, pour s'en convaincre, qu'à se reporter à mon ouvrage. — J. F.

§

L'Avenir du livre et les bibliothèques. — Nous avons reçu l'article suivant de M. Henri Nadel, bibliothécaire de la Bibliothèque municipale de Châlons-sur-Marne :

Le livre se meurt! de tous côtés on pousse ce cri d'alarme, et, dans un récent article du *Figaro*, André Billy demandait qu'on instituât une vaste enquête pour trouver les remèdes nécessaires. Sera-t-il permis à un bibliothécaire de donner son avis, basé sur quinze ans d'expérience?

Dès l'abord, je déclare tout net que je ne crois pas, avec Georges Duhamel, que le « goût de la lecture soit en plein décadence ».

J'espère le prouver au cours de cet article, mais je voudrais dès maintenant qu'on autorisât à distinguer la cause du livre de celle des travailleurs qui en vivent. Quelque légitimes que soient les intérêts de ces derniers, auteurs, imprimeurs, éditeurs, libraires, bibliothécaires, le véritable problème me paraît ailleurs.

Il peut se formuler ainsi : le livre qui, depuis le XVIe siècle surtout, fut le grand véhicule de la civilisation, va-t-il cesser de jouer ce rôle primordial?

On voit aussitôt qu'une nouvelle précision s'impose. Par « livre », nous ne pouvons entendre toute la « chose imprimée », dont une grande part, loin d'aider au progrès de la civilisation, le retarde ou n'a sur lui aucune influence.

Le grand philosophe espagnol Jose Ortega y Gasset, lorsqu'il fit aux bibliothécaires l'honneur d'ouvrir leur deuxième congrès international, à Madrid, en 1935, déclarait : « Il y a déjà trop de livres... Si chaque génération nouvelle continue à accumuler du papier imprimé dans la même proportion que les générations de ces dernières années, le problème que l'excès de livres pose sera vraiment terrifiant. La culture, qui avait libéré l'homme de la forêt primitive, le lance de nouveau en plein dans la forêt des livres, non moins inextricable et étouffante...

Mais il n'y a pas seulement trop de livres; il s'en produit encore, chaque jour, en abondance torrentielle. Beaucoup d'entre eux sont inutiles ou stupides; leur présence et leur conservation est un poids mort pour l'humanité (1).

(1) Ortega y Gasset, *Mission du bibliothécaire.*

Si la crise actuelle a pour effet de diminuer le nombre des imprimés inutiles, on ne peut que s'en féliciter.

Lorsqu'il s'agit de l'esprit, les chiffres perdent leur pouvoir. Il serait absurde de juger, comme on a trop tendance à le faire, de la culture d'un peuple par le nombre de ses publications. Dans ce domaine surtout, on doit se préoccuper de la qualité. S'il paraît moins de livres et qu'ils soient meilleurs, l'humanité y gagnera doublement. Seules comptent finalement les œuvres qui enrichissent leur lecteur et lui permettent de s'élever.

Peu importe donc que les amateurs de romans-feuilletons préfèrent aujourd'hui les voir plutôt que de les lire. Je ne crois pas que la culture y perde. Au contraire, il arrive qu'un roman insipide prend de l'intérêt à l'écran par la beauté des paysages ou le jeu des acteurs.

Et si le roman vaut par lui-même, le film, loin de lui nuire, le fait lire. Je l'ai constaté chaque fois qu'une œuvre vraiment littéraire est projetée, et les éditeurs le savent bien qui approvisionnent aussitôt l'étalage des libraires.

Il arrive aussi que le cinéma éveille des curiosités géographiques, historiques, scientifiques. Loin de le considérer comme un ennemi du livre, il m'apparaîtrait plutôt comme son allié.

Une enquête menée auprès des lecteurs de la bibliothèque municipale de Châlons-sur-Marne me confirme dans ce sentiment : 70 % fréquentent les cinémas, 15 % de ceux qui n'y vont pas ont dépassé soixante ans.

Les amateurs de radio sont un peu moins nombreux. Mais il faut tenir compte dans ce cas des conditions économiques qui ne permettent pas à tous d'acheter un poste de T. S. F.

A plus forte raison lorsqu'il s'agit d'autos. Les automobilistes ne représentent qu'un cinquième des lecteurs.

A ces privilégiés, j'ai posé la question : « L'automobile nuit-elle à votre goût de la lecture? » — « Il y a temps pour tout, m'ont-ils répondu. Au lieu de faire nos promenades à pied, nous les faisons en voiture. » L'un ajouta : « Les voyages m'incitent à lire. J'aime à me documenter sur les pays que je traverse. » Ainsi, pour qui a le goût de la lecture, tout est prétexte à lire. Et inversement.

A la question : « Qu'est-ce qui vous empêche de lire davantage? » la réponse fut toujours la même : « Le manque de temps ». Mais de ce manque de temps, les lecteurs accusaient soit les obligations sociales trop nombreuses, soit celles de leur profession, soit la surcharge des programmes d'examen.

Est-il certain d'ailleurs qu'on lise moins que naguère? Il ne suffit pas, pour l'affirmer, de constater qu'on vend moins de livres.

On sait que chez les Romains, il y avait deux sortes de manuscrits : le volumen, fermé d'une bande qui s'enroulait autour d'une baguette de bois, comme les journaux dans les cafés, et le codex, analogue à nos livres actuels? N'assistons-nous pas à une revanche du volumen?

Les mêmes éditeurs qui se plaignent de la mévente des livres multiplient les hebdomadaires. Je serais surpris qu'en fin d'année le nombre des lignes imprimées ne fût pas supérieur à ce qu'il était avant-guerre.

Mais, comme le nombre importe peu, je reconnais volontiers que ce triomphe du volumen marque une régression. Un livre sur un rayon, c'est un ami auquel on peut toujours revenir. Le journal hebdomadaire, quelque plaisir qu'il donne, ce n'est qu'une passade.

Sa vogue s'explique par son bon marché. Pour 0 fr. 75, vous avez la matière, sinon la valeur, d'un bouquin de 12 ou 15 francs.

En effet, bien que le prix du livre ordinaire n'ait pas augmenté dans les mêmes proportions que ceux de nombreuses denrées, il n'en est pas moins trop élevé pour la plupart des bourses.

Les conditions économiques nous conduisent à la propriété collective. A l'individu qui n'a plus le pouvoir d'acheter beaucoup de livres doivent se substituer les bibliothèques.

Dans ces dépôts, chacun fera connaissance avec les ouvrages nouveaux et ne retiendra à son chevet que les amis véritables.

Le rôle des bibliothèques dans l'avenir me paraît donc considérable. Le bibliothécaire ne sera plus seulement un conservateur, mais un guide. Investi d'une double mission, il devra développer dans le public le goût de la lecture et choisir les éléments de cette lecture.

La tâche est relativement aisée. Créer des bibliothèques de loisir, accueillantes à l'homme de la rue, et qui soient dans la ville comme des jardins spirituels. Pour la campagne, des bibliothèques circulantes qui permettent de renouveler fréquemment l'approvisionnement en livres. L'essai tenté dans le Soissonnais prouve que les paysans ne sont pas moins avides de lectures que les citadins, et souvent même le sont plus.

Il n'y a donc là qu'une affaire d'organisation administrative, telle que l'a prévue la commission de la lecture publique de 1929.

La seconde tâche est beaucoup plus délicate. Le bibliothécaire, dit encore Ortega y Gasset, « aura à exercer la police du livre. Il lui faudra devenir le dompteur du livre en furie ».

Les auteurs devront-ils donc, après avoir affronté la censure de l'éditeur et les feux de la critique, soumettre encore leurs livres à l'examen des bibliothécaires? Une telle organisation de la lecture ne sera-t-elle pas plus redoutable à l'esprit que l'anarchie actuelle? Certes, il est à craindre qu'elle ne puisse échapper à tous les reproches qu'on adresse aux jurys des prix littéraires. Notons toutefois que les sentences ne seront pas sans appel. Auteurs et lecteurs pourront toujours faire entendre leurs réclamations. Le bibliothécaire ne sera pas un juge, mais, selon le mot d'Ortega, « un médecin, l'hygiéniste des lectures ».

Toute culture de l'esprit suppose en effet la liberté. Nous ne saurions admettre qu'on impose certaines lectures, comme on ne craint pas de le faire sous les régimes d'autorité, notamment en Allemagne où l'on tend à supprimer des bibliothèques populaires tout catalogue, afin que le lecteur soit obligé de s'en remettre au bibliothécaire, devenu un agent politique.

Homme averti, ami de bon conseil, le bibliothécaire essaiera simplement de guider ses lecteurs en tenant compte de leurs goûts, qui ne seront pas toujours les siens. Il comprendra que certains préfèrent le roman d'aventures aux études psychologiques; mais, dans chaque genre, il s'efforcera de ne présenter que le meilleur.

Les bibliothécaires ne manquent pas, surtout parmi les jeunes, qui comprennent ainsi leur mission.

Que le gouvernement leur donne les moyens nécessaires, et le livre sera sauvé! — HENRI NADEL.

§

L'Exposition du Cinquantenaire du Symbolisme. — Nous sommes informés que l'Exposition du Cinquantenaire du Symbolisme, dont M. André Fontainas a parlé dans notre numéro du 1er août et qui continue d'attirer de nombreux visiteurs à la Bibliothèque nationale, est prorogée et durera pendant les mois d'août et de septembre.

§

Rectifications bibliographiques par M. Y. G. Le Dantec. — Nous avons reçu de M. Yves-Gérard Le Dantec la communication suivante :

Permettez-moi de vous signaler deux choses qui m'ont frappé en lisant, dans le *Mercure* du 15 juin dernier, la *Revue de la Quinzaine* :

1° Pages 624-625. Les deux pièces de Corbière données comme inédites par M. René Martineau ont déjà été publiées *par lui* dans *le Divan* de juin 1925 (j'ai la coupure dans mon exemplaire des *Amours jaunes*).

2° Pages 594-595. Le *Dizain* d'Henri de Régnier reproduit par M. Ch.-H. Hirsch, d'après les *Cahiers luxembourgeois*, a déjà paru l'an dernier dans *Eurydice;* c'est moi qui avais demandé au maître un poème inédit pour cette charmant revue à laquelle je collabore souvent. De même, l'*Arion* de Valéry a été repêché par moi dans *La Syrinx*, revue aixoise de 1892 et donné à la même *Eurydice* avec l'autorisation de l'auteur.

Petites rectifications bibliographiques pour ma satisfaction personnelle! Faites-en ce qu'il vous plaira. — YVES-GÉRARD LE DANTEC.

§

Le Cinquantenaire du dîner des « Bons Cosaques ». — Les dîners littéraires sont passés de vogue. Seul Eugène Montfort, avec celui des *Marges*, en perpétue la charmante tradition. Naguère encore, mais surtout jadis, il y a plus d'un demi-siècle, ces réunions étaient si fréquentes et si variées, qu'un érudit anecdotier, Auguste Lepage, s'intitula leur historiographe. Parus en 1884, chez Frinzine, les *Diners Artistiques et Littéraires de Paris* ne dépassèrent point deux éditions. Si elle avait obtenu un succès plus considérable, Lepage eût revu et augmenté sa monographie. Il n'eût certainement pas oublié de consacrer un chapitre au dîner des *Bons Cosaques* qu'Henri Lavedan fonda en 1886, et dont Paul Hervieu, qui en fut le commissaire, devait en rappeler plus tard le souvenir et les origines :

... Notre premier repas eut lieu un beau soir, dans un restaurant des Halles où nous étions une quinzaine avec encore Elémir Bourges, Edouard Rod, Hennique, Robert de Bonnières, Huysmans, Maurice Bouchor, Marcel Fouquier..., écrivait-il (1). En cette séance d'ouverture, il fut question de fonder le dîner sur des bases indestructibles. Quelqu'un proposa qu'il n'y eût que deux motifs de démission à y présenter : l'Académie française et la décoration. Et je crois même que ces motifs étaient présentés à titre d'exclusion. Mais le principe d'une plus grande liberté l'emporta.

... Le passage suivant de Tarass Boulba [de Gogol] avait frappé particulièrement celui d'entre nous qui proposa la dénomination :

« — Que fait Kassian? Que fait Borodavka? Et Koloper? Et Pidzichok?

« Et Tarass Boulba recevait pour réponse qu'on avait pendu Borodavka à Tolopan, écorché vif Koloper à Kisikermen et envoyé la tête de Pidzichok salée dans un tonneau jusqu'à Constantinople. Le vieux Boulba se mit à réfléchir tristement et répéta maintes fois :

« — C'étaient de bons Cosaques. »

La qualification de Bons Cosaques fut donc acceptée soit par satanisme, soit par antiphrase, soit que plutôt chacun lui sût gré de ne signifier rien du tout.

En 1887, le dîner des *Bons Cosaques* compta un membre de plus, Emile Hennequin, que Paul Hervieu invita par cette lettre (2) :

(1) Paul Hervieu : *Jeunes souvenirs : Le Journal*, 25 novembre 1895.
(2) Inédite.

Paris, 10-1-87.

Mon cher confrère,

Je vous prie de prendre en bonne part le zèle qui nous a fait, Mirbeau et moi, vous présenter au dîner des *Bons Cosaques* sans nous être d'abord enquis de votre assentiment... et je viens aujourd'hui vous demander si vous voulez bien être des nôtres.

Le dîner a lieu le premier vendredi de chaque mois à 7 heures. En ce moment, c'est au Lion d'Or (3), où la cotisation est de 13 francs.

Les membres actuels sont MM. Becque, Bonnières, Bouchor, Bourges, Bourget, Caran d'Ache, J. C. Cazin, Marcel Fouquier, L. Ganderax, Grosclaude, J. M. de Heredia, vous (s'il vous plaît?), moi, Huysmans, Henri Lavedan, Jules Lemaître, Stéphane Mallarmé, Maupassant, Mirbeau, Claude Monet, Raffaelli, Renoir, Richepin, Rod, Robin Rops, Villiers de l'Isle-Adam.

J'attends les adhésions de MM. Catulle Mendès, Bergerat, Dierx et Montet... (4).

3 voix *contre* empêchent l'adjonction d'un nouveau membre. Je vous signale cette règle afin que si la présente liste vous agrée, vous ayez pour l'avenir du dîner, une sécurité relative.

Hennequin envoya son adhésion et vint, parfois, s'asseoir au banquet où il ne comptait que des amis. Le 31 octobre 1887, le commissaire au dîner lui écrivit (lettre inédite) :

Mon cher Hennequin,

Jusqu'à présent ma convocation pour les *Bons Cosaques* du 4 novembre semble tombée dans les profondeurs de votre silence. Excusez-moi de la rappeler. Outre le désir vif et toujours nouveau que j'ai de vous voir, votre présence me semble cette fois devoir plus particulièrement joindre l'utile au doux. Rosny, hier, chez Edmond de Goncourt, a demandé à Rodin et à moi de le présenter à notre dîner. Or, il serait désolant qu'un homme de cette valeur ne passât point. D'autre part, tous les *Cosaques* ne le connaissent point par ses œuvres. J'en sais même qui le bêchent, à cause du manifeste (5). Donc, vous qui m'avez, le premier, parlé de Rosny dans des termes d'éloges inoubliables et justes, vous ne devriez pas manquer à soutenir cette candidature.

Si cet exposé peut augmenter les chances que j'ai de vous serrer la main vendredi, je ne regrette pas mon risque actuel de vous embêter.

Bien affectueusement à vous,

PAUL HERVIEU.

Hennequin ne manqua point d'assister à ce dîner où la candidature de J. H. Rosny aîné triompha. Mais l'auteur des *Compagnons de l'Univers* a négligé d'évoquer, dans ses *Torches et lumignons*, l'atmosphère des dîners du vendredi auxquels il prit part.

Les Bons Cosaques se dispersèrent au bout de vingt mois, en 1888. Cette même année, en juillet, Emile Hennequin, « qui avait l'esprit grand et des yeux calmes d'un bleu si froid » (Hervieu *dixit*), se noyait à Sannois. — AURIANT.

(3) Rue du Helder.

(4) Qui firent partie des *Bons Cosaques* ainsi que Faguet, P. Margueritte, G. Geffroy, Albert Besnard, Jules Chéret, Lamoureux, Vincent d'Indy, Emmanuel Chabrier, etc.

(5) Des cinq, contre la *Terre*, de Zola.

§

Plus fort que les Canadiennes. — Les naissances multiples ne sont pas aussi rares qu'on le croit dans l'histoire de l'humanité. Il y a une trentaine d'années naquirent à Clamart en deux heures quatre garçons, dont le premier, conçu comme de juste le dernier, mourut au bout de huit jours; maintenant, on l'aurait sûrement sauvé. On connaît en Afrique des cas de cinq, six, sept et même dix enfants dont aucun ne mourut.

Voici à ce propos une observation de Claude Jordan, dit le Colombier, mort vers 1746, et qui, pendant une dizaine d'années, parcourut les diverses parties de l'Europe. Louis XIV lui accorda une pension pour lui permettre de rédiger ses mémoires, qui parurent en 1695, chez Nicolas le Gras, sous le titre de *Voyages historiques de l'Europe*, en 8 volumes in-12.

Le premier est consacré à la France; on y lit ce qui suit :

On me montra la maison à Arles où l'on avait nourri huit enfants jumeaux que la mère avait voulu faire jeter à la rivière, n'ayant conservé que le neuvième; et on me dit que c'était par une punition de Dieu que cette femme avait eu une couche si féconde, parce qu'elle avait accusé d'impudicité une mendiante, à cause qu'elle en avait eu trois, laquelle lui en souhaita autant qu'une truie fait de pourceaux.

Mais, que la chose soit vraie ou fabuleuse, il est certain que ce n'est dans ce seul endroit que ces sortes de prodiges sont arrivés; et j'ai vu en Hollande le château d'une dame qui, dit-on, en fit d'une seule portée autant qu'il y a de jours dans l'année.

Le cas hollandais est l'interprétation d'une sculpture tombale, les nombreux enfants étant ceux que la bonne dame avait hébergés. Mais le cas d'Arles, tout en étant exceptionnel, n'est pas impossible. La comparaison internationale des statistiques des naissances semble même prouver que la multiparité est plutôt un phénomène de civilisation qu'un phénomène primitif ou sauvage. Car dans les civilisations primitives, même les jumeaux déjà sont si exceptionnels qu'on leur attribue un caractère tantôt divin, tantôt néfaste, croyance sur laquelle existe toute une littérature ethnographique.

Peut-être n'est-il pas inutile d'ajouter qu'un seul acte sexuel suffit pour la fécondation multiple, et que la femme d'Arles aux neuf enfants se trompait en accusant de dévergondage celle qui avait eu des triplets. Il était juste que cette erreur fut punie par la triple preuve du contraire. — A. V. G.

§

Le Sottisier universel.

POLAIRE (étoile) ou la *Polaire*, étoile de troisième grandeur, ainsi nommée parce qu'elle est à une très petite distance du pôle nord. — *Nouveau Petit Larousse illustré*, 1935.

En 1780, lors de la discussion du projet de loi Raspail, Henri Martin rappela la fête de la Fédération au Champ de Mars, comme le jour le plus beau, le plus pur de notre histoire. — *L'Œuvre*, 20 juillet.

« Donnez-moi un levier et un point d'appui, et je vous crée le monde », écrivait Descartes, au zénith de l'orgueil philosophique. — *Paris-Soir-Dimanche*, 12 juillet.

— Une ou deux fois, Betty m'a parlé d'un certain Edwards, qui devait être son homme d'affaires... — Mais Edwards, c'est un prénom, cela. — C'est toujours sous ce prénom qu'elle le désignait. — *Le Journal*, « Le Mystère de Clarence Terrace », roman, 24 juillet.

Le régime parlementaire vivra tant qu'il sera fidèle à ses mandataires. — *L'Œuvre*, 21 juillet.

Le comité des fouilles de Cornouailles vient de commencer au château Dore, près de Fowey, sur la route de Loswithiel, des recherches au lieu présumé de l'ensevelissement de Tristan et Yseult... On a déjà identifié le château du roi Mark, père de Tristan. — *Le Temps*, 17 juillet.

Tout à coup, les marins du Saguenay présentent les armes, les spahis se dressent sur leurs éperons. — *L'Ordre*, 27 juillet.

Ne parlant que d'une seule main, ramenant de l'autre le pantalon qui descendait, Léon Degrelle fut irrésistible. — *La Croix*, 22 juillet.

Nous avons relaté le 9 juillet dernier qu'un vigneron de Limeray, Emile Moreau, 73 ans, avait frappé sauvagement son père, âgé de 80 ans. — *L'Avenir*, de Tours, 22 juillet.

A l'ouverture de l'audience [aux assises de Saône-et-Loire] Ruchon avait prononcé en sa faveur un véritable plaidoyer en termes très concrets... En terminant, il dit qu'il n'avait plus qu'espoir en Dieu pour l'absolution de ses fautes. Celui-ci se retire dans la chambre des délibérations et l'audience est suspendue à 8 h. 25. — *Le Progrès de Saône-et-Loire*, 11 juillet.

COQUILLES.

Quinze mille membres du Pari Social Français acclamèrent à la salle Wagram le 12 juillet leur président, le lieutenant-colonel de la Cocque. — *Paris-Soir*, 13 juillet.

S'adressant ensuite à M. Daladier personnellement, M. Louis Marin déconnait... — *Paris-Soir*, 18 juillet.

Mes chers camarades, concluons. Si nous, médecins, nous ne barrons pas la route à l'immortalité progressive, notre belle profession sera le refuge des charlatans. — *L'Esprit médical*, 10 juillet.

MASTIC

Sa conclusion : « Il ne sera pas dit que la France sera un pays d'esclaves » fut saluée d'une *Marseillaise* vibrante, chantée tête nue et debout par toute la salle. Le juge d'instruction a donné les indications nécessaires pour arrêter la mère et la fille. — *Paris-Soir*, 11 juillet.

Le Gérant : JACQUES BERNARD.

Typographie Firmin-Didot, Mesnil (Eure). — 1936.

BULLETIN FINANCIER

ndant toute la seconde quinzaine de juillet, la Bourse de Paris est restée rimée. Deux faits ont dominé ses mouvements. D'abord l'émission de s du Trésor, qui ne pouvait manquer d'engendrer certaines offres. Ensuite ıerre civile en Espagne. La lourdeur des valeurs françaises a été géné-

ıns doute eût-elle été moins accentuée si le volume des affaires s'était ntenu à un niveau normal. Malheureusement, les négociations ont subi contractions si importantes qu'il a suffi, durant plusieurs séances, de ques ventes pour provoquer des reculs d'une ampleur inconsidérée.

ésentement le marché éprouve de grandes difficultés pour se raffermir. ement touchés depuis plusieurs mois, les acheteurs à terme font défaut; ne trouvent aucun réconfort dans l'abaissement du taux des reports qui, ute autre époque, serait un élément sûr de reprise des opérations spécu-es.

ertes, on peut dire que les cours actuels des grandes valeurs françaises sans aucun rapport avec les actifs qu'ils représentent. Mais de ces fs il ne peut plus être question au moment où les échanges commerciaux ssent un ralentissement sérieux et alors même que les profits sont en oissance.

n ne saurait s'y tromper : la Bourse ne saurait se redresser tant que les taux resteront craintifs, tant qu'on ne leur donnera pas d'indispensables sements, quant à l'avenir. Or celui-ci reste sombre. Les lois sociales le Parlement a adoptées imposent aux entreprises des charges consi-ables qui entraîneront une réduction sensible des bénéfices. Comme réduction ne peut être exactement chiffrée, les acheteurs de valeurs venu variable s'abstiennent, de sorte que les vendeurs ne trouvent que cilement une contrepartie, quelque grand que soit le sacrifice qu'ils sentent en réalisant leurs titres.

es perspectives des valeurs à revenu fixe sont assurément plus favorables celles des valeurs à revenu variable, car l'abaissement du loyer de l'argent les placements à court terme finira, un jour ou l'autre, par s'étendre placements à moyen et à long terme. Mais quand donc les capitaux aurisés s'intéresseront-ils aux placements à long terme? Pas avant que enir ne soit éclairci; pas avant qu'une reprise des affaires ne soit ceptible.

ref, jamais le sort du marché des valeurs mobilières ne fut lié aussi itement à notre crédit public. Jamais le rôle de l'Etat-banquier n'est aru aussi grand. Seul le capitalisme de l'Etat peut faire maintenant ce le capitalisme bancaire est devenu impuissant à réaliser par peur du emain, par le fait d'une grève des capitaux qui ne fut jamais si redou-e.

urant cette quinzaine, plusieurs valeurs bancaires sont tombées vers s plus bas niveaux de l'année. Ce n'est pas là bon signe.

n pouvait croire que la réorganisation de notre marché des charbons riserait le groupe des houillères du Nord et du Pas-de-Calais. Il n'en s été ainsi : d'excellentes valeurs comme Vicoigne sont tombées à des aux très bas. Aucun indice de raffermissement n'a été constaté sur les ipes minier et métallurgique. Seules les valeurs pétrolières ont montré a résistance.

LE MASQUE D'OR.

MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)

R. C. SEINE 80.493

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie
Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Bibliophilie
Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier numéro de chaque mois.

FRANCE ET COLONIES

Un an : 85 fr. | 6 mois : 46 fr. | 3 mois : 24 fr. | Un numéro : 5 fr.

ÉTRANGER

1° Pays ayant accordé le tarif postal réduit :

Albanie, Allemagne, Argentine, Autriche, Belgique, Brésil, Bulgarie, Canada, Chili, Colombie, Congo Belge, Costa Rica, Cuba, Danemark, Dantzig (ville libre de), République Dominicaine, Egypte, Equateur, Espagne, Esthonie, Ethiopie, Finlande, Grèce, Guatemala, Haïti, Honduras, Hongrie, Lettonie, Liberia, Lithuanie, Luxembourg, Maroc (zone espagnole), Mexique, Nicaragua, Panama, Paraguay, Pays-Bas, Perse, Pologne, Portugal et colonies, Roumanie, Russie, Salvador, Suisse, Tchécoslovaquie, Terre-Neuve, Turquie, Union Sud-Africaine (Cap, Natal, Orange, Transvaal, Swaziland, Territoires sous mandat de l'Afrique du Sud-Ouest), Uruguay, Vénézuela, Yougoslavie (Serbie-Croatie-Slovénie).

Un an : 105 fr. | 6 mois : 56 fr. | 3 mois : 29 fr. | Un numéro : 5 fr .75

2° Tous autres pays étrangers :

Un an : 125 fr. | 6 mois : 66 fr. | 3 mois : 34 fr. | Un numéro : 6 fr.

En ce qui concerne les **Abonnements étrangers,** certains pays ont adhéré à une convention postale internationale donnant des avantages appréciables. Nous conseillons à nos abonnés résidant à l'étranger de se renseigner à la poste de la localité qu'ils habitent.

On s'abonne à nos guichets, 26, rue de Condé, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont également reçus en papier-monnaie français et étranger, mandats, bons de poste, chèques postaux, chèques et valeurs a vue, coupons de rentes françaises nets d'impôt à échéance de moins de 3 mois. Pour la France, nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

Il existe un stock important de numéros et de tomes brochés, qui se vendent quel que soit le prix marqué : le numéro 5 fr.; le tome autant de fois 5 fr. qu'il contient de numéros. Port en sus pour l'étranger.

Chèques postaux — Les personnes titulaires d'un compte-courant postal peuvent s'abonner par virement à notre compte de chèques postaux, PARIS-259-31 ; celles qui n'ont pas de compte-courant peuvent s'abonner au moyen d'un chèque postal dont elles se seront procuré l'imprimé soit à la poste, soit, si elles habitent un lieu dépourvu ou éloigné d'un bureau, par l'intermédiaire de leur facteur. Le nom, l'adresse de l'abonné et l'indication de la période d'abonnement devront être très lisiblement écrits sur le talon de correspondance.

Les avis de **changements d'adresse** doivent nous parvenir, accompagnés d'un franc, au plus tard, le 6 et le 22, faute de quoi le numéro va encore une fois à l'ancienne résidence. A toute communication relative aux abonnements doit être jointe la dernière étiquette-adresse.

Manuscrits. — Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la revue, où ils restent à leur disposition pendant un an. Pour les recevoir à domicile, ils devront envoyer le montant de l'affranchissement.

COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme hommages* personnels *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes-rendus.*

TYP. FIRMIN-DIDOT & Cie. — MESNIL. — 1936.